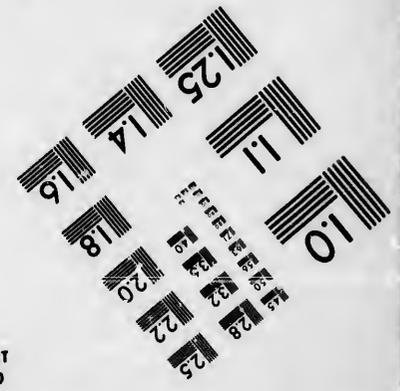
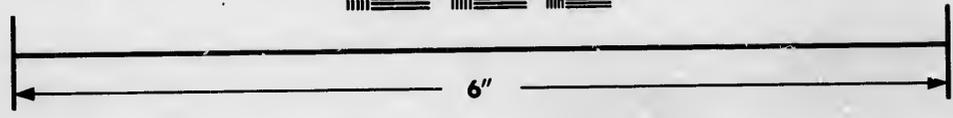
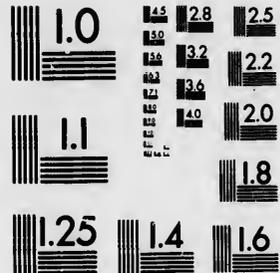


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 972-4503

25  
23  
22  
20  
18

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

10  
18

**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée.   | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires: Les pages 59 & 60 manquent.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

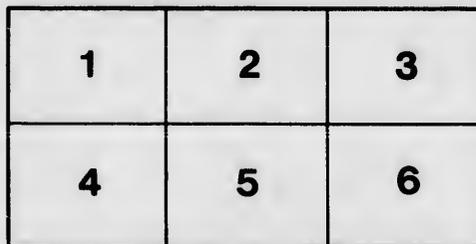
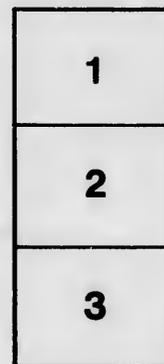
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
odifier  
une  
mage

rata  
o

elure,  
à

32X

L

e

Inc

CH

*Ly*

NOUVELLE

*Spes Labor*

# LYRE CANADIENNE

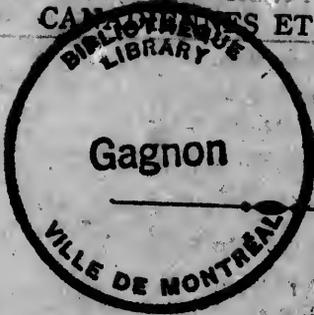
RECUEIL DE

# CHANSONS

IMPRIMERIE DE J. F. DUBOIS

Coin des Rues St-Gabriel et Ste-Thérèse, Montréal.

CANADIENNES ET FRANÇAISES



MONTREAL

CHAPELEAU & LABELLE, LIBRAIRES

No. 174, RUE NOTRE-DAME.

1882

784.4971

N-934 no2

LYRE CANADIENNE

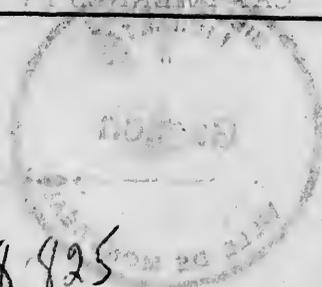
RECUEIL DE

~~CHANSONS~~

TYPOGRAPHIE DE W. F. DANIEL

Coin des Rues St-Gabriel et Ste-Thérèse, Montréal.

~~CANADIENNES ET FRANÇAISES~~



228825

CHATELAIN & BARRETT, LIBRAIRES

No. 124, Rue St-Denis

1882

228825

# CHANSONNIER CANADIEN

## PREMIÈRE PARTIE

### CHANTS CANADIENS (1)

#### A LA CLAIRE FONTAINE.

CHANT NATIONAL.

A la claire fontaine,  
M'en allant promener,  
J'ai trouvé l'eau si belle,  
Que je me suis baigné;  
Il y a longtemps que je t'aime,  
Jamais je ne t'oublierai.

J'ai trouvé l'eau si belle,  
Que je me suis baigné,  
Et c'est au pied d'un chêne,  
Que je m'suis reposé;  
Il y a longtemps, etc.

Et c'est au pied d'un chêne  
Que je m'suis reposé,  
Sur la plus haute branche  
Le rossignol chantait;  
Il y a longtemps, etc.

(1) Sous le nom de *Chants Canadiens*, nous avons inséré ici de vieux chants qui nous viennent de la mère-patrie, la France, qui sont devenus populaires, et qui se sont pour ainsi dire naturalisés parmi nous.

Sur la plus haute branche

Le rossignol chantait ;

Chante, rossignol, chante,

Toi qui as le cœur gai ;

Il y a longtemps, etc.

(1) Chante, rossignol, chante,

Toi qui as le cœur gai,

Tu as le cœur à rire,

Moi, je l'ai à pleurer ;

Il y a longtemps, etc.

Tu as le cœur à rire,

Moi, je l'ai à pleurer,

J'ai perdu ma maîtresse !

Sans pouvoir la trouver ;

Il a y longtemps, etc.

J'ai perdu ma maîtresse,

Sans pouvoir la trouver ;

Pour un bouquet de rose

Que je lui refusai ;

Il y a longtemps, etc.

Pour un bouquet de rose

Que je lui refusai ;

Je voudrais que la rose

Fût encore au rosier.

Il y a longtemps, etc.

Je voudrais que la rose

Fût encore au rosier ;

Et que le rosier même

Fût dans la mer jeté ;

Il y a longtemps, etc.

LA CANADIENNE.

AIR: *Cerme*

4. *Gag*

Vive la Canadienne,

Vole, mon cœur, vole,

Vive la Canadienne,

Et ses jolis yeux doux!

Et ses jolis yeux doux,

Tout doux,

Et ses jolis yeux doux!

*quelques chapitres  
changés*

Nous la menons aux noces,

Vole, mon cœur, vole,

Nous la menons aux noces,

Dans tous ses beaux atours.

Dans tous, etc.

Là, nous jasons sans gêne,

Vole, mon cœur, vole,

Là, nous jasons sans gêne,

Nous nous amusons tous,

Nous nous, etc.

Nous faisons bonne chère,

Vole, mon cœur, vole,

Nous faisons bonne chère,

Et nous avons bon goût.

Et nous, etc.

On passe la bouteille,

Vole, mon cœur, vole,

On passe la bouteille,

Nous chantons nos amours.

Nous chantons, etc.

Mais notre joie augmente,  
Vole, mon cœur, vole,  
Mais notre joie augmente,  
Quand nous sommes bien saouls.  
Quand nous, etc.

Alors toute la terre,  
Vole, mon cœur, vole,  
Alors toute la terre,  
Nous appartient en tout.  
Nous appartient, etc.

Nous nous levons de table,  
Vole, mon cœur, vole,  
Nous nous levons de table,  
Le cœur en amadou.  
Le cœur, etc.

En danse avec nos blondes,  
Vole, mon cœur, vole,  
En danse avec nos blondes,  
Nous sautons en vrais ions.  
Nous sautons, etc.

Nous finissons par mettre,  
Vole, mon cœur, vole,  
Nous finissons par mettre,  
Tout sans dessus-du-sous.  
Tout, etc.

Ainsi le temps se passe,  
Vole, mon cœur, vole,  
Ainsi le temps se passe,  
Il est, ma foi, bien doux.  
Il est, etc.

SOL CANADIEN, TERRE CHÉRIE.

AIR : *Connu.*

+

Sol canadien, terre chérie,  
Par des braves tu fus peuplée ;  
Ils cherchaient, loin de leur patrie,  
Une terre de liberté.  
Nos pères, sortis de la France,  
Étaient l'élite des guerriers. [bis.]  
Et leurs enfants de leur vaillance.  
N'ont jamais flétri les lauriers. [bis.]  
Qu'elles sont belles nos campagnes !  
En Canada qu'on vit content !  
Salut, ô sublimes montagnes,  
Bords du superbe St. Laurent !  
Habitant de cette contrée,  
Que nature veut embellir,  
Tu peux marcher tête levée,  
Ton pays doit t'enorgueillir.  
Respecte la main protectrice  
D'Albion, ton digne soutien ;  
Mais fais échouer la malice  
D'ennemis nourris dans ton sein.  
Ne fléchis jamais dans l'orage,  
Tu n'as pour maîtres que tes lois !  
Tu n'es point fait pour l'esclavage,  
Albion veille sur tes droits.  
Si d'Albion la main chérie  
Cesse un jour de te protéger,  
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !  
Méprise un secours étranger.

Nos pères, sortis de la France,  
Étalent l'élite des guerriers,  
Et leurs enfants de leur vaillance  
Ne flétriront pas les lauriers.

ISIDORE BÉDARD,

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

AIR : *De la pipe de tabac.*

Souvent de la Grande-Bretagne  
On vante et les mœurs et les lois ;  
Par leurs vins, la France et l'Espagne  
A nos éloges ont des droits.  
Admirez le ciel d'Italie,  
Louez l'Europe, c'est fort bien ;  
Moi, je préfère ma patrie :  
Avant tout je suis Canadien.

Sur nous quel est donc l'avantage  
De ces êtres prédestinés ?  
En sciences, art et langage,  
Je l'avoue, ils sont nos aînés.  
Mais d'égaliser leur industrie  
Nous avons chez nous les moyens ;  
A tous préférons la patrie :  
Avant tout soyons Canadiens.

Vingt ans, les Français de l'histoire  
Ont seuls occupé le crayon ;  
Ils étaient fils de la victoire,  
Sous l'immortel Napoléon.  
Ils ont une armée aguerrie,  
Nous avons des vrais citoyens,  
A tous préférons la patrie :  
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Espagne se vante  
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs,  
Comme elle, ce pays enfante  
Journaux, poètes, orateurs.  
En vain le préjugé nous crie :  
Cédez le pas au monde ancien ;  
Moi, je préfère ma patrie ;  
Avant tout je suis Canadien.

Originaire de la France,  
Aujourd'hui sujet d'Albion,  
A qui donner la préférence,  
De l'une ou l'autre nation ?  
Mais n'ayons nous pas, je vous prie,  
Encor de plus puissants liens ?  
A tous préférons la patrie  
Avant tout soyons Canadiens.

**LE PAYS.**

*AIR : Les Louis d'Or.*

Pourquoi quitter notre patrie,  
Canadiens, pour un ciel meilleur ?  
Pourquoi passer toute la vie  
A courir après le bonheur ?  
Eh ! quoi, serait-elle maudite  
La terre de notre berceau ?  
Ne pourrions-nous que par la fuite  
Cesser d'y trouver un tombeau ?  
L'illusion de l'espérance  
Nous séduit tous, ô mes amis,  
Mais bonheur, plaisir, abondance,  
Tout cela se trouve au pays.

J'ai versé des larmes amères,  
En voyant sur tous les chemins  
Nos enfants, nos amis, nos frères  
Partir en tristes pèlerins.  
Et nous, si quelqu'un vient nous dire :  
" Le vrai bonheur est aux Etats,  
Oh ! ne nous laissons pas séduire,  
Non, le bonheur n'est pas là-bas.  
Dans le désert, c'est le mirage  
Qui séduit les yeux éblouis ;  
Fuyons cette menteuse image,  
Le vrai bonheur est au pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes  
Des habitants venus d'ailleurs ;  
J'ai vu nos fertiles campagnes  
Enrichir des colons meilleurs.  
Tandis que notre cœur de glace  
Va chercher un climat plus doux,  
Un autre au pays prend la place,  
Et recueille ces fruits pour nous.  
Je suis jaloux quand je contemple  
Ses coffres, ses greniers remplis,  
Mais il vient nous donner l'exemple,  
Et nous faire aimer le pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,  
Le travail donne des trésors,  
Et qu'un intelligent courage  
Vienne soutenir nos efforts.  
Quand on la cultive et qu'on l'aime.  
La terre de nos Canadas,  
Elle est d'une richesse extrême,  
Et ses flancs ne s'épuisent pas.

Elle nous rend avec usure  
Tous les biens qui lui sont commis;  
Mais souvent elle les mesure  
A notre amour pour le Pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage  
Auquel on nous fait dire adieu !  
Ailleurs, point de plus belle plage,  
Ailleurs, point de ciel aussi bleu.  
Aimons notre pays d'enfance,  
Restons attachés à son sein.  
Le Souvenir et l'Espérance  
Ici se tiennent par la main.  
Vivons où véquirent nos pères,  
Comme eux soyons toujours unis,  
Et préparons des jours prospères  
A nos enfants dans le Pays.

L'ABBÉ D. MARTINEAU.

O CANADA ! MON PAYS ! MES AMOURS !

AIR : *Je suis Français, mon pays avant tout.*

Comme le dit un vieil adage :  
Rien n'est si beau que son pays ;  
Et de le chanter, c'est l'usage ;  
Le mien je chante à mes amis. [bis.]

L'étranger voit avec un œil d'envie  
Du Saint-Laurent le majestueux cours ;  
A son aspect le Canadien s'écrie :  
O Canada ! mon pays ! mes amours ! [bis.]

Maints ruisseaux et maintes rivières  
Arrosent nos fertiles champs ;  
Et de nos montagnes altières,  
De loin on voit les longs penchans.  
Vallons, côteaux, forêts, chutes, rapides,  
De tant d'objets est-il plus beau concours ?  
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?  
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Les quatre saisons de l'année  
Offrent tour à tour leurs attraits,  
Le printemps, l'amante enjouée  
Revoit ses fleurs, ses verts bosquets,  
Le moissonneur, l'été, joyeux s'apprête  
A recueillir le fruit de ses labours,  
Et tout l'automne et tout l'hiver, on fête.  
O Canada ! mon pays ! mes amours !

Le Canadien, comme ses pères,  
Aime à chanter, à s'égayer.  
Doux, aisé, vif en ses manières,  
Poli, galant, hospitalier,  
A son pays il ne fut jamais traître,  
A l'esclavage il résista toujours ;  
Et sa maxime est la paix, le bien-être  
Du Canada, son pays, ses amours.

Chaque pays vante ses belles,  
Je crois bien que l'on ne ment pas ;  
Mais nos Canadiennes comme elles  
[Ont des grâces et des appas  
Chez nous la belle est aimable, sincère,  
D'une Française elle a tous les atours,  
L'air moins coquet, pourtant assez pour plaire.  
O Canada ! mon pays ! mes amours !

O mon pays ! de la nature  
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;  
Mais l'étranger souvent parjure,  
En ton sein, le trouble a nourri.  
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,  
Et valeureux voler à ton secours !  
Car le beau jour déjà commence à poindre.  
O Canada ! mon pays ! mes amours !

G. E. CARTIER.

AUX FEMMES DE MON PAYS.

AIR : *Batelier, dit Lisette, etc.*

Oui, nous avons des filles,

Dans notre beau pays,

Douces, pures, gentilles,

Blanches comme des lys !

Toutes restent fidèles,

Et charmantes toujours !

Amis ! gloire à nos belles ! *[bis.]*

Bonheur à nos amours ! *[ter.]*

Jeunes, fraîches amies,

Epouses, mères, sœurs,

Elles charment nos vies,

Elles charment nos cœurs !

Toutes restent, etc.

• Bénissons la fortune

Qui fait qu'en ces climats

Et la blanche et la brune

Ignorent leurs appas !

Toutes restent, etc.

Femme de ma patrie,  
Vierge au regard si doux,  
Canadienne chérie,  
Nous te saluons tous !  
Nous te serons fidèles !  
Sois charmante toujours !  
Amis ! gloire à nos belles !  
Bonheur à nos amours !

J. LENOIR.

AUX ÉLÉMENTS DE NOUVEAU  
A L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

AIR :— *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,  
Nous célébrons ton retour triomphant,  
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,  
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant ;  
Pour rendre hommage à ton puissant génie,  
Tout Canadien vient répéter en cœur :  
Vive à jamais l'espoir de la patrie }  
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

O Papineau ! reçois le pur hommage  
De citoyens que ta voix protèges.  
Le Canada publiera d'âge en âge  
Que des tyrans ton talent les vengea.  
De ton pays entends la voix chérie,  
Dans l'avenir redire en ton honneur :  
Vive à jamais l'honneur de la patrie }  
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

Pour diffâmer ton noble caractère,  
En vain la haine exerce sa fureur :  
Comme un serpent qui rampe sur la terre,  
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.  
En t'écoutant tu sais forcer l'envie  
A répéter ces chants en ton honneur :  
Vive à jamais l'espoir de la patrie  
Et de nos droits l'illustre défenseur. } bis.

Le Mirabeau du nord de l'Amérique  
A terrassé les tyrans, leurs amis.  
Il a conquis la couronne civique,  
En terminant les maux de son pays.  
Tu l'entendras cette terre affranchie,  
Te répéter pour prix de son bonheur :  
Vive à jamais l'honneur de la patrie  
Et de nos droits l'illustre défenseur. } bis.

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

O Canada, terre chérie,  
Tu penches ton front soucieux !  
N'es-tu pas toujours la patrie  
Des héros, nos nobles aïeux !  
Peuple intrépide et magnanime,  
Qui sus garder ta liberté,  
Qu'un doux souvenir te ranime,  
Tu fus vaincu, jamais dompté ! [bres,  
Des temps les plus fameux levés les voiles som-  
bres, vous sont flétris d'opprobres éternels !  
Honneur, amour et gloire à vos illustres om-  
bres de la liberté ! vous serez immortels ! [bres,

2  
Soudain s'élève un cri de guerre,  
Les fils du peuple des trois jours  
Font trembler ceux-là qui naguère,  
Nous croyaient déchus pour toujours !  
Vous êtes morts dans le carnage,  
Vaillant Perrault ! brave Chénier !  
Vous étiez dignes d'un autre âge  
O Cardinal ! O Eorimier !  
Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire  
Aux martyrs de la liberté !  
Ils ont conquis dans notre histoire  
L'amour de la postérité !  
De ces héros, dans la détresse,  
Gardons un pieux souvenir !  
Et quand le lion nous caresse,  
Frères, songeons à l'avenir !  
Des temps, etc.

4  
Au Canada, notre patrie,  
Jurons amour, fidélité !  
Que d'une voix, chacun s'écrie :  
" Vive la paix ! la liberté !"  
Mais si quelqu'ennemi vorace  
Voulait un jour nous outrager,  
Français, sans crainte de sa race,  
Ne saurions-nous nous protéger ?  
Des temps, etc.

3  
De ce despote sanguinaire.  
Qu'un jour tu vomis, Albion !  
De Colborne es-tu solidaire ?  
A-t-il flétri ta nation ?

L'excès de ses vœux sacrilèges  
Ebranla ton autorité !  
Mais Albion, tu te protéges  
En protégeant la liberté !  
Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage  
Dieu seul est ton maître ici-bas !  
Ta liberté, c'est ton ouvrage !  
Oh, mon pays, ne l'oublie pas !  
Descendants de plus d'une race,  
Puisque Dieu nous a réunis,  
Que la haine entre nous s'efface  
Efforçons-nous de vivre unis !  
Des temps, etc.

M. FISSIAULT.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !  
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,  
Où dans tes murs la trompette sonore  
Pour te sauver nous avait réunis.  
Je viens à toi quand mon âme succombe  
Et sent déjà son courage faiblir.  
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,  
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,  
Berçant encor leurs cœurs toujours Français,  
Les yeux tournés du côté de la France,  
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?

O l'illusion consolera leur vie,  
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,  
Et sans attendre une parole amie,  
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étandard qu'au grand jour des batailles,  
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,  
Cet étandard qu'aux portes de Versailles,  
Naguère, hélas ! je déployais en vain,  
Je le remets aux champs où de ta gloire,  
Vivra toujours l'immortel souvenir,  
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,  
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée  
Près de Lévis moururent en soldats !  
En expirant leur âme consolée,  
Voyait la gloire adoucir leurs trépas.  
Vous qui dormez dans votre froide bière,  
Vous que j'implore à mon dernier soupir,  
Réveillez vous. Apportant ma bannière,  
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CRÉMAZIE.

SOUVENIR ET ESPOIR.

AIR : *Te souvient-il de ce jour où la France.*

Dans ce pays qu'illustra sa vaillance  
Champlain jadis arbora ses drapeaux ;  
Au sein des bois, l'étendard de la France  
Sous son égide ombragea nos berceaux.

O patrie,

Si chérie !

Les fleurs qu'un matin vit éclore

Sur ton front

S'uniront

Aux vertus, à l'honneur !

Aux doux reflets de ton aurore

Succèderont, plus beaux encore,

Des jours

Toujours

De gloire et de bonheur.

Tel que l'aiglon, à la cime tremblante,  
Au haut des monts suspend son aire altier ;  
Tel Québec vit sa ceinture géante  
Se déployer au sommet d'un rocher.

O patrie, etc.

Longtemps rebelle, enfin l'homme sauvage  
Au joug des lois soumit son front dompté ;  
Tel dans nos bois, sous le vent de l'orage,  
Le noble chêne incline sa fierté.

O patrie, etc.

Peuple soldat, quand le bruit des alarmes  
Le rappelait loin de ses champs heureux,  
Le Canadien mêlait au choc des armes  
Ses chants d'amour et ses refrains joyeux.

O patrie, etc.

Trois fois l'Anglais, dans sa rage impuissante,  
Contre nos rangs arma ses bataillons ;  
L'écho bruyant de leur chute sanglante  
Résonne encore aux champs de Carillon.

O patrie, etc.

Plus tard, hélas ! sur nos destins prospères  
S'apesantit un voile de douleur :  
Mais la fortune en vain trahit nos pères ;  
La gloire encor fut fidèle au malheur.

O patrie, etc.

Mais si du sort la faveur incertaine  
Au léopard soumit le drapeau blanc,  
Sur ses débris il tomba dans la plaine,  
Et sa blessure encor saigne à son flanc.

O patrie, etc.

O mon pays, aux pages de l'histoire,  
Tes fils un jour sur leurs destins heureux  
Verront briller le soleil de la gloire,  
Dont les rayons couvrirent leurs yeux.

O patrie, etc.

M. A. PLAMONDON.

LE CANADIEN EXILÉ.

Un Canadien errant  
Banni de ses foyers,  
Parcourait en pleurant  
Des pays étrangers.

Un jour triste et pensif,  
Assis au bord des flots,  
Au courant fugitif  
Il adressait ces mots :

“ Si tu vois mon pays,  
“ Mon pays malheureux,  
“ Va dire à mes amis  
“ Que je me souviens d’eux.  
“ Pour jamais séparé  
“ Des amis de mon cœur,  
“ Hélas ! oui, je mourrai,  
“ Je mourrai de douleur.  
“ Plongé dans les malheurs,  
“ Loin de mes chers parents,  
“ Je passe dans les pleurs  
“ D’infortunés moments.”

A. LAJOIE.

## LES VOLONTAIRES DE TERREBONNE.

### CHANSONNETTE.

Partout le canon gronde,  
Sa voix sème la terreur, (bis.)  
Chez tous les peuples du monde  
La guerre se rallume avec fureur.

### REFRAIN.

Canadiens, fils de soldats,  
Préparons-nous aux combats.  
En avant ! En avant !  
Chacun à son régiment.  
Que notre brave jeunesse  
Au champ de l’honneur s’empresse.  
Irons nous donc (bis.) ternir le nom  
Des vainqueurs (bis.) de Carillon.

Naguère si placides,  
Quittant tous leurs ateliers, (*bis.*)  
Dans des luttes fratrioides  
Les Yankees s'entregorgent par milliers.  
Canadiens, etc.

Seuls nous avons peut-être  
Joui de cinquante ans de paix, (*bis.*)  
Ne peut-on pas voir paraître  
Sur notre horizon des jours plus mauvais.  
Canadiens, etc.

Jonathan aux longues serres  
Voulant réparer l'écheo, (*bis.*)  
Qu'il va subir chez nos frères,  
Pourrait tourner ses regards sur Québec.  
Canadiens, etc.

Pour éviter l'orage  
Nous croiserions-nous les bras; (*bis.*)  
Subirions-nous cet outrage  
De nous laisser subjuguier sans combats.  
Canadiens, etc.

Issus de nobles races  
De peuples fiers et guerriers (*bis.*)  
Nous devons suivre leurs traces  
Et partager leur amour des lauriers.  
Canadiens, etc.

Jurons à la patrie,  
Viennè l'heure du danger, (*bis.*)  
Que cette terre chérie  
Jamais ne gémissa sous l'étranger.  
Canadiens, etc.

UN SOUVENIR DE 1837.

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Dans le brillant de la jeunesse  
Où tout n'est qu'espoir, allégresse,  
Je vis captif en proie à la tristesse,  
En tremblant je vois l'avenir  
Venir.

De longtemps ma douce patrie  
Pleurait sous les fers asservie ;  
Et, désireux de la voir affranchie,  
Du combat j'attendais l'instant  
Gaiment.

Mais advint l'heure d'espérance  
Où j'entrevois délivrance ;  
Eh ! mon pays, en surcroît de souffrance,  
Mars contraria tes vaillants  
Enfants.

Et moi, victime infortunée  
De cette fatale journée,  
Le léopard sous sa griffe irritée  
Sans pitié me tient mains et pieds  
Liés.

La reverrai-je cette amie  
Naguère qui charmait ma vie,  
Souvent en moi son image chérie  
Fait soupirer dans sa douleur  
Mon cœur.

Adieu ! ma natale contrée,  
Qu'à jamais je vois enchainée,  
Fasse le ciel qu'une autre destinée  
T'accorde un fortuné retour  
Un jour !

G. E. CARTIER.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

+

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,  
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;  
Je viens encor, dans ma triste vieillesse,  
Attendre ici vos guerriers triomphants.  
Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore  
Sur ces remparts où je porte mes pas ? [bis]  
De ce grand jour quand verrai je l'aurore ?  
Dis-moi, mon fils, [bis] ne paraissent-ils pas ?

Qui nous rendra cette époque héroïque  
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,  
Renouvelaient dans la jeune Amérique  
Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?  
Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,  
Venaient combattre et mourir en soldats,  
Qui redira leurs charges meurtrières ?  
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Napoléon rassasié de gloire,  
Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,  
Lui, dont le nom, soleil de la victoire,  
Sur l'univers se lève radieux ?  
Serions-nous seuls privés de la lumière  
Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?  
O ciel, qu'entends-je ? une salve guerrière !  
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Quoi !  
Qui vi  
Cet ét  
A Car  
Que n  
Trouv  
Que d  
Dis-m

Le dra  
Rougi  
Ne po  
Du no  
Des tr  
T'app  
Car c'  
Dis m

Pauvr  
Rêva  
J'aim  
Le sa  
Mes y  
Le fie  
Oui, p  
Dis-m

Un jo  
Sur le  
La m  
Qui t  
Mais,  
À son  
De ce  
Ils re

Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre  
Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,  
Cet étendard que moi-même, naguère,  
A Carillon j'ai réduit en lambeaux.  
Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles,  
Trouvé plutôt un glorieux trépas,  
Que de le voir flotter sur nos murailles !  
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,  
Rougi depuis dans le sang de mon roi,  
Ne porte plus aux rives étrangères  
Du nom français la terreur et la loi.  
Des trois couleurs l'invincible puissance  
T'appellera pour de nouveaux combats ;  
Car c'est toujours l'étendard de la France.  
Dis moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,  
Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,  
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe  
Le saint espoir qui réveille ma voix.  
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue  
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?  
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !  
Dis-moi, mon fils, ne paraissent ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,  
Sur les remparts on ne le revit plus.  
La mort, hélas ! vint courber cette tête  
Qui tant de fois affronta les obus.  
Mais, en mourant, il redisait encore  
À son enfant qui pleurait dans ses bras :  
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,  
Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

OCTAVE CRÉMAZIE.

DEDANS PARIS.

+  
p. 170. *Eg*  
Variante

Dedans Paris y a-t-une brune  
Qui est plus belle que le jour. } *bis.*  
Mais elle avait une servante  
Qu'aurait (*ter*) voulu  
Être aussi bell' que sa maîtresse,  
Mais elle n'a pu.

— Elle s'en va chez l'apothicaire :  
" Combien vendez-vous votre fard? } *bis.*  
— " Nous le vendons par demi-once,  
" C'est un (*ter*) écu "  
— " Pesez moi-z'en un' demi once  
Voilà mon écu."

— Quand vous serez pour vous farder } *bis.*  
Prenez bien gard' de vous mirer ;  
Vous éteindrez votre chandelle  
Barbouil—(*bis*) barbouillez-vous.  
Le lendemain vous serez belle  
Comme le jour.

— Le lendemain au petit jour } *bis.*  
La belle met ses beaux atours.  
Elle met son beau jupon vert,  
Son blanc (*ter*) corset,  
Pour aller faire un tour en ville  
S'y promener.

— Dans son chemin elle fit rencontre } *bis.*  
De son gentil cavalier.  
" Où allez vous, — blanche coquette  
Si barbe (*bis*) si barbouillée ?  
Vous avez la figur' plus noire  
Que la ch'minée."

Ell'  
" Mons  
" Je vo  
Pour  
Pour

Mon  
Desst

Dessu  
Le m

Le m  
Devie

Devin  
Souve

Souve  
Et me

Et me  
Ma m

Ell' s'en va chez l'apothicaire ; }  
"Monsieur, que m'avez-vous vendu ?" } *bis.*

"Je vous ai vendu du cirage

Pour vos (*ter*) souliers :

Pour apprendre à une servante

De se farder.

CECILIA.

CHANT CANADIEN.

Mon père n'avait fille que moi, [*bis.*]

Dessus la mer il m'envoya ;

Sautez, mignonne Cécilia,

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! Cécilia, [*bis.*]

Dessus la mer il m'envoya ; [*bis.*]

Le marinier qui m'y menait,

Sautez, etc.

Le marinier qui m'y menait [*bis.*]

Devint fort amoureux de moi.

Sautez, etc.

Devint fort amoureux de moi, [*bis.*]

Souvent de moi il s'approchait.

Sautez, etc.

Souvent de moi il s'approchait, [*bis.*]

Et me disait d'un air niais :

Sautez, etc.

Et me disait d'un air niais : [*bis.*]

Ma mignonnette, embrassez-moi.

Sautez, etc.



Ma mignonnette, embrassez-moi, [bis.]  
Nenni, monsieur, je n'oserais.  
Sautiez, etc.

Nenni, Monsieur, je n'oserais, [bis.]  
Car si mon papa le savait,  
Sautiez, etc.

Car si mon papa le savait, [bis.]  
Fille battue je le serais !  
Sautiez, mignonne Cécilia  
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Ah ! ah ! Cécilia. [bis.]

IL NE REVIENDRA PAS.

ROMANCE.

4  
Il m'adorait, il m'appelait son ange,  
Et pauvre enfant je ne rêvais qu'à lui.  
O jour d'ivresse, ô bonheur sans mélange.  
Ah ! pour jamais vos doux rêves ont fui.  
Un jour, hélas ! l'orgueil, ce roi du monde,  
Troubla mes sens et me parla tout bas,  
Je l'oubliai, l'injure fut profonde.  
Ah ! j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. *bis.*

Il était noble, et jamais plus belle âme  
N'avait brulé de cœur plus généreux, [me  
Que je l'aimais quand son œil plein de flamme  
En m'enivrant se mirait dans mes yeux,  
Longtemps je fus sa seule idolâtrie.  
Longtemps il fut mon seul bien ici-bas !  
Pour son pardon, je donnerais ma vie,  
Mais j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. *bis.*

Sans  
Il m'  
Ah !  
Ah !  
S'il p  
Un j  
Il est si  
Oui, j'a

Marg  
Renc  
Vêtu  
Et ce  
"—E  
Com  
"—E  
Dit J  
José,  
Cont  
Puis  
Il em  
Notr  
Du r  
Lui  
Un é

Sans son pardon, il faudra que je meure,  
Il m'a maudit en son cœur outragé,  
Ah ! saura-t-il au moins que je le pleure,  
Ah ! saura-t-il au moins qu'il est vengé !  
S'il pouvait voir ma douleur insensée,  
Un jour, peut-être, il me tendrait les bras,  
Il est si bon, mais il m'a repoussée.  
Oui, j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. *bis.*

L. H. FRÉCHETTE.

MARGOTTON ET JOSÉ.

CHANT CANADIEN.

AIR : *Connu.*

Margotton, un beau dimanche,  
Rencontra son José,  
Vêtu de sa blouse blanche  
Et coquettement frisé.  
"— Bonjour, José, lui dit-elle,  
Comment vous portez-vous ?  
"— Pas trop mal, et pis vous, Mam'zelle ?"  
Dit José d'un ton bien doux.

José, sans reprendre haleine,  
Continua sur ce ton,  
Puis en passant sous un chêne,  
Il embrassa Margotton !  
Notre fillette un peu sage,  
Du revers de sa main  
Lui flanqua au milieu du visage  
Un énergique tapin.

Devant ce sanglant outrage  
José déconcerté  
Fut comme un renard sauvage  
Qu'un coq aurait embêté :  
"—Grand merci, dit il, Mam'zelle,  
J'aurai bien ton pardon."  
Puis il s'enfuit à tir d'aile  
En saluant Margotton.

En effet la jeune fille  
S'en repentit bientôt.  
Et dans toute sa famille  
On n'en sut pas un mot.  
Car on vit, malgré la chose,  
Le dimanche suivant,  
Margotton, en beau jupon rose,  
Epouser son tendre amant.

CHARLES.....

+

ECHO MALIN

L'écho de notre village  
Est un écho dangereux ;  
Vous ne savez pas, je gage,  
Ce qu'il dit des amoureux ?  
Quand ces Messieurs à la brune,  
Vent, d'une voix importune,  
Lui raconter leurs tourments,  
L'écho répond : " Tu mens ! tu mens ! [bis.]  
Echo malin, qui répétez sous le bocage } bis.  
Des amoureux le doux langage,  
Moquez-vous bien [ter] de leurs discours,  
Pour moi j'en rirai toujours !

L'écl

L'éch

Somb  
Un v  
L'astr  
Un ra  
Hélas  
Un m  
Mon  
Mon

En amour on se querelle ;

— Vous ne saviez pas cela ?

Apprenez en la nouvelle ;

Hier la chose arriva

— “Je sais, disait une belle,

Que vous êtes infidèle,

Et pourtant je vous aimais !”

L'écho répond : “ jamais, jamais !” [bis.]

Echo malin, etc.

L'amour est une folie ;

— Vous saviez cela ? — Vraiment !

Mais on se reconcilie,

C'est la suite du roman.

— “Jamais, jamais, ô ma belle,

Je ne veux être infidèle,

Ni changer en mes amours !”

L'écho répond : “ Toujours, toujours !

Ah ! Oui, tu changeras toujours !”

Echo malin, etc.

E. B. DE ST. AUBIN.

LE VOLTIGEUR, 1812.

AIR : — *Le jeune Edmond allait, etc.*

Sombre et pensif, debout sur la frontière,

Un voltigeur allait finir son quart ;

L'astre du jour achevait sa carrière,

Un rais, au loin, argentait le rempart.

Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?...

Un mot anglais que je ne comprends pas !

Mon père était du pays de la vigne :

Mon poste ! non ! je ne te laisse pas !

Un bruit soudain vient frapper son oreille :  
Qui vive !... point. Mais j'entends le tambour.  
Au corps-de-garde est-ce que l'on sommeille ?  
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.

Hélas ! etc.

C'est l'ennemi, je vois une victoire...  
Feu ! mon fusil : ce coup est bien porté ;  
Un Canadien défend le territoire,  
Comme il saurait venger la liberté.

Hélas ! etc.

Quoi ! l'on voudrait assiéger ma guérite !  
Mais, quel cordon ! ma foi ! qu'ils sont nom-  
Un voltigeur, déjà prendre la fuite ! [breux !  
Il faut encor que j'en tue un ou deux.

Hélas ! etc.

Un plomb l'atteint : il pâlit, il chancelle ;  
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.  
Le sol est teint de son sang qui ruisselle  
Pour son pays de mourir qu'il est doux !

Hélas ! etc.

Ses compagnons, courant à la victoire,  
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang ;  
Le jour déjà désertait sa paupière ;  
Mais il semblait dire encore en mourant :

Hélas ! etc.

F. X. GARNEAU

AMOUR.

ROMANCE.

AIR : *Connu.*

A quoi pense la jeune fille,  
Celle qui rit, chante et s'habille,  
En se regardant au miroir ;  
Qui, posant les mains sur les hanches,  
Dit : oh ! mes dents sont bien plus blanches  
Que le lin de mon blanc peignoir ?

Elle se promet, folle reine,  
De régner fière et souveraine.  
Au milieu des parfums du bal ;  
Elle compose son sourire,  
Afin que d'elle on puisse dire :  
Son amour à tous fut fatal !

A quoi pense cette autre blonde,  
Quand sa chevelure l'inonde  
Comme un vêtement de satin ?  
Dès l'aube, avant qu'elle se lève,  
Sa lèvre sourit au doux rêve  
Qu'elle fait du soir au matin !

Quelle sera sa destinée ?  
Est-ce que cette fille est née,  
Chaste fleur, pour tomber un jour ?  
Voyez ! la pure fiancée !  
Elle court où va sa pensée !  
Elle se perd par trop d'amour !

Celle-là, brune paresseuse,  
Laisse sa prunelle rêveuse  
Errer par le ciel de la nuit !

Voici qu'une étoile qui passe  
Fait parcourir un large espace  
A son grand œil noir qui la suit !

Elle se penche à la fenêtre,  
Et se dit : il la voit peut-être !  
Que ne puis-je voler ainsi !  
Étoile d'amour, je t'envie !  
Je voudrais vivre de ta vie,  
Pour ne plus soupirer ici !

J. LENOIR.

LE PETIT ROGER BON TEMPS.

AIR : — *Mon mari est bien malade.*

Je suis un petit bonhomme  
Qui n'ai pas plus de dix ans ;  
C'est à bon droit qu'on me nomme  
Le petit Roger Bon-Temps,

Car je suis gai,  
Gai, gai, gai,  
Et pétillant  
Gai, gaiment.

Pour moi tout se change en fête  
Et devient amusement ;  
J'ai le jeu seul dans la tête,  
C'est mon plus cher élément.

Malgré moi du badinage  
Je prends toujours le chemin,  
Je fais du bruit, du tapage,  
Comme nul autre gamin.

Pour sauter, chanter et rire,  
Je suis toujours sur le ton ;  
J'ai mon but, lorsque j'attire  
Le plaisir dans mon canton.

Il n'est pas dans ma nature  
De forcer trop mes talents ;  
Mais jamais je ne murmure,  
Quand on rit à mes dépens.

LENOIR.

Mon horreur pour le silence  
Me fait passer pour badin ;  
"Honni soit qui mal y pense,"  
J'ose y risquer mon latin.

Aujourd'hui chacun m'engage,  
A n'être plus si bruyant ;  
Je le veux, je serai sage,  
Je le promets en riant.

CH. TRUDELLE.

---

L'HIVER AU CANADA.

AIR :—*Hirondelle gentille.*

Je vois de la Nature  
Se faner la parure  
Regret amer !  
Des oiseaux le ramage  
Cesse dans le bocage  
Voici l'hiver.

Le soleil est plus pâle ;  
On entend la raffale  
Siffler dans l'air ;

La tempête de neige  
De flocons nous assiège  
Voici l'hiver.

Une couche de glace  
Sur le fleuve s'entasse  
Jusqu'à la mer,  
Et la traîne est lancée  
Sur la neige glacée  
Voici l'hiver.

On patine et l'on glisse  
Sur le flot qui se lisse  
En cristal clair ;  
On pêche sous sa voûte,  
En trouant cette croûte,  
Pendant l'hiver.

C'est l'époque où l'on chasse  
Le caribou qui passe  
Comme un éclair ;  
Le sauvage en raquette  
Suit l'original qu'il guette  
Pendant l'hiver.

C'est la saison folâtre  
Des bals et du théâtre,  
Plaisir fort cher.  
On fait de la musique  
On joue au whist, on chique,  
Pendant l'hiver.

Quand arrive décembre  
On embrâse sa chambre  
D'un feu d'enfer.

Sous sa lourde capote  
Le citadin grelotte,  
Durant l'hiver.

On prend double semelle ;  
Une chaude flanelle  
Couvre la chair.  
De rhum ou de genièvre  
On humecte la lèvre,  
Durant l'hiver.

C'est alors qu'on s'enrhume,  
Que chez l'habitant fume  
Le poêle en fer.  
Là six jours par semaine  
On file de la laine,  
Pendant l'hiver.

Alors aussi l'on pense  
Au parent à distance  
A l'ami cher.  
Et près du feu qui brille  
On écrit, on babille  
Durant l'hiver.

Hélas pour l'indigence  
C'est un temps de souffrance ;  
Nud comme un ver,  
L'enfant qui vit d'aumône,  
Souvent jeûne et frisonne,  
Pendant l'hiver.

Si ma muse légère  
N'est pour toi somnifère  
Comme l'éther,

Ami, lecteur répète,  
Avec ma chansonnette,  
Voilà l'hiver.

A. MARSAIS.

LES FRANÇAIS EN CANADA.

AIR :— *Vieux français.*

Fils éloignés d'une même patrie,  
Par le destin, séparée, dispersés,  
Nous pleurions tous cette mère chérie,  
Sa vieille gloire et nos beaux jours passés !...  
Mais dans les cieus un grand nom luit encore  
Sur un drapeau par un aigle emporté ;  
Pour nous alors l'étendard tricolore } *bis.*  
Est l'arc-en-ciel de la fraternité !

A l'exilé sur ses plages lointaines  
Qui cherche un baume à de vives douleurs :  
"Mêlons nos pleures et partageons nos peines,"  
Lui dirons-nous en montrant nos couleurs ;  
"Des vieux soldats, des fils du grand empire  
"Se sont unis sous un nom respecté !  
"Sur leur bannière ils ne veulent écrire  
"Que Bienfaisance, Amour, Fraternité !"

Loin du pays qui nous donna la vie,  
Nous retrouvons des frères, des amis,  
Un noble sang et même sympathie,  
Des souvenirs par nos aïeux transmis !...  
Jetons ensemble un soupir vers la France...  
Disons un vœu que l'espoir a dicté,  
Lorsque vers vous tout notre cœur s'élançe,  
Serrons nos mains avec fraternité !

Toi dont la main nous jetait tant de gloire,  
Protège-nous sous l'abri de ton nom !  
Le temps n'est plus qui voulait la victoire ;  
Notre seul but est la paix, l'union.  
Laissons l'envie attaquer la bannière  
Qui nous guida vers l'immortalité ;  
Pour le grand homme ayons une prière !...  
Et parmi nous de la fraternité !

N. AUBIN.

L'AVENIR.

Canada, terre d'espérance,  
Un jour songe à t'émanciper ;  
Prépare-toi, dès ton enfance,  
Au rang que tu dois occuper ;  
Grandi sous l'aile maternelle,  
Un peuple cesse d'être enfant :  
Il rompt le joug de sa tutelle,  
Puis, il se fait indépendant,  
O terre américaine,  
Sois l'égale des rois :  
Tout te fait souveraine,  
La nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,  
Ce sol, jadis peuplé de preux,  
Serait-il fait pour des esclaves,  
Des lâches ou des malheureux ?  
Nos pères, vaincus avec gloire,  
N'ont point cédé leur liberté ;

Montcalm a vendu la victoire,  
Son ombre dicta le traité.

O terre américaine,  
Sois l'égle des rois :  
Tout te fait souveraine,  
La nature et tes lois.

Vieux enfants de la Normandie,

Et vous, jeunes fils d'Albion,

Réunissez votre énergie,

Et formez une nation :

Un jour, notre mère commune

S'applaudira de nos progrès,

Et guide, au char de la fortune,

Sera le garant du succès.

O terre américaine,

Sois l'égle des rois :

Tout te fait souveraine,

La nature et tes lois.

Si quelque ligue osait suspendre

Du sort le décret éternel,

Jeunes guerriers, sachez défendre

Vos femmes, vos champs et l'autel.

Que l'arme au bras chacun s'écrie :

“ Mort à vous, lâches renégats ;

“ Vous immolez votre patrie ;

“ Vos crimes nous ont fait soldats.”

O terre américaine,

Sois l'égle des rois :

Tout te fait souveraine,

La nature et tes lois.

Sur cette terre encor sauvage  
Les vieux titres sont inconnus ;  
La noblesse est dans le courage,  
Dans les talents, dans les vertus.

Le service de la patrie  
Peut seul ennoblir des héros ;  
Plus de noblesse abâtardie,  
Repue aux greniers des vassaux !

O terre américaine,  
Sois l'égale des rois :  
Tout te fait souveraine,  
La nature et tes lois.

Mais je vois des mains inhumaines  
Agiter un sceptre odieux,  
De fureur bouillonne en nos veines,  
Le noble sang de nos aïeux ;  
Dans les forêts, sur les montagnes  
Le bataillon s'apprête, et sort ;  
La faux qui rasait nos campagnes  
Soudain se change en faux de mort.

O terre américaine,  
Sois l'égale des rois ;  
Tout te fait souveraine,  
La nature et tes lois.

F. R. ANGERS.

LA FRONTIÈRE.

CHANT NATIONAL.

AIR :—*Nouveau.*

2  
" Sous votre Reine et notre République,  
Il n'est qu'un peuple, un peuple en Amérique :  
Les mêmes chants, enfans, nous ont bercés,  
La même audace, hommes, nous a poussés.  
Race Saxonne, en souveraine altière,  
Doit commander à tout le genre humain.  
Frères Saxons ! qu'on se donne la main,  
Car il n'est plus (*bis*) aujourd'hui de } *bis.*  
[frontière" }

Ainsi parlait aux fils de l'Angleterre,  
Ainsi parlait, sur cette noble terre,  
Qu'ont illustrée et Montcalm et Champlain,  
Un vieux savant, petit fils de Franklin.  
Il n'oubliait rien qu'une race entière !  
Ce bon savant, ne savait-il donc pas,  
Qu'à ses aïeux, par autant de combats,  
Les Canadiens (*bis*) ont tracé la frontière? } *bis.*

Sans le secours généreux de la France  
Dont son aïeul implora le vaillance,  
L'Américain, si jaloux des Français,  
Eut pu chanter la gloire des Anglais.  
Race Saxonne, à son amour entière,  
D'un pôle à l'autre aurait pu s'embrasser,  
Et ses enfans entr'eux se caresser :  
Car ils n'auraient (*bis*) jamais eu de fron- } *bis.*  
[tière. }

On nous offrit un jour l'indépendance ;  
Mais du congrès sachant l'intolérance,  
Le Canadien, fidèle à ses drapeaux,  
Sut repousser les Grecs et leurs cadeaux ;  
Montgomerie et sa cohorte entière  
Sous n<sup>os</sup> remparts trouvèrent leur tombeau ;  
Le reste fut chassé comme un troupeau }  
Et peu d'entre eux (*bis*) revirent la fron- } *bis.*  
[tière !

Dans son pays qu'il sauvait à l'empire,  
Pour récompense, on voulut le proscrire ;  
Pauvre colon, le Canadien toujours,  
Sous les mépris à prodigué ses jours ;  
Mais quand sonna la trompette guerrière,  
Comme autrefois, séduit par valeur,  
A la vengeance il préféra l'honneur : }  
Salaberry (*bis*) sut garder la frontière. } *bis.*

Pleins de l'orgueil que la richesse inspire  
Nos voisins ont, dans leur triste délire,  
Mis les vertus au nombre des tyrans :  
Ils ont pitié de nous, gens ignorans.  
Mais si tu veux leur faire une barrière,  
Peuple, sois bon, pieux, modeste et gai,  
Oui, sois Français, et, comme à Château- }  
[guay. } *bis.*  
Ils trouveront (*bis*) encore une frontière.

J. B. BONHOMME.

## CHANSON PATRIOTIQUE.

AIR :—*Brillant d'amour et partant pour la guerre.*

Riches cités, gardez votre opulence :

Mon pays seul a des charmes pour moi :

Dernier asile où règne l'innocence,

Quel pays peut se comparer à toi ?

Dans ma douce patrie,

Je veux finir ma vie ;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,

Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois, à l'aspect de nos belles,

L'Européen demeure extasié !

Si par malheur il les trouve cruelles,

Leur souvenir est bien tard oublié.

Dans ma douce patrie,

Je veux finir ma vie ;

Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,

Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Si les hivers couvrent nos champs de glaces

L'été les change en limpides courants,

Et nos bosquets fréquentés par les grâces

Servent encor de retraite aux amants.

Dans ma douce patrie,

Je veux finir ma vie ;

Si je quittais ces lieux si chers à mon cœur,

Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre

Fait respecter partout ses léopards ;

Tu peux braver les fureurs de la guerre,

La liberté veille sur nos remparts.

Dans ma douce patrie,  
Je veux finir ma vie ;  
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,  
Je m'écrirais : j'ai perdu le bonheur !

A. N. MORIN.

---

NOS JOURS DE GLOIRE.

AIR :—*Nouveau.*

Quand nos aïeux partaient pour les combats,  
La force et le courage  
Les précédaient, guidant toujours leurs pas  
Au plus fort du carnage.  
Ils ont été les plus braves soldats :  
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;  
Et Carillon, Lacolle et Châteauguay  
Ont pour jamais consacré leur mémoire.  
O souvenirs de sublime beauté !  
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions  
Abattre l'insolence  
De cent faquins que nous entretenions  
Oisifs dans l'opulence.

Il fut un homme aux yeux des nations  
Qui les flétrit de sa mâle éloquence.  
Que de lauriers il aurait pu cueillir !  
Que tu fus belle alors, ô notre histoire !  
Et, devant nous, quel brillant avenir !  
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fût-il de pareils,  
Le jour où la démence  
Seule régnant partout dans nos conseils,  
Brisa notre puissance ?  
Oh ! dites-moi, où sont donc les soleils,  
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance,  
Cenz qui devaient par leurs sages travaux,  
Au char du peuple enchaîner la victoire ?  
Ceux qui disaient : " Oh ! nos jours seront  
[beaux !]"  
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?  
Pourtant, courage, enfants de mon pays !  
Oh ! par votre vaillance,  
Toujours, toujours soyez les dignes fils  
De la Nouvelle-France.  
Courage, espoir ! Retrempons-nous, amis,  
Et malgré tout soyons pleins d'assurance ;  
Ah ! pour gémir il suffit du passé !  
Ne rêvons pas une page plus noire !  
Et puis, qui sait si le destin lassé  
N'amène point de nouveaux jours de gloire ?

ZOÉ.

AIR : *Connu.*

+ A l'ombre d'un tilleul en fleurs,  
Sous le beau ciel de la Provence,  
Zoé, les yeux baignés de pleurs,  
Chantait sa plaintive romance ;  
" Petits oiseaux, cessez vos chants  
[d'amour : } bis.  
" Celui que j'aime est loin de ce séjour. "

“ Le front ceint des brillants lauriers  
“ Cueillis par sa jeune vaillance,  
“ Va-t-il, au milieu des guerriers,  
“ Oublier nos sermens d'enfance ?  
“ Petits oiseaux, etc.

“ Il a quitté ces doux climats,  
“ Porté sur l'aile de la gloire ;  
“ Et sa Zoé ne le suit pas,  
“ Aux lieux chéris de la victoire !  
“ Petits oiseaux, etc.

Bientôt Zoé ne chanta plus  
Sa douce et plaintive romance :  
Un tombeau, des pleurs superflus,  
Rappellent encor sa constance !

Petits oiseaux, cessez vos chants d'amour :  
Celui qu'elle aime a fui de ce séjour !

J. LENOIR.

CHANT NATIONAL.

AIR :— *La victoire en chantant, etc.*

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore :  
Quels destins vient-elle éclairer ?  
Comme au temps d'autrefois, reverrons-nous  
Le bonheur assis au foyer ? [encore  
L'abondance au sein des campagnes,  
Les douces vertus au hameau,  
Et l'horizon de nos montagnes  
Briller des feux d'un jour plus beau ?  
Héritiers d'un passé de gloire,  
Soyons unis, et le destin,  
Au temple où se grave l'histoire, } bis.  
Inscrira le nom Canadien. }

Jadis de nos aïeux, sous les drapeaux de France  
Le bras repoussa l'étranger :  
Tel qu'au sein des autans lorsque l'aigle  
L'aiglon protège l'air altier. [s'élançe,  
Du devoir esclaves dociles,  
Plus tard, sous un sceptre nouveau,  
Au champ d'honneur, loin de nos villes,  
Leur sang acheta le repos.

Héritiers, etc.

Mais des fronts couronnés la douce gratitude,  
Hélas ! n'est plus une vertu :  
Bientôt le front vainqueur subit un joug plus  
L'heure des dangers n'était plus [rude ;  
Dès lors une race rivale,  
Du pouvoir séides constants,  
Par l'injustice et la cabale,  
Insulte à nos droits impuissants.

Héritiers, etc.

Des tyrans ici bas, le règne est éphémère :  
Le jour viendra ; le peuple attend :  
D'outrages, de mépris, il repaît sa colère !  
La digue enfin cède au torrent.  
Après les sombres jours d'orage,  
Au ciel brille un feu plus serein :  
Amis, espérons : du courage !  
Dieu garde un heureux lendemain !

Héritiers, etc.

MARC-AURÈLE PLAMONDON.

Astr  
Tu v  
Rép  
L'ob  
Je l  
Son  
Dou

Il fu  
Où  
Je n  
Que  
Qua  
J'err  
Qui

Absc  
Ton  
Près  
Oser  
Non  
Je n  
Qui

A MON AMIE.

Astre éclatant, qui dorés ma chaumière,  
Tu viens des jours m'apporter le plus beau ;  
Répands ici tes gerbes de lumière,  
L'objet aimé pour moi n'est plus nouveau :  
Je le possède... il est là... qui soupire...  
Son cœur se gonfle à l'approche du mien ;  
Doux est son feu, plus doux est son empire...  
C'est un ange-gardien.

Il fut un temps (ah ! pardonne à mes larmes !)  
Où renonçant pour toujours au bonheur,  
Je ne vis plus dans l'attrait de tes charmes  
Que le néant... la nuit de mes douleurs.  
Quand tu cessais de nous prêter tes flammes,  
J'errais pensif... devine le lien  
Qui dans ce temps avait reçu mon âme ?  
C'était l'ange-gardien.

Absence, hélas ! que tu me fus cruelle...  
Ton souvenir se rattache à mes pas...  
Près d'Héloïse aimable pastourelle,  
Oseras-tu me livrer des combats !  
Non ! désormais plus de sollicitude :  
Je m'abandonne à l'unique soutien  
Qui calme ma sombre inquiétude...  
A cet ange-gardien.

A. ROMUALD CHERRIER.

France

e l'aigle  
élance,

au,  
os villes,

atitude,

oug plus  
[rude ;

nère :

nd :

lère !

ain !

MONDON.

AUX HABITANTS DE QUÉBEC.  
CHANSON.

AIR :—*De la Marseillaise.*

Québec, je vais chanter ta gloire  
Écrite sur ton front altier,  
Cap diamant, haut promontoire  
Que jadis découvrit Cartier. *(bis)*  
Le cœur d'un vrai Français palpite  
D'émotion à ton abord,  
Quels grands souvenirs, quel transport,  
Ton aspect, en mon âme excite.  
Habitants de Québec, aînés du Canada.  
Marchez ! *(bis)* au noble but où le ciel vous  
[guida.

Citoyens pour vous la nature  
Fut prodigue de ses splendeurs ;  
Le vaste St. Laurent murmure,  
A vos pieds, dans ses profondeurs. *(bis)*  
Un ciel pur brille sur vos têtes,  
Des monts couronnés de forêts,  
De beaux lacs, de riches guérets,  
Voilà vos trésors, vos conquêtes.  
Habitants de Québec, etc.

Au nord, à l'ouest, un sol immense  
S'offre à vos bras industrieux.  
Dans les champs versez la semence  
Que pour vous béniront les cieux. *(bis)*  
A la culture de la terre  
Joignez les travaux d'ateliers,  
Les laboureurs, les ouvriers,  
Rendent un empire prospère.  
Habitants de Québec, etc.

Sur vos rivages magnifiques  
Débarque le peuple émigrant,  
Les navires transatlantiques  
Sillonnent votre St. Laurent. (*bis*)  
Un jour ce fleuve de son onde  
Remplira de superbes docks,  
Par vos mains creusés dans les rocs  
Pour tous les pavillons du monde.  
Habitants de Québec, etc.

Déjà courent les flots limpides  
Jaillissants dans votre cité.  
Vos remparts, vos temples splendides  
S'y dressent avec majesté. (*bis*)  
Votre fleuve, près de la rive,  
Bientôt, sur sa route de fer,  
Verra, prompte comme l'éclair,  
S'élancer la locomotive.  
Habitants de Québec, etc.

Mais l'homme au manuel ouvrage  
Ne doit pas borner ses efforts ;  
Dieu, qui le fit à son image,  
Chez lui maria l'âme au corps. (*bis*)  
Par le pain de l'intelligence  
Nourissez tous vos travailleurs,  
Plus instruits ils seront meilleurs,  
Le crime naît de l'ignorance.  
Habitants de Québec, etc.

Puisse le pavillon de France,  
Hélas ! trop rare dans ces eaux  
Vous réjouir, par sa présence  
Aux mâts de ses nobles vaisseaux ! (*bis*)

Puissent de la mère-patrie  
Les fils avec les Canadiens  
Resserrer d'antiques liens  
Par le commerce et l'industrie.  
Habitants de Québec, aînés du Canada,  
Marchez ! (*bis*) au noble but où le ciel vous  
[guida.

A. MARSAIS.

CHANT NATIONAL.

Dans ce banquet patriotique,  
Unis sous le même drapeau,  
A la fraternité civique  
Dédions un refrain nouveau.  
Saint Jean-Baptiste nous protège,  
Il nous entend de l'immortel séjour ;  
Sous sa bannière un peuple est son cortège,  
Chantons ! sa fête est notre jour !

Peu fier des pompes souveraines  
Qui frappent ses yeux éblouis,  
Le peuple, sans parures vaines,  
Ne chôme que pour son pays.  
Saint Jean-Baptiste, etc.

Au bord natal, celui qui l'aime,  
Il veut vivre et finir ses jours.  
Il cesserait d'être lui-même  
S'il ne devait l'aimer toujours.  
Saint Jean-Baptiste, etc.

Saint

Saint

Saint

Saint

Noble

Vois

Sous

Que p

Comm

Le Ca

Au ci

Quand sur lui, muette victime,  
L'oppresser impose sa main,  
Il attend contre qui l'opprime  
La justice du lendemain.

Saint Jean-Baptiste, etc.

De nos pères sur ce rivage,  
La gloire empreint le souvenir.

Ils ont abhorré l'esclavage,  
Comment pourrions-nous le chérir ?

Saint Jean-Baptiste, etc.

Mais qu'importe que l'on sévisse  
Contre un peuple deshérité ;

Sa voix n'est que pour la justice,  
Et son bras pour la liberté.

Saint Jean-Baptiste, etc.

Dé ses maux perdant la mémoire,

Il doit en essuyant ses pleurs,

Unir ses souvenirs de gloire

A l'attente des jours meilleurs.

Saint Jean-Baptiste, etc.

F. M. DEROME.

---

A SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron, dont on chôme la fête  
Vois tes enfants devant toi réunis ;  
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,  
Que par ta main leurs destins soient bénis.  
Comme un signal auquel il se rallie,  
Le Canadien, t'adoptant pour patron,  
Parmi les peuples prend un nom,  
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

*A. H.*

Par toi conduits au Canada sauvage,  
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;  
Nous tenons d'eux ce brillant héritage  
Par eux conquis et par nous conservé.  
En rappelant leur mémoire chérie,  
Le Canadien, retrouvant son patron,

Parmi les peuples prend un nom,  
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,  
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,  
Et, quand de morts la justice fut lasse,  
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir.  
En retrouvant sa première énergie.  
Le Canadien rend grâce à son patron,

Et pour toujours il prend un nom,  
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

F. R. ANGERS.

### LA ROSE ET SON BOUTON.

Vers l'empire de Flore  
Nous dirignons nos pas,  
Au moment où l'aurore  
Arrose ses appas.  
La déesse s'avance,  
Sautant sur le gazon,  
Et portant en cadence  
La rose et son bouton.

Dans mon vaste domaine,  
Me dit-elle en riant,  
Pour la fête prochaine  
Vous cherchez un présent ;  
Secondant votre zèle,  
Ma main vous fait un don ;  
Des fleurs c'est la plus belle :  
La rose et son bouton.  
Tendre mère, une rose  
Couronne vos vertus,  
L'autre demi-éclose,  
Vous promet encor plus.  
Qu'une amitié sans tache  
Forme votre union ;  
L'amour toujours attache  
La rose à son bouton.

JEAN JACQUES LARTIGUE.

MA BOULE ROULANT.

Derrière chez nous y a-t-un étang,  
En roulant ma boule ;  
Trois beaux canards s'en vont baignant,  
Rouli, roulant,  
Ma boule roulant,  
En roulant, ma boule roulant,  
En roulant ma boule  
Trois beaux canards s'en vont baignant,  
En roulant ma boule ;  
Le fils du roi s'en va chassant,  
Rouli, roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,  
En roulant ma boule ;  
Avec son grand fusil d'argent,  
Rouli, roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,  
En roulant ma boule ;  
Visa le noir, tua le blanc.  
Rouli, roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,  
En roulant ma boule,  
O fils du roi, tu es méchant !  
Rouli, roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant !  
En roulant ma boule ;  
D'avoir tué mon canard blanc,  
Rouli, roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,  
En roulant ma boule ;  
Par dessous l'aile il perd son sang,  
Rouli, roulant, etc.

Par dessous l'aile, il perd son sang,  
En roulant ma boule ;  
Par les yeux lui sort des diamans,  
Rouli, roulant, etc.

Par les yeux lui sort des diamans,  
En roulant ma boule ;  
Et par le bec l'or et l'argent,  
Rouli, roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,  
En roulant ma boule;  
Toutes ses plum' s'en vont au vent,  
Rouli, roulant, etc.

Toutes ses plum' s'en vont au vent,  
En roulant ma boule;  
Trois dam' s'en vont les ramassant,  
Rouli, roulant, etc.

Trois dam' s'en vont les ramassant,  
En roulant ma boule;  
C'est pour en faire un lit de camp,  
Rouli, roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp.  
En roulant ma boule;  
Pour y coucher tous les passants,  
Rouli, roulant, etc.

---

## LA MONTRÉALAISE.

### CHANT D'UNION.

*Dédié à tous les Canadiens amis du Progrès et de  
l'Union.*

Francs Canadiens qu'on se réveille !  
Debout ! il faut toujours agir.  
Il faut que l'œil de tous surveille  
L'œuvre que le temps fait surgir.  
Pour continuer notre histoire  
Il nous faut encor de la gloire.

CHŒUR.

Que de toute part  
Flotte l'étendard  
Qui des vieux abus doit miner le rempart  
Et donner la Victoire.

De notre loi fondamentale  
Faisons respecter le vouloir,  
Point de restriction mentale,  
De la part des gens au Pouvoir.  
Que dans les pages de l'histoire  
Les félons soient notés sans gloire...

Chœur.

La misère à la longue mine  
A pas comptés suit l'ignorant ;  
Chassons cette double vermine  
Devenons un peuple savant.  
La science tient dans l'histoire  
La plus utile part de gloire !

Chœur.

De l'Angleterre et de l'Irlande,  
Si beaucoup de nous sont venus,  
Des races Bretonne et Normande,  
Ceux de France sont descendus.  
Ah ! confondons dans notre histoire,  
Ces noms qui sont égaux en gloire !

Chœur.

Le Canada, terre chérie  
Doit pour tous, Anglais et Français,  
Devenir la seule Patrie.

LE CANADIEN.

AIR :— *Mon père trait pot.*

Le Canadien, traître à sa foi,

Aurait-il la manie,

D'oublier les mœurs et la loi,

De sa belle patrie ?

Non ! que la gaité

Et l'urbanité

Règnent sur nos rivages :

Que chanson d'amour,

En ce joyeux jour,

Rappellent nos usages !

Parlerais-je de ces écrits,

Qui remplissent la presse,

Et ne font qu'aigrir les esprits,

Dans ces jours d'allégresse ?

Que nos marguilliers,

Ou nos tenanciers

Gouvernent les fabriques ;

Cela m'ennui' fort,

Et souvent m'endort :

La peste des rubriques !

Qu'un autre vante les attraits

Des filles d'Hibernie ;

Ou que l'anglaise, de ses traits,

Le mène à la folie ;

Pour moi le maintien,

Le doux entretien

De ma concitoyenne ;

Ses yeux, sa douceur,

Enchaînent mon cœur :

Vive la Canadienne !...

Ce sol a produit des héros ;  
Il est peuplé de braves :  
Il n'est sur terre aucuns drapeaux  
Pour nous tenir esclaves.

Dans plus d'un endroit,  
Plus de maint exploit  
En est preuve brillante ;  
Et de Châteauguay  
Le jour signalé  
Le souvenir m'enchanté.

Honneur à nos législateurs !  
Que de travaux utiles !...  
Enfin nous voilà donc vainqueurs

De tous ces imbéciles,  
Dont le fiel malin,  
Et l'orgueil hautain,  
Voulaient, sous leur domaine,  
Et nous asservir,  
Et nous abrutir :  
Leur espérance est vaine.

O mon pays ! sois florissant,  
Que tes jours soient prospères !  
Ne pli' jamais ton front naissant,  
Sous les mœurs étrangères !  
Sans soins, sans soucis,  
Les yeux et les ris,  
Feront notre partage ;  
Et que nos neveux  
Soient toujours joyeux,  
Jusqu'à leur dernier âge.

L'air  
Nos b  
Qu'un  
Sexe a  
Chant  
Cueille

On vo  
Dont l  
Mais t  
L'offre  
Chant  
Cueille

L'on t  
Et la c  
Aimab  
Il n'en  
Chant  
Cueille

Jeunes  
Veut b  
Ah ! p  
Sachon  
Chant  
Cueille

LE BEAU SEXE CANADIEN.

AIR :—*Charmants ruisseaux.*

L'air le plus pur, ces hivers sans nuages,  
Nos beaux printemps, tout ne nous dit-il pas  
Qu'un ciel ami, sur nos heureuses plages,  
Sexe enchanteur, protège tes appas ?  
Chantons l'amour, embellissons la vie,  
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

On voit souvent une belle étrangère,  
Dont l'œil demande un tendre sentiment ;  
Mais ton regard, séduisante bergère,  
L'offre et l'assure à ton heureux amant.  
Chantons l'amour, embellissons la vie,  
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

L'on trouve en toi la gaité des françaises,  
Et la constance, et l'art de captiver ;  
Aimable belle, à tous quoique tu plaises,  
Il n'en est qu'un que tu veilles charmer.  
Chantons l'amour, embellissons la vie,  
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

Jeunes beautés, une nouvelle année  
Veut bien encor sourire à vos désirs ;  
Ah ! profitons de sa courte durée,  
Sachons goûter les rapides plaisirs.  
Chantons l'amour, embellissons la vie,  
Cueillons les fleurs qu'offre notre patrie.

BAPTISTE.

LE POMMIER DOUX.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : *Connu.*

Par derrièr' chez mon père,

Vole, mon cœur, vole

Par derrièr' chez mon père,

Il y a un pommier doux ;

Il y a un pommier doux

Tout doux,

Il y a un pommier doux.

La feuille en est verte,

Vole, mon cœur, vole,

La feuille en est verte,

Et le fruit en est doux ;

Et le fruit en est doux,

Tout doux,

Et le fruit en est doux.

Trois filles d'un prince,

Vole, mon cœur, vole

Trois filles d'un prince

S'sont endormi dessous ;

S'sont endormi dessous,

Tout doux,

S'sont endormi dessous.

La plus jeun' se réveille,

Vole, mon cœur, vole !

La plus jeun' se réveille :

Ma sœur, voilà le jour !

Ma sœur, voilà le jour,

Tout doux,

Ma sœur, voilà le jour !

Ce n'est qu'une étoile,  
Vole, mon cœur, vole !

Ce n'est qu'une étoile,  
Qu'éclaire nos amours ;  
Qu'éclaire nos amours,  
Tout doux,  
Qu'éclaire nos amours.

Nos amants sont en guerre,  
Vole, mon cœur, vole !

Nos amants sont en guerre,  
Qui combattent pour nous ;  
Qui combattent pour nous,  
Tout doux,

Qui combattent pour nous.

S'ils gagnent la bataille,  
Vole, mon cœur, vole,

S'ils gagnent la bataille,  
Ils auront nos amours,  
Ils auront nos amours,  
Tout doux,

Ils auront nos amours.

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,  
Vole, mon cœur, vole,

Qu'ils perd'nt ou qu'ils gagnent,  
Ils les auront toujours ;  
Ils les auront toujours,  
Tout doux,

Ils les auront toujours.

LE ROSIER DE MAI.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : *Connu.*

Par derrière' chez ma tante  
Il y a un bois joli ;  
Le rossignol y chante  
Et le jour et la nuit.  
Gai, lon la, gai le rosier  
Du joli mois de mai !

Le rossignol y chante  
Et le jour et la nuit ;  
Il chante pour ces dames  
Qui n'ont point de mari.  
Gai, lon la, etc.

Il chante pour ces dames  
Qui n'ont point de mari ;  
Il ne chant' pas pour moi,  
Car j'en ai un joli.  
Gai, lon la, etc.

Il ne chant' pas pour moi,  
Car j'en ai un joli ;  
Il n'est pas dans la danse,  
Il est bien loin d'ici.  
Gai, lon la, etc.

Il n'est pas dans la danse,  
Il est bien loin d'ici ;  
Il est dans la Hollande,  
Les Hollandais l'ont pris.  
Gai, lon la, etc.

Il est dans la Hollande,  
Les Hollandais l'ont pris.  
Que donneriez-vous, belle,  
Qui l'amèn'rait ici ?  
Gai, lon la, etc.

Que donneriez-vous, belle,  
Qui l'amèn'rait ici ?  
—Je donnerais Québec,  
Sorel et Saint-Denis :  
Gai, lon la, etc.

Je donnerais Québec,  
Sorel et Saint-Denis,  
Et la belle fontaine  
De mon jardin joli :  
Gai, lon la, etc.

### LA BELLE FRANÇOISE.

CHANT DE VOYAGEUR CANADIEN.

AIR : *Connu.*

C'est la belle Françoise,  
Allons gai,  
C'est la belle Françoise,  
Qui veut se marier,  
Ma luron lurette;  
Qui veut se marier,  
Ma luron luré.

Son amant va la voir,  
Allons gai,

Son amant va la voir,  
Le soir après souper,  
Ma luron lurette,

Le soir après souper,  
Ma luron luré.

Il la trouva seulette,  
Allons gai,

Il la trouva seulette,  
Sur son lit, à pleurer,  
Ma luron lurette,

Sur son lit, à pleurer,  
Ma luron luré.

Oh ! qu'avez-vous, la belle,  
Allons gai,

Oh ! qu'avez-vous, la belle ?  
Qu'avez-vous à pleurer,  
Ma luron lurette,

Qu'avez-vous à pleurer ?  
Ma luron luré.

— On m'a dit hier soir,  
Allons gai,

On m'a dit hier soir,  
Qu'à la guerr' vous alliez,  
Ma luron lurette,

Qu'à la guerr' vous alliez,  
Ma luron luré.

— Ceux qui vous l'ont dit, belle  
Allons gai,

Ceux qui vous l'ont dit, belle  
Ont dit la vérité,

Ma luron lurette,  
Ont dit la vérité,  
Ma luron luré.

—Viens-t'en me reconduire,

Allons gai,  
Viens-t'en me reconduire,  
Jusqu'au bord du rocher,  
Ma luron lurette,  
Jusqu'au bord du rocher,  
Ma luron luré.

Adieu, belle Françoisse,

Allons gai,  
Adieu, belle Françoisse,  
Moi, je te marierai,  
Ma luron lurette,  
Moi, je te marierai,  
Ma luron luré.

Au retour de la guerre,  
Allons gai,  
Au retour de la guerre,  
Si j'y suis respecté,  
Ma luron lurette,  
Si j'y suis respecté,  
Ma luron luré.

LE CARILLON DE LA NOUVELLE  
FRANCE.

UN FRANÇAIS.

Messieurs, quand nous avons appris  
Vos pompeuses approches,  
Il est vrai, nous n'avons pas pris  
De flambeaux, ni de torches ;  
Mais pour bien mieux vous honorer,  
D'abord nous avons fait sonner  
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

On dit que le cérémonial,  
Vous parut incommode :  
C'est Vaudreuil notre général,  
Qui l'a mis à la mode ;  
Car dès qu'on voit de vos soldats,  
Il veut qu'on sonne à tour de bras  
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous vous plaignez que tous nos airs,  
Vous écorchent l'oreille.  
Cependant ces brillants concerts,  
S'accordent à merveille ;  
Montcalm en marque les accents,  
Et ses troupes les contre-temps  
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous espériez dans notre fort,  
Manger une salade ;  
Nous vous avons servi d'abord  
Une fine poivrade,  
Vous la trouviez d'un-si haut goût,  
Que vous n'entendiez plus les coups  
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez bien senti les sons  
Différents de nos cloches,  
Pour en distinguer tous les tons,  
Vous étiez un peu proches.  
Il ne fallait point avancer,  
Quand vous avez vu commencer  
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous n'avez pas vu le plus beau  
De nos cérémonies,  
Si les troupes qu'avait Rigaud  
Se fussent réunies,  
Vous eussiez vu le Canadien  
Sauter et joindre le tocsin  
Au carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez dans ce jour perdu  
 Vos chapeaux et vos tuques,  
Si les indiens eussent paru  
 Vous perdiez vos perruques,  
Vous eussiez crié, mais en vain ;  
L'on n'eut point arrêté le train  
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

UN ANGLAIS.

Merci, messieurs, de vos honneurs  
Laissons les railleries,  
Le diable emporté le sonneurs  
Avec les sonneries.  
Quand tout le monde est déconfi,  
L'on n'a pas tort de crier : fi !  
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France

DANS LES PRISONS DE NANTES.

Dans les prisons de Nantes (*bis.*)

Il y a-t-un prisonnier,  
Gai, faluron, falurette !

Il y a-t-un prisonnier,  
Gai, faluron, dondé !

Personne ne va l'voir (*bis.*)

Que la fill' du geolier,  
Gai, faluron, falurette !

Que la fill' du geolier.  
Gai, faluron, dondé !

Elle lui porte à boire, (*bis.*)

A boire et à manger,  
Gai, faluron, falurette !

A boire et à manger.  
Gai, faluron, dondé !

Un jour, il lui demande : (*bis.*)

—“ Bell', que dit-on de moi,

“ Gai, faluron, falurette !

“ Bell', que dit-on de moi ?

“ Gai, faluron, dondé !

—“ Le bruit court dans la ville (*bis.*)

“ Que demain vous meurrez,

“ Gai, faluron, falurette !

“ Que demain vous mourrez.

“ Gai, faluron, dondé !

—“ Oh ! si demain je meurs, (*bis.*)

“ Lâchez-moi donc les pieds,

“ Gai, faluron, falurette !

“ Lâchez-moi donc les pieds.

“ Gai, faluron, dondé !”

La fille encor jeunette (*bis.*)  
Les pieds lui a lâché,  
Gai, faluron, falurette,  
Les pieds lui a lâché.  
Gai, faluron, dondé !

Le galant fort alerte (*bis.*)  
Vers la mer a filé,  
Gai, faluron, falurette !  
Vers la mer a filé.  
Gai, faluron, dondé !  
De la première plonge (*bis.*)

La mer a traversé,  
Gai, faluron, falurette !  
La mer a traversé,  
Gai, faluron, dondé !

Quand il fut sur la côte, (*bis.*)  
Il se prit à chanter,  
Gai, faluron, falurette !  
Il se prit à chanter :  
Gai, faluron, dondé !

(*bis.*)  
" Que Dieu béniss' les filles ! (*bis.*)  
" Surtout cell' du geolier !  
" Gai, faluron, falurette !  
" Surtout cell' du geolier !  
" Gai, faluron, dondé !

" Si je retourne à Nantes, (*bis.*)  
" Oui, je me marierai,  
" Gai, faluron, falurette !  
" Oui, je me marierai.  
" Gai, faluron, dondé !

“ Je prendrai pour ma femme (*bis.*)  
“ La fille du geolier,  
“ Gai, faluron, falurette !  
“ La fille du geolier,  
Gai, faluron, dondé !”

---

NICOLET.

O Nicolet qu'embellit la nature,  
Qu'avec transport toujours je te revois !  
Sous les frimas comme sous la verdure,  
Tu plais autant que la première fois.

L'air tempéré, l'horison sans nuage,  
Pour t'embellir, tout s'unit à la fois :  
Le front paré d'un éternel feuillage,  
Ne peux-tu pas plaire comme autrefois ?

Je le revois ce modeste hermitage,  
Où m'enivra le plaisir autrefois ;  
Quand protégeant tous les jours le jeune âge,  
Je fus heureux pour la première fois.

Mais quel revers loin de cette retraite  
A dispensé les amis de mon choix ?  
En vain mon cœur y recherche et regrette  
Ce que j'aimai pour la première fois.

P. LAVIOLETTE.

Encor  
La lib  
Si je v  
L'astr  
Peuple  
Quand  
C  
V

La lib  
Errait  
Elle en  
Et la t  
Mais d  
Le règ  
C  
C

Les roi  
Faire s  
Mais le  
De leur  
Ces ho  
Se disa  
C  
R

O Cana  
Mais n  
L'aqui  
Renver

L'AN 1834.

Encore un an de passé sur le monde ;  
La liberté fit crouler un tyran.  
Si je vois bien dans la sphère profonde,  
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.  
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,  
Quand le loup dort, les bergers sont en paix,  
Chantons, le jour de l'esclavage  
Va disparaître pour jamais.

La liberté, fuyant de ses domaines,  
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts :  
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,  
Et la torture armer ses chevalets.  
Mais de ces temps de pleurs et de misères,  
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.  
Chantons au bruit confus des verres,  
Car notre règne est commencé.

Les rois voulaient à la jeune Amérique  
Faire aussi don et du sceptre et des fers ;  
Mais le lion broyant leur rouille antique,  
De leurs débris parsemait les déserts.  
Ces hochets d'or sont bon pour des esclaves,  
Se disait-il dans sa juste fureur.  
Chantons ! et que la voix des braves  
Répète ce refrain en chœur.

O Canada ! ton ciel est plein d'orages !  
Mais ne crains point l'approche des tyrans ;  
L'aiglon seul dans son char de nuages  
Renverserait leurs pavois chancelants.

Seul l'homme libre admire nos tempêtes,  
Et sait braver en tout temps leur courroux,  
Chantons ! car jamais dans nos fêtes  
L'alguazil entrera chez nous.

F. X. GARNEAU.

NAPOLEON.

Il dort ! ce héros dont la gloire  
Verra la fin de l'avenir !  
Il dort ! on entend la victoire  
Le rappeler par un soupir.  
Tous avec moi versez des larmes,  
Guerriers que respecta la mort ;  
Car vous direz, posant vos armes :  
Il dort ! il dort !  
Il dort, hélas ! il faut le dire,  
Pour ne se réveiller jamais !  
Il dort, et Clio va redire  
Quel fut pour lui le nom français.  
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,  
Pourrait-être terrible encor...  
Mais le héros que je rappellent,  
Il dort ! il dort !

Il dort et sa tête repose  
Sur des lauriers dus au vainqueur.  
Il dort et son apothéose  
Se grave au temple de l'honneur.  
Tous avec moi versez des larmes,  
Guerriers que respecta la mort ;  
Car vous direz, posant vos armes :  
Il dort ! il dort !

N. AUBIN.

LES INCONVÉNIENTS DE LA FORTUNE.

AIR :—*Adieu, paniers, vendanges sont faites.*

Depuis que j'ai touché le faite  
Et du luxe et de la grandeur,  
J'ai perdu ma joyeuse humeur :  
Adieu, bonheur! (*bis.*)  
Je baillé comme un grand seigneur,  
Adieu, bonheur!  
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète :  
La chicane et tous ses suppôts  
Chez moi fondent à tout propos ;  
Adieu, repos! (*bis.*)  
Et je suis surchargé d'impôts...  
Adieu, repos!  
Ma fortune est faite.

Toi dont la grâce gentilette,  
En me ravissant la raison,  
Sut charmer ma jeune saison,  
Adieu, Suzon! (*bis.*)  
Je dois te fermer ma maison...  
Adieu, Suzon!  
Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette ;  
Dans un carrosse empaqueté ;  
Je promène ma dignité,  
Adieu, gaité! (*bis.*)  
Et par bon ton je prend du thé...  
Adieu, gaité!  
Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête.  
Au poids de l'or je suis traité,  
J'entretiens seul la Faculté ;  
Adieu, santé ! (bis.)  
Hier trois docteurs m'ont visité...  
Adieu, santé !  
Ma fortune est faite.

Vous qui veniez dans ma chambrette  
Rire et boire avec vos tendrons.  
Qui souvent en sortiez si ronds,  
Adieu, lurons ! (bis.)  
Quand je serai gueux, nous rirons...  
Adieu, lurons !  
Ma fortune est faite.

Mais je vois en grande étiquette,  
Chez moi venir ducs et barons :  
Lyre, il faut suspendre tes sons,  
Adieu, chansons ! (bis.)  
Mon suisse annonce, finissons...  
Adieu, chansons !  
Ma fortune est faite.

DESAUGIERS.

LA MARGUERITE.

AIR : — *Humble cabane de mon père.*

Oh ! conservez la Marguerite,  
Humble fleur, symbole d'amour ;  
En l'effeuillant, pauvre petite,  
Hélas ! elle n'aurait qu'un jour.

Ce  
Es  
So  
Po  
Da  
To  
Au  
Je  
Da  
Je  
Sa  
Qu

Pitié donc, oh ! pitié pour celle  
Qui vient dans l'arrière saison.  
Retenez votre main cruelle,  
A vous appelez la raison.

Le doute glace la pensée,  
Ne doutez donc plus, o'est mourir.  
L'âme que l'amour a blessée  
D'espérance doit se nourrir.

Pourquoi dépouiller sa corolle  
Des fleurons qui l'ornent si bien ?  
En perdant sa blanche auréole  
Marguerite ne dit plus rien.

---

LA CROIX DE MA MÈRE.

AIR :— *Un jour pur, déc.*

Celle qui m'a donné la vie  
Est dans les champs des noirs cyprès,  
Sous la froide pierre endormie,  
Pour ne se réveiller jamais.  
Dans ce lieu sombre et solitaire,  
Tous les jours je verse des pleurs ;  
Au pied de la croix de ma mère  
Je prie et je sème des fleurs.

Dans mon pieux pèlerinage,  
Je crois entendre autour de moi  
Sa voix, à travers un nuage,  
Qui me dit : " Je veille sur toi ! "

Et comme un baume salulaire,  
Ces mots apaisant mes douleurs,  
Au pied de la croix de ma mère  
Je prie et je sème des fleurs.

Sur la terre, pauvre orpheline,  
Je ne savais plus que pleurer ;  
Mais vers la croix je m'achemine,  
Et sa voix me dit d'espérer,  
Je m'agenouille, et sur la pierre  
Où seront un jour nos deux cœurs !  
Au pied de la croix de ma mère,  
Je prie et je sème des fleurs.

SOUVENIR.

AIR : — *Pourquoi me fuir.*

Le bal était fini, les danses terminées ;  
L'orchestre avait cessé son délirant accord ;  
Mon pied distrait foulait bien des roses fanées ;  
Le bal était fini... moi je rêvais encor !

Je l'avais entrevue.....oh ! quelle était char-  
[mante !  
Qu'elle était gracieuse avec ses cheveux d'or !  
J'avais vu tout un ciel dans sa prunelle ar-  
[dente....  
Mais elle était partie.....et je rêvais encor !

Je ne l'ai plus revue... et mon âme inquiète  
A voulu vainement chercher d'autres amours,  
Car depuis ce soir là, pour le pauvre poëte,  
Bien des jours sont passés et j'y rêve toujours !

L. H. FRÉCHETTE.

CHANT DE LA HURONNE.

MUSIQUE DE M. ERNEST GAGNON.

Glisse, mon canot, glisse,  
Sur le fleuve d'azur !  
Qu'un Manitou propice

A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

Le guerrier blanc regagne sa chaumine ;  
Le vent du soir agite le roseau,  
Et mon canot, sur la vague argentine,  
Bondit léger comme l'oiseau.

Glisse, mon canot, glisse  
Sur le fleuve d'azur !  
Qu'un Manitou propice

A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

De la forêt la brise au frais murmure,  
Fait soupirer le feuillage mouvant ;  
L'écho se tait et de ma chevelure  
L'ébène flotte au gré du vent !

Glisse, mon canot, glisse  
Sur le fleuve d'azur !  
Qu'un Manitou propice

A la fille des bois donne un ciel toujours pur

J'entends les pas de la biche timide...  
Silence !... vite ! un arc et mon carquois !  
Volez ! volez ! ô ma flèche rapide !  
Abattez la reine des bois !

Glisse, mon canot, glisse  
Sur le fleuve d'azur !  
Qu'un Manitou propice  
A la fille des bois donne un ciel toujours pur !

L. H. FRÉCHETTE.

---

CHANT DES CHASSEURS

DE SAINT-LOUIS.

L'aube luit sur nos armes !  
Le drapeau flotte au vent !  
Le clairon des alarmes  
Nous appelle : En avant !  
En avant !

En avant ! narguons la mitraille  
Et la morgue de l'étranger !  
Voici l'heure de la bataille :  
C'est le moment de nous venger !

L'aube luit sur nos armes !  
Le drapeau flotte au vent !  
Le clairon de nos alarmes  
Nous appelle : En avant !  
En avant !

En avant ! que l'ennemi tremble  
Devant nos légers escadrons !  
Combattons et luttons ensemble !  
Ensemble nous triompherons !

L'aube luit sur nos armes !  
Le drapeau flotte au vent !  
Le clairon des alarmes  
Nous appelle : En avant !  
En avant !

Mais si la victoire rebelle  
Trompait ses fidèles amis.....  
Est-il fin plus noble et plus belle  
Que de mourir pour son pays !

L'aube luit sur nos armes !  
Le drapeau flotte au vent !  
Le clairon des alarmes  
Nous appelle : En avant !  
En avant !

L. H. FRÉCHETTE.

---

### LES CANOTIERS

MUSIQUE DE M. C. LAVIGUEUR.

Soulève tes rames  
Mon gai matelot,  
Et fait sur les lames,  
Bondir ton canot !  
Vois, là ton amante,  
Qui te suit des yeux.....  
—L'onde était charmante,  
Les rameurs joyeux !

Sur la vague molle,  
Effleurant le flot,  
Quand ton canot vole,  
Hardi matelot,

En cadence chante  
Tes refrains si vieux !  
— L'onde était charmante,  
Les rameurs joyeux !  
Sur le flot qui passe,  
Passe, canotier !  
Voler dans l'espace,  
Quel joli métier !  
Pourtant la tourmente  
Parfois gronde aux cieux !.....  
— L'onde était charmante,  
Les rameurs joyeux !

L. H. FRÉCHETTE.

---

### LE RETOUR

MUSIQUE DE M. ALFRED PARÉ.

Fleuve dont la vague sonore  
A bercé mes jeunes amours,  
Ton flot conserve-t-il encore  
Le souvenir de mes beaux jours ?  
Tu me revois sur cette grève,  
Après bien des ans révolus,  
Revenant chercher dans un rêve,  
L'ombre d'un bonheur qui n'est plus !

Brise fidèle,  
De mon fleuve adoré,  
Parle-moi d'elle.....  
J'ai tant pleuré !

Combien de fois, au bord de l'onde,  
Rêveuse, je la vie s'asseoir,  
Laisant sa chevelure blonde  
Frémir sous le souffle du soir !  
Combien de fois ta vague errante  
Nous balançait-elle tous deux,  
Lorsque sous ta brise odorante,  
Notre esquif fendait tes flots bleus !

Brise fidèle  
De mon fleuve adoré,  
Parle-moi d'elle.....  
J'ai tant pleuré !

Et quand le triste bruit des armes  
Vint m'arracher à mon bonheur,  
Tu reçus ses premières larmes  
Et son premier chant de douleur !...  
O fleuve ! sur ton beau rivage,  
Elle vint pleurer si souvent ;  
N'as-tu pas gardé son image  
Au fond de ton miroir mouvant ?

Brise fidèle,  
Témoin de mes amours,  
Parle-moi d'elle.....  
D'elle toujours !.....

L. H. FRÉCHETTE.

---

CHANSON PATRIOTIQUE DES CANADIENS  
AUX ETATS-UNIS

AIR : *Sous le soleil Brûlant de l'Algérie.*

Beau Canada, c'est aujourd'hui ta fête,  
Autour de nous tout nous parle de toi ;  
Ton vieux drapeau flotte sur notre tête,  
Et notre cœur te garde encore sa foi.  
Loin du berceau, race patriotique,  
D'un legs sacré les fidèles gardiens,  
Tout en animant la noble République,  
Nous sommes fiers d'être nés Canadiens !

REFRAIN.

Chantons, chantons, chantons avec fierté,  
En cœur magnanime,  
Ce refrain sublime,  
Chantons, chantons : Patrie et liberté ! (*bis*)

Quand la Patrie aveugle et résignée  
Courbait son front sous le pied des pervers.  
Tous relevant une tête indignée,  
Nous avons dit : L'exil et non les fers !  
Et maintenant loin d'un pouvoir inique,  
D'un autre sol devenus citoyens,  
Tout en servant la grande République,  
Nous sommes fiers de rester Canadiens !  
Chantons, etc.

Dans l'avenir plaçant notre espérance,  
Les yeux au ciel, pauvre peuple exilé,  
Nous attendons le jour de délivrance,  
En contemplant l'étandard étoilé.

Et s'il  
De ce  
En dé  
Nous s  
C

LA F

Un jour  
Le scep  
La rain  
Douter  
Et moi

Je dési  
Le fast  
Et mes  
Me jete  
Je déte

Plus ta  
Je m'a  
Mais bi  
Je devi  
Pourta

Et s'il fallait, dans un moment critique,  
De ce drapeau devenir les soutiens,  
En défendant la sainte République,  
Nous serions fiers de mourir Canadiens !  
Chantons, etc.

L. H. FRÉCHETTE.

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

AIR :—*A faire.*

Un jour on m'avait dit : Ne crois rien sur la terre  
Le sceptique est le sage, et le hasard est roi ;  
La raison, devant lui, doit plier et se taire ;  
Douter, douter de tout, c'est la suprême loi !  
Et moi, je me suis dit : le sceptique est infâme  
Et mon esprit n'a pas douté :  
Car moi, dans le cœur d'une femme,  
J'ai su trouver la *Vérité* !

Je désirais l'honneur, la gloire et la fortune !  
Le faste des heureux avait séduit mon cœur !  
Et mes illusions, se brisant une à une,  
Me jetèrent au front un sarcasme moqueur !  
Je détestais la vie...et pourtant, pour mon âme  
Le ciel n'a jamais été noir ;  
Car, moi, dans le cœur d'une femme,  
J'ai su retrouver de l'*Espoir* !

Plus tard, quand j'entrevis les horreurs de la vie  
Je m'arrêtai pensif, et je tremblai d'effroi...  
Mais bientôt, au contact des haines, de l'envie,  
Je devins égoïste, et mon cœur avait froid.  
Pourtant, je n'ai jamais perdu la sainte flamme

Que l'Éternel y mit un jour ;  
Car, au fond du cœur d'une femme,  
Mon âme a su trouver l'Amour !

Ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance,  
La femme c'est la *Foi* qui charme nos douleurs !  
La femme, c'est l'*Espoir* qui soutient l'exis-

[tence !

La femme, c'est l'*Amour* qui dore nos malheurs !  
Souvent un cœur blasé qu'un suicide réclame,  
Quand il voit tout s'éteindre en soi,  
Trouve dans le cœur d'une femme,  
L'*Amour*, l'*Espérance* et la *Foi* !

L. H. FRÉCHETTE.

LE VÉRITABLE AMOUR.

ROMANCE.

AIR : *Connu*.

Tu demandes, Marie,  
Si l'amour est menteur :  
Si deux fois dans la vie,  
On peut donner son cœur ?...  
Non, non, mon ange, non, non, mon ange,  
Jamais le cœur ne change,  
L'amour d'un jour, l'amour d'un jour,  
Ce n'est pas de l'amour,

Celle qui sur la terre,  
Seule a pu nous charmer,  
On l'aima la première,  
On doit toujours l'aimer.  
Crois-moi, mon ange, etc.

L. H. F.  
Ch. par

Brune e  
Quand s  
Perles a  
Et le co  
Sa vein  
Les ma  
Vives le  
De leurs  
Regard  
Mirer s  
Et la fl  
Suspend  
Son oeil  
Dicte al  
Vive

Mais l'amour pur rayonne ;  
Le temps le rajeunit,  
Le malheur le couronne,  
Et le ciel le bénit !...  
Oh ! non, mon ange, etc.

Lorsque vient la mort même,  
Le cœur va, sans regret,  
Attendre ce qu'il aime !...  
Revoir ce qu'il pleurait !...  
Oui, dans le Ciel, dans le Ciel même !  
Toujours, toujours on s'aime !  
Comme le Ciel, comme le Ciel,  
L'amour est éternel !

EUG. L'ECUYER.

LA HURONNE.

MUSIQUE DE C. LAVIGUEUR.

Brune et gentille est la Huronne  
Quand au village on peut la voir,  
Perles au col, mante mignonne,  
Et le cœur dans un grand œil noir.  
Sa veine a du sang de ses pères,  
Les maîtres des bois autrefois :  
Vives les Huronnes si fières  
De leurs guerriers, de leurs grands bois } *bis.*  
Regardez-là dans l'onde pure  
Mirer son front brun et poli,  
Et la fleur qu'à sa chevelure  
Suspendit un amant chéri,  
Son œil tout chargé de lumières  
Dicte alors de suaves lois :  
Vive les Huronnes, etc.

De sa tribu presque effacée,  
Sous le beau ciel qu'elle aimait tant,  
Elle redit l'heure passée,  
Après d'un sépulcre béant :  
Sans cesse aux antiques poussières  
Elle donne son cœur, sa foi ;  
Vive les Huronnes, etc.

P. G. HUOT.

---

CHANSON.

AIR :—*Un jour pur éclairait mon âme.*

Je ne cherche que ta gloire  
Et ton bonheur, ô mon pays ;  
Que les palmes de la victoire  
Couronnent le front de tes fils !  
Jeune guerrier, l'amour m'enflamme,  
Mais connaissez-vous mon amour ?  
Ah ! j'aime, tu le sais, mon âme, } *bis.*  
Le sol où j'ai reçu le jour.

Qu'un autre chante sa folie  
Et les attrait de son Iris,  
Moi je chanterai ma patrie,  
Elle seule aura mes sourires ;  
Je veux lui conserver ma flamme  
Et lui faire à jamais la cour.  
Car j'aime, etc.

Pour elle, autrefois, dans les plaines  
Nos aïeux ont versé leur sang.  
Ils ont su repousser les chaînes ;

Moi, je veux soutenir leur rang.  
Et si mon pays me réclame,  
Je saurais périr à mon tour.  
Car j'aime, etc.

A. G. LAJOIE.

---

LE BEAU DUNOIS.

AIR t.—*L'hyménée nous rassemble.*

Partant pour la Syrie,  
Le jeune et beau Dunois  
Venait prier Marie  
De bénir ses exploits.  
Faites, reine immortelle,  
Lui dit-il en partant,  
Que j'aime la plus belle,  
Et sois le plus vaillant, } *bis.*

Il trace sur la pierre  
Le serment de l'honneur,  
Et va suivre à la guerre  
Le comte son seigneur.  
Aux nobles vœux fidèle,  
Il dit en combattant :  
" Amour à la plus belle,  
" Honneur au plus vaillant, } *bis.*

" Je te dois la victoire,  
" Dunois dit son seigneur ;  
" Puisque tu fais ma gloire,  
" Je ferai ton bonheur.

“ De ma fille Isabelle  
“ Sois l'époux à l'instant :  
“ Car elle est la plus belle,  
“ Et toi le plus vaillant. ” } *bis.*

A l'autel de Marie  
Ils contractent tous deux  
Cette union chérie  
Qui doit les rendre heureux.  
Chacun dans la chapelle  
Disait, en le voyant :  
“ Amour à la plus belle !  
“ Honneur au plus vaillant ! ” } *bis.*

---

LA LYRE D'OR.

AIR : — *Connu.*

Regardez cette beauté fière :  
Ses cheveux sur son front pleurant,  
Jaillissent comme la lumière  
Des sources roses du levant ;  
Et, signe d'invincible force,  
Au-dessus du cou ses cheveux  
Se dressent en colonne torse,  
En branche d'érable noueux :

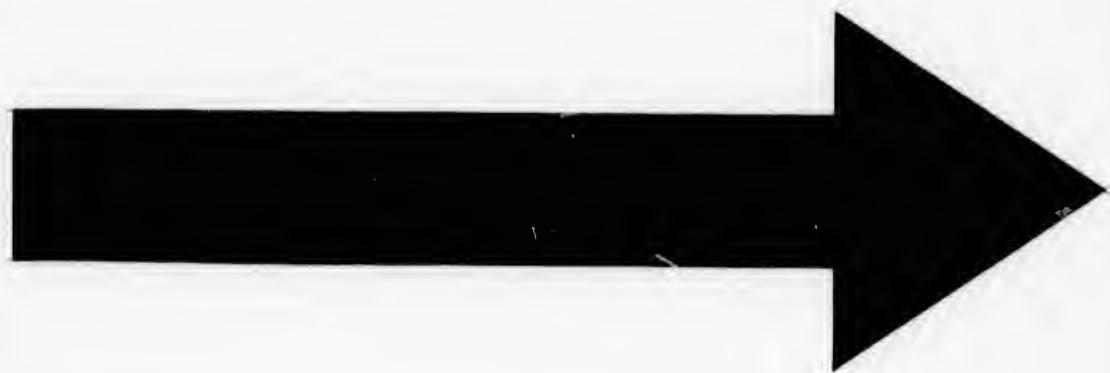
Sa voix savante et belle :  
Exprime un tel accord,  
Qu'alentour on l'appelle :  
La lyre d'or, la lyre d'or.

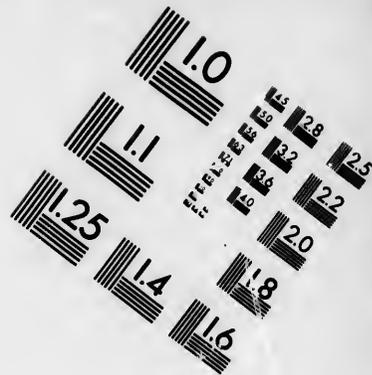
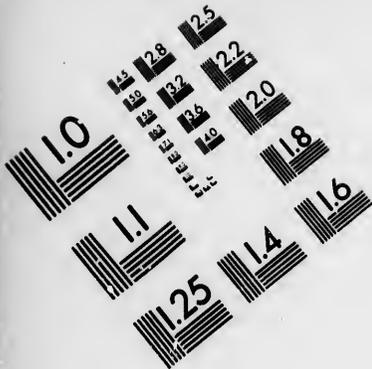
Cette voix sonore et vibrante  
Tient à la fois du chant d'oiseau  
Et de la forêt murmurante,  
Des bruits du vent, des bruits de l'eau.  
Comme au sein des flots une rame  
Produit mille ondulations.  
Sa voix savante et belle, etc.

La montagne à cime glacée,  
Cache les métaux précieux :  
Son front mat couve une pensée  
Qui se révèle par ses yeux ;  
Ses yeux bleus comme les grands fleuves  
Et voilés d'un glauque reflet,  
Disent des choses toutes neuves.  
Sa voix savante et belle, etc.

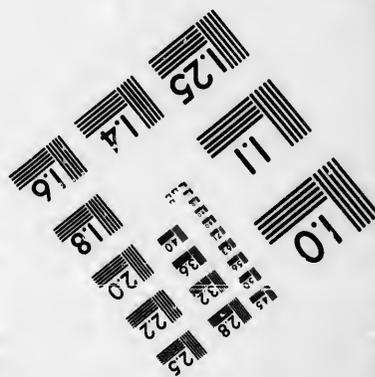
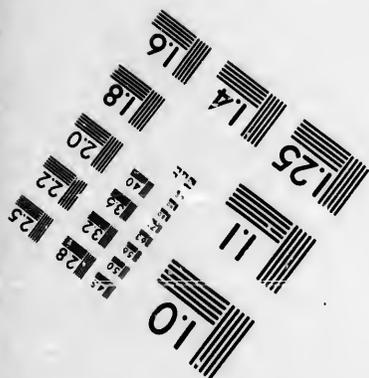
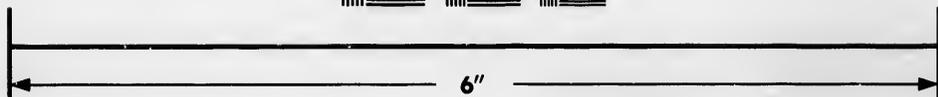
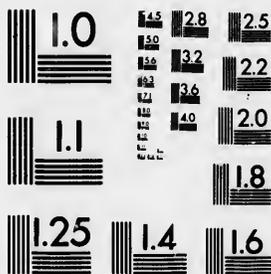
Ondoyant comme la panthère,  
Et dédaignant les vains atours,  
Son beau corps apprend à la terre  
Le secret des divins contours.  
Quelle adorable nonchalance !  
Faites approcher ce coursier,  
D'un bond de tigre elle s'élançe  
Et galope à franc étrier.  
Sa voix savante et belle, etc.

Elle passe montagne et plaine,  
Du Caucase au sable africain,  
Elle s'en va tout d'une haleine  
Poursuivant le secret divin ;  
Vents ! ramenez-la sur vos ailes,  
Que je vive encore une fois





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6 4.0

1.0

A la clarté de ses prunelles,  
Que je meure au son de sa voix !  
Sa voix savante et belle, etc.

PIERRE DUPONT.

LE NID DE FAUVETTE.

AIR : — *Connu.*

Je le tiens ce nid de fauvette ;  
Ils sont deux, trois, quatre petits !  
Depuis si longtemps je vous guette :  
Pauvres oiseaux, vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles ;  
Débattez-vous, oh ! c'est en vain :  
Vous n'avez pas encore vos ailes,  
Comment vous sauver de ma main ?

Mais quoi ! n'entends-je pas leur mère  
Qui pousse des cris douloureux !  
Oui, je le vois : oui, c'est leur père  
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine  
Moi, qui, l'été dans ces vallons,  
Venais m'endormir sous un chêne  
Au bruit de leurs douces chansons !

Hélas ! si du sein de ma mère  
Un méchant venait me ravir,  
Je le sens bien, dans sa misère,  
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

L.H.C.

Et je serais assez barbare  
Pour vous arracher vos enfants !  
Non, non, que rien ne vous sépare  
Non, les voici : je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage  
A voltiger auprès de vous :  
Qu'ils écoutent votre ramage,  
Pour former des sous aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,  
Je reviendrai dans ces vallons,  
Dormir quelquefois sous un chêne  
Au bruit de leurs jeunes chansons.

PETITE FLEUR DES BOIS.

ROMANCE DE F. MASINI.

Petite fleur des bois,  
Toujours, toujours cachée,  
Longtemps je t'ai cherchée  
Dans les prés, dans les bois,  
Pour te dire une fois  
Ce mot, ce mot suprême:  
Oh ! je t'aime, je t'aime,  
Petite fleur des bois. (bis.)

Ta naïve beauté,  
N'offre rien de frivole,  
De ta blanche corolle,  
Tombe la volupté.

Aussi chaste et divine,  
Où ma lèvre s'incline,  
Sans trouver ces douleurs

Petite fleur, etc.

Tout forme nos liens ;  
Dans un rayon de flamme  
Je te verse mon âme,  
Tes plaisirs sont les miens.  
J'aime l'oiseau qui chante  
L'aube rafraîchissante,  
La mouche aux ailes d'or  
Reprenant son essor.

Petite fleur, etc.

Celle qui sait charmer  
Porte un nom qu'on adore ;  
Le tien, elle l'honore,  
Comment ne pas l'aimer ?  
Te chercher dans l'absence,  
T'apporter ma souffrance,  
Te dire : Sois à moi,  
Et m'enivrer de toi.

Petite fleur, etc.

MA BRETAGNE.

ROMANCE.

Quand je vous vois sous cet ombrage  
Où vous chantez heureux,  
Je vais seul au loin sur la plage,  
Rêver à d'autres cieux ;  
Je pense à ma pauvre Bretagne,  
Où l'on pleure en chantant,

Je pense aux airs de la montagne  
Que mon cœur aime tant.  
Oui, je préfère, amis,  
Les doux refrains de mon pays... } *bis.*  
Quand reverrai-je ma Bretagne  
Que mon cœur (*bis*) aime tant !

Lorsque là-bas, sous les charmillles,  
Où vous dansez joyeux,  
Je regarde ces blondes filles,  
Des pleurs voilent mes yeux.  
Mais autrefois dans ma Bretagne,  
Toujours, toujours content,  
J'allais danser sur la montagne  
Que mon cœur aime tant !  
Oui, je préfère, etc.

Quand vous passez dans la prairie,  
En cueillant chaque fleur,  
Je rêve à cette fleur chérie  
Que j'ai là sur mon cœur :  
Elle me vient de la Bretagne  
Où le bonheur m'attend,  
Elle a fleuri sur la montagne  
Que mon cœur aime tant !  
Oui, je préfère, etc.

LA JUIVE.

*Air connu.*

Jeune fille, oh ! toi que j'adore,  
A genoux je viens te bénir,  
Je puis mourir si jeune encore,  
Hélas ! que vas-tu devenir ?  
Viendras-tu prier sur la pierre  
Qui doit me cacher à tes yeux ?  
Mais d'une Juive une prière,  
Hélas ! ne va pas jusqu'aux cieux. } *bis.*

Que ta croyance soit la mienne,  
Fille du désert, viens à moi ;  
Ma main va te faire chrétienne,  
Te faire enfant de sainte loi ;  
Regarde le soleil qui brille,  
Sur ton front doux et gracieux,  
Mais cette brise, oh ! jeune fille,  
Portera ton nom jusqu'aux cieux. } *bis.*

Jeune fille, goutte à goutte,  
Reçois l'eau qui baptisa Dieu,  
Ma main va te tracer la route,  
Et te faire enfant du saint Dieu.  
Une croix sur ton front placée,  
Sera le guide mystérieux,  
Ne pleure plus, ma fiancée,  
Nous nous retrouverons aux cieux } *bis.*

pour mes 992 106  
- voir après page 270

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Avant de quitter le rivage  
Où dort pour jamais le Héros,  
Bertrand, près du rocher sauvage,  
A sa tombe adresse ces mots :  
C'est donc-là que le Roi du monde  
A vu ces beaux jours se flétrir !  
Sur un roc, au milieu de l'onde,  
Le destin le force à périr !

Ah ! donnons lui, compagnons de sa gloire,  
Seulement une larme, un regret par victoire,  
Et plus que lui jamais Français  
N'aura coûté de pleurs et de regrets.

Lorsque sonna sa dernière heure,  
Un nuage obscurcit mes yeux,  
Et dans la céleste demeure  
J'aperçus tous nos demi-dieux.  
Ces preux que la France regrette  
Tendaient les mains à ce Héros,  
Et la mort, planant sur sa tête,  
Pleurait sur le coup de sa faux.

Ah ! donnons-lui, etc.

Celui qui du haut des colonnes  
Forçait les rois à se cacher ;  
Celui qui donnait des couronnes,  
Pour tombe a le creux d'un rocher !  
Celui que protégeait Dieu même,  
Hélas ! le vainqueur des vainqueurs,  
Tombé loin de son diadème,  
N'a plus d'autels que dans nos cœurs.  
Ah ! donnons-lui, etc.

Du grand homme que je regrette,  
Refusant tout bienfait nouveau,  
Je ne veux qu'une violette,  
Qui croisse au pied de son tombeau.  
Avec moi j'emporte ses armes,  
Nul mortel ne les touchera ;  
Encor couvertes de ses iarmes,  
Son fils un jour les portera.

Ah ! donnons-lui, etc.

Adieu, dernier espoir des braves !  
Le destin me dicte la loi  
D'aller vivre au sein des esclaves  
Qui jadis tremblaient devant toi ;  
Et quand viendra ma dernière heure,  
Que l'on m'accorde dans ce lieu,  
Près de ta tombe, un peu de terre :  
C'est là mon seul et dernier vœu.

Ah ! donnons-lui, etc.

---

### LA FRANCE EST BELLE.

La France est belle ;  
Ses destins sont bénis :  
Vivons pour elle ;  
Vivons unis.

Passez les monts, passez les mers ;  
Visitez cent climats divers :  
Loin d'elle, au bout de l'univers,  
Vous chanterez fidèle :  
La France est belle, etc.

Faut-il défendre nos sillons ?  
Voyez cent jeunes bataillons.  
S'élançer, brûlants tourbillons,  
Où la foudre étincelle !  
La France est belle, etc.

De nos états jadis rivaux,  
Le temps, au prix de longs travaux,  
Fonda, pour des siècles nouveaux,  
L'unité fraternelle.  
La France est belle, etc.

Maint peuple, sortant du sommeil,  
Salut, à l'horizon vermeil,  
Les trois couleurs de ton soleil,  
O reine universelle !  
La France est belle, etc.

Bon ange, elle aime à protéger  
Le proscrit du bord étranger :  
Elle vit sans trouble et sans danger,  
Murmurant sous son aile :

“ La France est belle ;  
— Ses destins sont bénis :  
“ Vivons chez elle,  
“ Heureux bannis !”



LA CHANSON DU BON PASTEUR.

Bons habitants du village,  
Prêtez l'oreille un moment.  
Ma morale est douce et sage,  
Et toute de sentiment.  
Vous saurez bien me comprendre :  
C'est mon cœur qui parlera.  
Quand vous pourrez, venez m'entendre,  
Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,  
Aux champs, pendant les moissons,  
De Dieu chantez les louanges :  
Il sourit à vos chansons.  
Quand le plaisir dans la plaine,  
Le soir vous appellera,  
Dansez gaiement sous le vieux chêne,  
Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,  
Le soir vient-il à pas lents,  
Vous demander une place,  
Près de vos foyers brûlants ;  
Sans connaître la bannière  
Sous laquelle il s'illustra,  
Vite, ouvrez lui votre chaumière,  
Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses,  
Pour moi ne détachez rien.  
Vos familles sont heureuses :  
Leur bonheur suffit au mien :

Ménagez votre abondance  
Pour celui qui patira ;  
Payez la dîme à l'indigence,  
Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,  
Chez vous un pauvre exilé  
Dévorait sa peine amère :  
Vers lui Dieu l'a rappelé.  
Qu'importe, si sa prière  
De la vôtre différa ?  
Priez pour lui, c'est votre frère,  
Et le bon Dieu vous bénira.

---

LA PRIÈRE D'UNE ORPHELINE.

J'entends dans nos montagnes  
Le son du chalumeau,  
Et déjà mes compagnes  
S'assemblent sous l'ormeau.  
Après de ma chaumière,  
Seule je vais errer :  
Las ! qui n'a plus de mère,  
Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin dès l'enfance,  
M'environna toujours ;  
Mon père loin de la France  
Vit terminer ses jours.  
Après de ma chaumière,  
Seule je vais errer :  
Car sans lui, sans ma mère,  
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Je ne trouve de guides  
Que dans mon souvenir,  
Des cieux où tu résides,  
Daigne encor me bénir !  
Auprès de ma chaumière  
Où tu me vois errer,  
Veille sur moi, ma mère,  
Toi que j'aime à pleurer.

LES SOUVENIRS.

AIR : *O mon pays, heureuse terre !*

Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance !  
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours  
De France !

O mon pays, soit mes amours  
Toujours.

Te souvient il que notre mère,  
Au foyer de notre chaumière,  
Nous pressait sur son cœur joyeux,  
Ma chère ?

Et nous baissions ses blancs cheveux,  
Tous doux.

Te souvient-il du lac tranquille  
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?  
Du vent qui courbait le roseau  
Mobile,

Et du soleil couchant sur l'eau  
Si beau ?

ê /

11  
-1

Ma sœur, te souvient-il encore  
Du château que baignait la Daure,  
Et de cette tant vieille tour  
Du Maure,  
Dont l'airain sonnait le retour  
Du jour ?

CHATEAU BRIAND.

J'ATTENDS.

Que fais-tu là, pauvre peste,  
Dans tes quatre murs enfermés ;  
Ton âme rêveuse, inquiète,  
N'a donc plus soif d'air parfumé.  
Le premier bourgeon va s'ouvrir,  
Au premier souffle du printemps,  
Que fais-tu là, quand tout respire,  
J'attends. (ter.)

La nature fait sa toilette,  
Elle a, pour de prochains ébats,  
Mis sa jupe de violette ;  
Et son écharpe de lilas,  
Viens et mêle ta poésie  
A tous les échos palpitants  
- 1/3 - Que fais-tu pourquoi fuir la vie ?  
J'attends. (ter.)

N'es-tu que l'ombre de toi-même  
Et faut-il donc pour t'émouvoir  
Te dire que celle qui t'aime.  
Implore ton baiser ce soir.

1 / Au souvenir de si doux charmes,  
Quel cœur ne s'ouvre à deux battants.  
Que fais-tu les yeux pleins de larmes, / ?  
J'attends. (ter.)

Ecoute enfin ta vieille mère  
Veut te revoir une heure encor,  
Avant que son heure dernière,  
Tinte à l'horloge de la mort,  
N'hésite plus viens suis moi vite, / !  
2. / 1 / Songe qu'elle a quatre-vingts ans, / !  
3 / Quoi tu reste morne en ton gîte, / ?  
J'attends. (ter.)

J'attends que mon âme recouvre,  
La vie avec la liberté, / ;  
J'attends que cette porte s'ouvre,  
A Lazare ressuscité.  
J'attends les heures solennelles, / en  
Qu'un jour me versera le temps,  
J'attends qu'on me rende mes ailes, / 14  
J'attends. (ter.)

LE RE

A  
Jo  
C'  
C'  
Q  
L  
N

A  
A  
Le  
Bé  
Ob  
So  
On

Ar  
L'a  
Do  
A  
Pa  
Il  
La

En  
L'a  
Sa  
Ma

LE REPOS DU TYPOGRAPHE ET L'AMOUR

FRATERNEL.

Allons, typographes, ensemble  
Jouissons du repos permis  
C'est un beau jour qui nous rassemble  
C'est la fête de vieux amis.

Qu'un doux repos suive l'ouvrage ;  
Le vin, à chanter, nous engage,  
Notre refrain le plus joyeux :

Chantons tous, sans tapage } bis.  
Unis, nous sommes heureux !

A Gutenberg, salut et gloire !  
A lui nous devons le bonheur,  
Le monde bénit la mémoire,  
Bénit le premier imprimeur.  
Obscur au début de son âge,  
Son grand génie et son courage,  
Ont porté son nom jusqu'aux cieux !  
Chantons, etc.

Amis, saluons avec joie  
L'avenir de prospérité  
Dont le progrès trace la voie  
A la presse à l'humanité.  
Par nous le peuple devient sage,  
Il évite par notre ouvrage  
La routine de nos aïeux.  
Chantons, etc.

Enfants de la case, typographes,  
L'accord doit régner parmi nous  
Sans épreuves, ni paragraphes,  
Mais en cliché, servant pour tous ;

Comme épigraphe à cette page,  
Nous ajouterons notre adage,  
Notre refrain harmonieux :  
Chantons, etc.

Au compagnon célibataire  
Souhaitons qu'il recontre un jour  
Une amante qui sait plaire,  
Et nul *pôté* dans leur amour ;  
Et quand le joindra, sans orage,  
L'*accolade* du mariage  
Chantons, etc.

D'un mari dont on est fière,  
D'une femme l'honneur du foyer,  
Epoux veulent un *exemplaire*...  
Puisse le ciel leur octroyer.  
Que des enfants au frais visage  
Amènent la pale au ménage  
Et chantent en chœur avec eux :  
Chantons, etc.

Entourons d'honneur la vieillese !  
Afin que, marchant sur nos pas,  
Nos petits fils pleins de tendresse,  
Charment le soir des grands papas.  
Et coulant des jours sans nuage,  
Au *point* final, d'un gai visage,  
Nous redirons encore joyeux :

Chantons tous, sans tapage  
Unis, nous sommes heureux ! } bis.

J. N. DUQUET, TYPOGRAPHE.

Ne sa  
Que t  
Pauv

Ton s  
Aux r  
Je sen  
J'impr  
Oh

Te so  
Du jo  
Ignor  
Je ch  
Aujou  
Comm  
Je le  
Oh

Rapp  
Que j  
Je su  
Escla  
Je ne  
J'espè  
Tu pe

Oh

M A R I E.

ROMANCE.

Ne sais-tu pas Marie, enfant douce et rêveuse,  
Que ton œil ravissant sait toujours captiver ;  
Pauvre amoureux errant dans la nuit téné-

[breuse

Ton sourire, à l'espoir, seul peut me ravirer.  
Aux reflets séduisants de ta prunelle ardente  
Je sens d'un amour pur, mon âme tressaillir,  
J'implore mon pardon de ta lèvre charmante  
Oh ! ne me fais donc plus souffrir ! (bis.)

Te souvient-il encor, doux ange de mes rêves,  
Du jour où je te vis pour la première fois ;  
Ignorant ton regard qui me poursuit sans trêve  
Je cheminais rêveur, et songeant d'autresfois.  
Aujourd'hui plein d'espoir, j'évoque ton image  
Comme une ombre envolée, un lointain souvenir  
Je le revois toujours, ton gracieux visage,  
Oh ! ne me fais donc plus souffrir. (bis.)

Rappelle-toi Marie, aux jours de la souffrance  
Que je suis là, veillant et protégeant tes pas ;  
Je suis là près de toi soupirant en silence  
Esclave de tes yeux, ne me repousse pas.  
Je ne rêve que toi, que ton sourire d'ange ;  
J'espère en ta pitié, j'espère en l'avenir,  
Tu peux me rendre heureux d'un bonheux  
[sans mélange.  
Oh ! ne me laisse plus souffrir. (bis.)

ED. COUTURE.

TOUJOURS A TOI.

ROMANCE.

Lorsque la nuit,  
Jetant son voile,  
Couvre sans bruit  
La pâle étoile ;  
Quand près de moi  
Tout se fait sombre,  
Que mon regard erre dans l'ombre,  
Je pense à toi ! (ter.)

Lorsque je vois  
Un doux visage  
Briller parfois  
Sur mon passage ;  
Je sens en moi  
Naître des larmes ;  
Quand il me rappelle des charmes,  
Je pense à toi. (ter.)

Quand du ruisseau  
Le frais murmure,  
Où d'un oiseau  
La note pure,  
Auprès de moi  
Parle et résonne,  
Dans l'extase où je m'abandonne,  
Je pense à toi. (ter.)

Dans un salon  
Près d'autres belles  
Où la chanson  
Parle pour elles,

Je dis, crois-moi,  
En ton absence  
Si l'on demande à qui je pense :  
Toujours à toi !!!

ED. COUTURE.

JE CHANTERAI.

(De la Muse Populaire.)

Que serait notre vie,  
Sans le charme touchant  
D'une douce harmonie,  
Et d'un gracieux chant ?  
Voyageur sur la terre,  
Fatigué du chemin,  
Quand je chante, j'espère,  
Oubliant le chagrin,  
Un contretemps m'arrête ;  
Faut-il me rebuter ?  
A vaincre je m'apprete,  
Et sais encore chanter.  
Ranimant mon courage,  
Le chant est à mon cœur  
Ce qu'est au vert bocage  
Du matin la fraîcheur.  
La gentille alouette,  
Le rossignol des bois,  
La caille et la fauvette  
Font résonner leur voix,  
Dans l'air, dans la prairie.  
J'aime leurs chants joyeux ;  
Aussi tout la vie,  
Je veux chanter comme eux.

CH. LAMI.

NE QUITTE JAMAIS TON VILLAGE.

PASTORALE.

Paroles de ALEXIS DALÉS.

AIR : *Laissez les rosés aux rosiers.*

Quoi tu veux, gentille Mario,  
En délaissant ton blanc troupeau,  
Quitter ta mère tant chérie  
Et le toit qui fut ton berceau.  
Crois-moi, si tu veux rester sage } *bis.*  
Et garder ta chaste pudeur, }  
Ne quitte jamais ton village, } *bis.*  
C'est là qu'on trouve le bonheur ! }

Loin du fracas des grandes villes,  
Ici sous tes ombrages frais  
Tu passeras des jours tranquilles  
Dans l'abondance et dans la paix ;  
Crains le luxe et son étalage,  
Et pour avoir la paix du cœur,  
Ne quitte jamais ton village,  
C'est là qu'on trouve le bonheur.

Tu veux de l'or, des apanages,  
Pauvre Marie, y penses-tu ?  
Contre de brillants équipages,  
Voudrais-tu troquer ta vertu,  
La fortune est souvent volage  
Et son éclat est bien trompeur !  
Ne quitte jamais ton village,  
C'est là qu'on trouve le bonheur !

Reste aux champs, jeune bergerette,  
Et ne formant plus d'autres vœux,  
Prends ta légère houlette,  
Tes travaux et tes chants joyeux.  
Plus tard, par un doux mariage,  
Prends pour époux un laboureur,  
Tu dois trouver dans ton village  
Celui qui fera ton bonheur !

LE MIROIR.

(De la Muse Populaire.)

A son miroir de Venise,  
Ma tante a mis un rideau,  
Disant petite Denise,  
Ah ! s'aimer tant n'est pas beau.  
Je ne conçois pas son blâme,  
Se mirer n'est pas nouveau,  
Car Eve était une femme  
Qui dût se mirer dans l'eau.  
Maintenant, c'est en cachette,  
Que j'entre dans le boudoir.  
Est-ce donc être coquette  
D'interroger un miroir ?  
Moi, je préfère, pour cause,  
Cet ami du temps nouveau,  
Il dit si gentilles choses,  
Bien plus nettes que dans l'eau.  
Ma tante, elle, se regarde  
Beaucoup plus que moi, vraiment !  
L'avoueraï-je ? elle se farde  
C'est pour plaire assurément.

Que deviendrait sa peinture  
Et tout l'art de son pinceau  
Si jamais, par aventure,  
Ma tante tombait dans l'eau ?

J'épouserai, quoiqu'on dise  
Marcelin qui, tout joyeux,  
Hier me disait : Denise,  
Dans mes yeux mire tes yeux !  
Laisse, crois-moi, ma promesse,  
Glace, parfum, oripeau,  
Viens, le clocher de l'église  
Là-bas se mire dans l'eau.

---

LA TOMBE DE CHATEAUBRIAND.

ROMANCE.

A Mademoiselle Péan de la Rochejagu, parente de  
Chateaubriand.

AIR : *Pour faire ce beau nid de mousse.*

Sur la Manche il est une plage  
Vers la rive de Saint Malo.  
Battu par la vague et l'orage.  
Là s'élève un humble tombeau ;  
C'est là que repose un génie  
Jouet du caprice des flots.  
Le voyageur s'incline et prie,  
Et sa voix murmure ces mots :  
Mer, quelle fureur te dévore ?  
Arrête ton flot mugissant,  
Sur le rocher respecte encore  
Les restes de Chateaubriand.

Chateaubriand, nom que l'histoire  
Inscrira dans ses souvenirs,  
Car rien n'effacera la gloire  
Du divin chantre des martyrs.  
De Duret le ciseau sublime  
Transmet à la postérité.  
Les traits de l'homme magnanime,  
La gloire de l'humanité.  
Mer, quelle fureur, etc.

Au milieu des champs de la Grèce,  
Où, poète, il voulait mourir,  
Quand sa pensée errait sans cesse,  
Hélas ! il lui fallut finir.  
Après une vie orageuse,  
Frappé par l'indigne Atropos,  
Laisse à sa cendre généreuse  
Au moins le calme du repos.  
Mer, quelle fureur, etc.

THÉODORE LECLERC, (de Paris.)

SÉRÉNADE.

(De la Muse Populaire.)

Quand tu chantes bercée  
Le soir entre mes bras,  
Entends-tu ma pensée  
Qui te répond tout bas :  
Ton doux chant me rappelle  
Les plus beaux de mes jours.  
Ah !  
Chantez, chantez, ma belle }  
Chantez, chantez toujours. } (ter.)

Quand tu ris, sur ta bouche  
L'amour s'épanouit,  
Et soudain le farouche  
Soupçon s'évanouit.  
Ah ! le rire fidèle  
Prouve un cœur sans détours.

Ah !

Riez, riez, ma belle,  
Riez, riez toujours.

Quand tu dors, calme et pure,  
Dans l'ombre sous mes yeux,  
Ton haleine murmure  
Des mots harmonieux.  
Ton beau corps se révèle  
Sans voile et sans atours.

Ah !

Dormez, dormez, ma belle,  
Dormez, dormez toujours.

---

### LE MARIAGE AU PARDON,

HISTORIETTE.

Paroles de ALEXIS CARDON.

AIR : *Pour faire un nid, ou de la jeune fille à l'éventail.*

Depuis longtemps je suis rêveuse,  
L'amour s'est glissé dans mon cœur ;  
Je ne suis plus l'enfant joyeuse,  
Dont les chants suivaient les glaneurs,  
C'est que, l'autre jour sur la route,

Yvon me conta son amour :

Ses doux propos, je les écoute,  
Et moi, je soupire à mon tour !...

REF. Chaque jour, dans notre montagne,

D'Yvon, l'écho redit les chants :

J'ai juré d'être sa compagne,  
Le ciel bénira nos serments.

Il me dit : " Oui, vous êtes belle,

" Voulez-vous m'avoir pour époux ?

" Et que le prêtre à la chapelle

" Bénisse nos liens si doux ?

" Au prochain pardon, je le jure,

" Nous serons unis sans retour ! "

Yvon ne sera point parjure,

Ah ! quand donc viendra ce beau jour ?

Chaque jour, etc.

Yvon a tenu sa promesse,

Et Jeanne au bras de son amant,

Vont tous deux entendre la messe,

Remplir un saint engagement !

Dans ses yeux un sourire brille,

L'amour rayonne sur son front !

Voyez-vous, la charmante fille,

Joyeuse, au bras de son Yvon !

Chaque jour dans notre montagne,

D'Yvon, l'écho redit les chants !

Jeanne est maintenant sa compagne,

Le ciel a béni leurs serments !

*fille à*

*œur ;*

*neurs,*

*ute,*

TOUJOURS SEUL !

Sous ce bandeau de fer, hélas ! prison infâme,  
Nul ne peut m'approcher, leur frayeur le défend.  
Que je serais ému des accents d'une femme !  
Que je serais heureux de la voix d'un enfant !  
Mais je suis toujours seul avec ma peine amère !  
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;  
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère,  
Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais en tant  
[d'amour (bis.)

Le jour s'enfuit au loin, et l'étoile rayonne ;  
La cloche tout là-bas dans l'air vient de gémir.  
De diamants la nuit parseme sa couronne.....  
Que je serais heureux si je pouvais dormir !  
Mais je suis toujours seul avec ma peine amère !  
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;  
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère !  
Et pour elle, ô mon Dieu ! j'aurais eu tant  
[d'amour ! (bis.)

Plus de sommeil pour moi, tant mon âme est  
[flétrie !  
O mon Dieu ! par pitié, daigne me secourir !  
Toi seul est grand ! rends-moi ton ciel, douce  
[patrie !  
Que je serais heureux si je pouvais mourir !  
Car je suis toujours seul avec ma peine amère !  
Moi, de pas un ami je n'attends le retour ;  
Moi, je n'ai pas connu les baisers d'une mère !  
Dans ton ciel, ô mon Dieu ! garde-moi son  
[amour ! (bis.)

AI

Un jour  
J'ai vu  
L'ange  
Et de  
En le  
Pauvre  
C'était  
Regret

Un jour  
Qui de  
Me dit  
L'amour  
En l'é  
Ces me  
C'est

Vous  
Qui de  
Où vol  
L'essai  
Vous a  
L'ingr  
Bris  
Dep

J'AVAIS RÊVÉ.

ROMANCE.

Paroles d'ÉDOUARD FRANCHOT.

AIR : *Eveillons-nous, et tâchons d'oublier.*

Un jour, hélas ! jour de joie et de larmes,  
J'ai vu passer comme une vision  
L'ange adoré qui cause mes alarmes  
Et de mon cœur détruit l'illusion.  
En le voyant tendrement me sourire,  
Pauvre insensé, j'osais croire au bonheur.  
C'était un rêve, et mon âme en délire } *bis.*  
Regrette encor le temps de son erreur. }

Un jour, sa voix, plus douce que la brise,  
Qui dans l'été se joue au fond des bois,  
Me dit ! Je t'aime ! et dans mon âme éprise  
L'amour sourit pour la première fois.  
En l'écoutant, tout semblait me redire  
Ces mots divins qui font battre mon cœur :  
C'était un rêve, etc.

Vous avez fui, douces heures d'extase,  
Qui de ma vie embellissiez le cours,  
Où voltigeait, vêtu d'or et de gaze,  
L'essaim joyeux de vos suaves amours ;  
Vous avez fui, quand bravant votre empire,  
L'ingrate, hélas ! se jouant de mon cœur,  
Brisa mon rêve, et mon âme en délire  
Depuis ce temps regrette son erreur.

TA RÉSILLE.

Ta résille,  
Jeune fille,  
Te fait plus belle et gentille  
Que la reine de Castille,  
Souriant à son miroir ;  
Toi blondette,  
Joliette,  
Et de taille si parfaite,  
Dans la fête si coquette,  
Que j'ai plaisir à te voir !

Oui, de Tolède à Gironne,  
De Séville à Barcelone,  
De Burgos à Pénafior,  
Je n'ai vu pareil trésor....  
Ta résille, etc.

Je ne suis qu'un gentilhomme,  
Mais si du plus beau royaume  
Demain je devenais roi,  
Eh bien ! il serait pour toi !  
Ta résille, etc.

J'ai trois castels dans la plaine,  
Deviens en la châteline.  
Je suis plus riche qu'un roi  
Si ta résille est à moi.  
Ta résille, etc.

Il s  
Et p

Un  
Ma

Mon

Rés

Lor

Les

Si j

Où

Il s  
Et p

Un  
Mai

TU M'AS VOLE MON COEUR.

ROMANCE

Paroles de ALPHONSE DUCHESNE.

AIR : *L'on s'a dû, belle enfant.*

Il suffit de te voir pour enchaîner sa vie,  
Et perdre, à tout jamais, tout ! repos et bon-  
[heur !  
Un filou m'eût volé ces trésors qu'on m'envie,  
Mais toi, ... cruelle enfant, tu m'as volé mon  
[cœur !

Mon âme de granit, au contact de la tienne,  
N'a pu sans s'émouvoir  
Résister un instant : majesté plébéienne,  
Tout cède à ton pouvoir !  
Lorsque tes grands yeux noirs m'enivrent de  
Je me sens défaillir, [leurs charmes,  
Les rayons du soleil nous font verser des larmes  
Mais ne font pas mourir.

Si je dois te haïr, ange, démon ou femme,  
Qu'il soit maudit ce jour  
Où tu mis en mon sein la dévorante flamme  
Qu'on appelle l'amour.

Il suffit de te voir pour enchaîner sa vie,  
Et perdre, à tout jamais, tout ! repos et bon-  
[heur !  
Un filou m'eût volé les trésors qu'on m'envie,  
Mais toi, cruelle enfant, tu m'as volé mon cœur !

ÇA FAIT PEUR AUX OISEAUX.

Couplets tirés de l'Opérette " BREDOUILLE."

Ne parlez pas tant, Lisandre,  
Quand nous tendons nos filets;  
Les oiseaux vont vous entendre,  
Et s'enfuiront des bosquets.  
Aimez-moi sans me le dire, (bis.)  
A quoi bon tous ces grands mots ?  
Calmez ce bruyant délire,  
Car ça fait peur aux oiseaux. } (bis.)

Bon ! vous m'appellez cruelle,  
Vraiment vous perdez l'esprit ;  
Vous me croyez infidèle...  
Ne faites pas tant de bruit.  
Quoi ! vous parlez de vous pendre (bis)  
Aux branches de ces ormeaux !...  
Mais si vous savez bien, Lisandre,  
Que ça f'rait peur aux oiseaux.

Vous tenez ma main, Lisandre,  
Comment puis je vous aider ?  
Il faudrait, à vous entendre,  
Vous accorder un baiser.  
Ah ! prenez en deux bien vite, (bis).  
Et retournez aux pipeaux.  
Mieux vaut en finir de suite,  
Car ça fait peur aux oiseaux.

LE RETOUR DE L'HIRONDELLE.

Paroles d'ÉDOUARD FRANCHOT.

AIR : *Des Roses aux rosiers, ou Demande à la brise.*

O toi ! messagère fidèle,  
Qui nous annonce les beaux jours,  
Viens-tu, fugitive hirondelle,  
Du pays où sont mes amours ?  
Avec toi, de son long voyage  
Mon Julien devait revenir *(bis.)*  
Dis-moi : sur un lointain rivage,  
A-t-il gardé mon souvenir ?

*(bis.)*  
Soul, éloigné de la patrie,  
L'as-tu vu rêver à l'écart ?  
Son âme s'est-elle attendrie  
Quand il salua ton départ ?  
T'a-t-il parlé de la colline  
Qui de fleurs va se revêtir.  
De nos frais sentiers d'aubépine  
A-t-il gardé le souvenir ?

*(bis.)*  
As-tu vu, coquette, élanée,  
Sa corvette fendre les flots ?  
Sur ses mâts, t'es-tu reposée  
Pour écouter les matelots ?  
Au milieu des chants d'espérance  
Qui s'exhalent comme un soupir,  
Julien, en pensant à la France,  
A-t-il gardé mon souvenir ?

Oiseau chéri, dans ton langage,  
Viens-tu m'annoncer le bonheur ?  
Mais, de mes yeux, est-ce un mirage,  
Une illusion de mon cœur ?  
Là-bas, à l'horizon, s'avance  
Un vaisseau qui semble grandir ;  
Il porte avec lui l'espérance,  
Que ramène le souvenir.

LE SOLITAIRE.

ROMANCE.

Paroles par JACQUES MOREAU.

AIR : *Ne grandis pas.*

Dans ma chaumière, ah ! laissez-moi tranquille  
Je suis heureux dans ce simple réduit.  
Je n'aime pas le séjour de la ville,  
Où trop souvent le malheur nous poursuit.

*Refrain.*

Pour soulager, mon âme se divise,  
Et bien souvent des pleurs mouillent mes yeux,  
Des pleurs mouillent mes yeux !  
Mais le matin me ramène la brise,  
Pour caresser mon front bien soucieux,  
Pour caresser (*bis*) mon front bien soucieux.

Rien n'est plus beau qu'une grande prairie  
Les champs, les fleurs et l'ombre de l'ormeau.  
C'est ma retraite, et sur l'herbe fleurie,  
J'aime rêver au bas d'un vert coteau.  
Pour soulager, etc.

La  
Sou  
Mon  
Et l

Larg  
Imm  
Com  
S'est  
Com  
Qua  
Je su  
De t

Les  
Sur  
Tu s  
Pour  
Et d  
Gran  
A m  
Et à

Com  
Le lo  
Le le  
Tu o  
Ah !  
Ah !  
Je rev  
Pour

La douce paix, ma compagne fidèle,  
Souvent m'a dit : Ne forme aucun désir ?...  
Mon cœur jamais ne s'éloignera d'elle,  
Et loin du bruit un jour je veux fuir...  
Pour soulager, etc.

STANCES A L'OcéAN.

Large horizon, solennelle étendue,  
Immensité des cndes sans repos,  
Combien de fois, ma pensée éperdue,  
S'est élançée au-delà de tes flots !  
Combien de fois les nuits où tu te lèves,  
Quand jusqu'aux cieux tu portes ta fureur...  
Je suis venu contempler sur tes grèves  
De tes efforts l'immense et sombre horreur. (bis)

Les soirs bénis, noble mer, vaste plaine,  
Sur tes flots verts jetant la pourpre et l'or,  
Tu sais, ô mer, rester calme et sereine,  
Pour recevoir le soleil qui s'endort  
Et dans tout temps te retrouvant plus belle,  
Grande en ton calme et grande en ton courroux,  
A mon esprit Dieu pour toi se révèle,  
Et à tes pieds je tombe à ses genoux. (bis)

Combien de fois tu brisas dans l'orage  
Le lourd vaisseau qui revenait vainqueur.  
Le lendemain, sous un ciel sans nuage,  
Tu caressais la barque du pêcheur.  
Ah ! si je perds la foi qui nous anime,  
Ah ! si du ciel mon cœur avait deuté..... (bis)  
Je reviendrais sur tes bords, ô mer sublime,  
Pour entrevoir encor l'éternité.

LAMARTINE.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

Paroles de THÉODORE LECLERC (de Paris).

AIR : *Laissez les roses aux rosiers.*

Les yeux inclinés vers la terre,  
Lorsque sa pensée est au ciel,  
Quel est cet ange tutélaire,  
Précieux don de l'Éternel ?  
Sur son front où brille la grâce }  
Nos regards lisent la bonté, } *bis.*  
Mortels, découvrons-nous quand passe }  
La bonne sœur de charité (*bis.*) } *bis.*  
(912)  
Pour ce qui souffre, tendre et bonne,  
Quelle sublime mission !  
Aux filles du pauvre elle donne  
Les bienfaits de l'instruction.  
Versant une douce parole  
Sur le cœur du déshérité,  
De tout chagrin elle console,  
La bonne sœur de charité.  
(913)  
De l'affligé, humble servante,  
Sans se plaindre, on la voit toujours,  
Où gémit la classe indigente,  
Prodiguant d'utiles secours.  
Lorsqu'au chevet de la souffrance  
Elle porte espoir et santé,  
(914)  
Seul, c'est le ciel qui récompense  
La bonne sœur de charité.

Pour vivre à jamais dans l'histoire,  
Pour tous il est un fait certain :  
Qu'ici-bas la plus belle gloire  
Est de secourir son prochain.  
Penseurs, que le monde contemple,  
En défendant l'humanité,  
Toujours imitez par l'exemple,  
La bonne sœur de charité.

PERDUS DANS LA MONTAGNE.

Paroles d'ÉDOUARD FRANCHOT.

AIR de *Maure et captive*.

Frère, écoute, dans la montagne  
La tempête sème le deuil,  
Et la neige, sur la campagne,  
Étend partout son blanc linceul.  
Seuls, égarés, loin du village,  
Hélas ! qu'allons-nous devenir  
Allons, ma sœur, reprends courage,  
Prions Dieu de nous secourir.

Entends notre prière,  
Mon Dieu, veille sur nous,  
Apaise ton courroux, (*bis*)  
Et rends-nous notre mère,  
Notre mère !...

Sous le vieux toit où notre enfance  
Ne connut jamais les douleurs,  
Sur nous, en proie à la souffrance,  
Notre mère verse des pleurs.

A ces pensées mon front se penche ;  
Mais, quel bruit vient de retentir ?  
Prions, ma sœur, c'est l'avalanche  
Qui roule et peut nous engloutir.

Entends notre, etc.

Déjà la nuit aux sombres voiles,  
Cache à nos yeux l'étroit sentier ;  
Le ciel est noir et sans étoiles,  
Je ne vois plus que le glacier.  
J'ai froid, j'ai peur, car de l'orage  
La grande voix mugit plus fort ;  
Et le vent terrible en sa rage,  
Sur nos pas entraîne la mort.

Entends notre, etc.

Comme toi, l'espoir m'abandonne,  
Ma pauvre sœur il faut mourir,  
Vois, la neige qui tourbillonne,  
Tous deux bientôt va nous couvrir,  
Mais non, la main de Dieu nous guide,  
Ma sœur, vois-tu, vois-tu, là-bas ?  
C'est le chalet, où, l'œil humide,  
Notre mère nous tend les bras.

Dieu bon et tutélaire,  
Que ton nom soit béni :  
Ton pouvoir infini  
Nous rend à notre mère.

LA PART A DIEU.

LÉGENDE.

AIR : *du Mendiant.*

Un soir, un baron d'Aquitaine,  
Célébrait la fête des Rois,  
Quand au seuil de son beau domaine  
Soudain retentit une voix :  
Oh ! noble seigneur, disait-elle,  
Au pauvre qui demande un peu  
Pour apaiser sa faim cruelle,  
Donnez, donnez la part à Dieu.

*Refrain :*

Que me fait ta souffrance,  
Que me fait ton chagrin,  
Dit le baron plein d'arrogance,  
Va, mendiant, suis ton chemin.

Le vent est froid, la nuit bien sombre,  
Répond la voix en sanglotant ;  
Mes pas vont s'égarer dans l'ombre,  
Laissez-moi m'asseoir un instant.  
La neige au loin couvre la terre,  
Je suis sans logis et sans feu,  
Pour adoucir ma peine amère  
Ah ! donnez moi la part à Dieu.

Que me fait, etc.

Au ciel il n'est pas une étoile,  
Le givre frappe les vitraux  
J'ai froid, car un sarreau de toile  
Couvre mon corps de ses lambeaux ;

Laissez-moi donc, je vous en prie ;  
Prendre une place auprès du feu,  
Seigneur, pour soutenir ma vie,  
Ah ! donnez-moi la part à Dieu.  
Que me fait, etc.

Oh ! toi qui refuse l'aumône,  
Répond alors le mendiant,  
Souviens-toi que celui qui donne  
En Dieu se montre confiant.  
Mais puisqu'en voyant ma misère  
Ton cœur reste sans charité,  
Sois donc maudit sur cette terre,  
Sois maudit pour l'éternité.

Pardonnez mon offense ;  
Voici du pain, du feu,  
Dit le baron, plus de souffrance,  
A vous, frère, la part à Dieu.

Paroles d'Edouard FRANCHOT.

---

### LE BAISER DU SOIR.

Paroles de VICTOR BABINEAU.

AIR de la *Fête aux aiguilles*, ou de *Roses au Rosier*,

Frère, un jeune cœur qui s'envole  
Vers l'aride sol de Paris  
Est une fleur que s'étiole  
Loin de ses ombrages chéris.  
L'absence est un mortel supplice.  
Et notre mère au désespoir,  
Ne pourrait plus sur ton front liasse  
Déposer le baiser du soir.

AIR

Anges  
Vois  
Pour  
Vers  
Que d  
Et qu  
Pour  
Sèche

Là bas, si la vie est moins dure,  
Ici, le maternel amour,  
Frais comme un tapis de verdure  
Tempère l'ardeur d'un long jour.  
Quand l'ombre descend sur la plaine  
Et qu'au foyer tu viens t'asseoir,  
Pour te faire oublier ta peine  
N'as-tu pas le baiser du soir ?

Non, tu n'iras pas, ô mon frère,  
Quand tu reviendrais tout joyeux,  
Peut-être qu'un glas funéraire  
Aurait attristé ces beaux lieux.  
Tu reviendrais riche ; qu'importe ?  
Si tu n'avais pu recevoir  
Les adieux qu'une mère emporte  
Dans le dernier baiser du soir.

CHOT.

L'ANGE GARDIEN.

MÉLODIE,

Paroles de JEAN-BAPTISTE GOIGOUX.

AIR : *Viens, belle nuit, ou Si les Fleurs parlaient.*

Ange gardien, béni sur cette terre,  
Vois cet enfant qui t'implore à genoux,  
Pour que ta voix élève sa prière  
Vers le Très Haut. Ton seul Maître est si doux  
Que de l'enfant il voit couler les larmes,  
Et que son cœur ne peut refuser rien ;  
Pour cet enfant, sur terre plus de charmes,  
Sèche ses pleurs, oh ! bon ange gardien !

Comme un roseau, lorsque le vent le brise,  
En gémissant il supporte les coups  
De son destin, qui n'offre pour devise  
A l'orphelin rien de tendre ou de doux ;  
Le pauvre enfant, dans sa douleur amère,  
S'adresse à Dieu, son unique soutien ;  
Mais s'il pleurait, en songeant à sa mère,  
Sèche ses pleurs, oh ! bon ange gardien !

L'ange veillait chaque jour sur son âme,  
Mais la tristesse un jour brisa son cœur,  
Et lui ravit tout, jusqu'à cette flamme  
Qu'on nomme espoir, et fait croire au bonheur.  
Des chérubins il a rejoint la troupe,  
Abandonnant son terrestre lien,  
Car de la vie il a brisé la coupe,  
Entre les bras de son ange gardien

---

JE VOUDRAIS NE PLUS ME SOUVENIR.

Paroles d'ÉDOUARD FRANCHOT.

AIR : *Viens, belle Nuit, ou Si les Fleurs parlaient.*

Loin du pays où, frappé par l'orage,  
J'ai vu s'enfuir mes rêves d'autrefois,  
Triste, exilé, pleurant sur ce rivage,  
Vers vous, mon Dieu, j'ose élever la voix.  
Quand à mes yeux le passé se dévoile,  
Pour l'oublier et penser à mourir,  
Sur ma mémoire étendez un long voile,  
Ah ! je voudrais ne plus me souvenir ! } (bis.)

Dan  
En  
Je l  
Qui  
Mais  
Rien  
Vou

Buis  
Où t  
Chan  
Cach  
En v  
Mais  
Vou

Auto  
Je cr  
Me r  
Qui r  
Mais  
S'éva  
Non,

AIR :

Dans ces grands bois, quand la brise légère,  
En se jouant, caresse mes cheveux,  
Je l'interroge en pensant à ma mère,  
Qui, pour son fils, implore en vain les cieux.  
Mais rien, hélas ! ne trouble le silence,  
Rien que ma voix, qui dit dans un soupir :  
Vous n'êtes pas les brises de la France !  
Ah ! je voudrais, etc.

Buissons fleuris, formés de lauriers roses,  
Où tout le jour chantent les colibris,  
Champs diaprés, où mille fleurs écloses,  
Cachent aux yeux de mystérieux nids,  
En vous voyant mon âme est attendrie ;  
Mais, je le sens, je ne puis vous chérir ;  
Vous n'êtes pas les fleurs de ma patrie !  
Ah ! je voudrais, etc.

Autour de moi, quand tout chante et s'anime,  
Je crois entendre une voix du pays  
Me répétant cette chanson intime  
Qui me berçait, sous mes pauvres lambris.  
Mais c'est un rêve... et ma douce croyance  
S'évanouit en me laissant souffrir :  
Non, rien ne vient me parler de la France !  
Ah ! je voudrais, etc.

### LES CINQ CROIX,

Paroles de CHAPISEAU.

AIR : *La fille à l'Eventail, ou : Pour faire un nid.*

A l'âge aimé de l'innocence,  
Où tout est plaisir et bonheur,  
La croix qui décore l'enfance  
Fait toujours palpiter son cœur.

Sur ce cœur, sitôt qu'elle brille,  
Elle y grave un doux souvenir ;  
Elle est l'orgueil de la famille  
Et l'espoir d'un bel avenir.

Comme un aimant, la croix attire  
Tout noble cœur fort de ses droits ;  
Pour son triomphe ou son martyre  
Toute vertu porte sa croix.

Quand la maternelle tendresse  
A ton cou suspend un trésor ;  
C'est le gage de ta sagesse,  
Jeannette, honore ta croix d'or  
Elle écarte l'amour frivole,  
Elle appelle un doux fiancé ;  
Garde bien ce chaste symbole,  
L'avenir dépend du passé.

Comme, etc.

C'en est fait ; nous avons la guerre,  
Ce mot terrible a retenti ;  
Respect aux larmes d'une mère,  
L'ainé de ses fils est parti !  
Mais il va sauver la patrie  
Et conquérir avec fierté,  
Au prix du sang ou de la vie,  
La croix ou l'immortalité.

Comme, etc.

Le vieux monde, sans conscience,  
S'affaisse dans l'iniquité,  
Le régénérateur s'avance,  
Proclamant la fraternité.

AIR  
Hier  
Tout  
Hier  
Fête  
Mais  
Lors  
Lors  
Puis

Au sommet sanglant du Calvaire,  
L'opprimé recouvre ses droits,  
Et le nouveau monde révère  
L'homme-Dieu, qui meurt sur la croix.  
Comme, etc.

Saluons ce convoi qui passe,  
C'est un des nôtres qui n'est plus ;  
Nous entendons dire à voix basse,  
Son nom, sa vie et ses vertus.  
Une foule immense accompagne  
Le corbillard du malheureux,  
Et, sur sa tombe, une compagne  
Porte une croix et ses adieux.

Comme un aimant, la croix attire  
Tout noble cœur fort de ses droits ;  
Pour son triomphe ou son martyre,  
Toute vertu porte sa croix !

PUIS-JE CHANTER ?.....

Paroles de JULES RUEL,

AIR : *Viens belle nuit, ou la maison de Béranger.*

Hier, amis, j'aimais à vous sourire,  
Tout mon bonheur était dans la chanson,  
Hier encor, dans un joyeux délire,  
Fêtant Bacchus, j'aurais chanté Lison ;  
Mais, aujourd'hui, lorsqu'un ange m'inspire,  
Lorsqu'un regard vient me rendre rêveur,  
Lorsque l'amour vient attrister ma lyre,  
Puis-je chanter ? Je sens battre mon cœur...

Ma rêverie est celle du poète,  
C'est un espoir dont j'aime à me bercer,  
C'est un doux nom que le soir je répète,  
C'est un seul mot, et ce mot c'est aimer !...  
Il me faudrait, car je n'ai su que rire,  
De plus doux chants pour dire mon bonheur.  
Amis, je n'ai qu'une corde à ma lyre,  
Puis-je chanter ? je sens battre mon cœur.

Un simple aveu chasserait l'espérance,  
Et détruirait mes rêves les plus beaux !  
On est heureux quand on aime en silence ;  
L'illusion a de si doux berceaux !...  
Chantez, amis, que Momus vous inspire,  
Chantez encore à ma mauvaise humeur...  
Pour moi, l'amour met un crêpe à ma lyre ;  
Puis-je chanter ? je sens battre mon cœur !...

---

PETITS OISEAUX, CHANTEZ TOUJOURS

MÉLODIE.

Paroles de PIERRE CHAMARTIN.

AIR de *Béranger à l'académie.*

Sous un berceau garni de vert feuillage  
J'aime rêver, ma lyre a de doux sons ;  
Sylphes chanteurs, votre tendre ramage  
Vient m'apporter des airs pour mes chansons.  
Dans vos palais faits de fraîche verdure,  
La liberté respire les amours ;  
Par vos doux chants égayez la nature.  
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. (bis.)

Souvenez-vous les soins de votre mère,  
Rendez hommage à votre Créateur,  
Il éloigna de vous mainte chimère,  
En vous donnant l'amour, le vrai bonheur.  
Laissez, laissez l'injuste créature,  
L'âme sensible aime vos gais discours ;  
Par vos doux chants égayez la nature.  
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. (bis)

Lorsque l'hiver étend sa main glacée,  
On n'entend plus les chants mélodieux ;  
Vers le néant la nature est poussée,  
Et l'horizon semble mystérieux.  
Mais au printemps tout reprend sa parure,  
Vous revenez dans vos riants séjours ;  
Par vos doux chants égayez la nature.  
Petits oiseaux, chantez, chantez toujours. (bis.)

DOUX SOUVENIRS DE MON VILLAGE.

PASTORALE.

Paroles et musique de ALEXIS DALES.

Ou AIR : *Laissez les roses aux rosiers.*

Combien j'ai douce souvenance  
Du beau pays où je suis né !  
Alors, de mon espiègle enfance  
Chaque jour était fortuné.  
Maintenant que, brisé par l'âge, } bis.  
Je pense à tout ce que j'aimais, }  
Doux souvenir de mon village, } bis.  
Je ne vous oublierai jamais. }

Tout près de l'humble prosbytère,  
Asile d'un bon vieux curé,  
Je vois le petit cimetière  
Où je devrais être enterré ;  
Puis le grand chêne au vert feuillage  
Sur lequel je cherchais des nids.  
Doux souvenirs de mon village,  
O combien vous êtes bénis.

Je vois mon chaume au toit champêtre  
Se découpant sur un ciel bleu,  
Puis la prairie où j'ai vu naître  
Les fleurs que créa le bon Dieu.  
Qu'il était beau, le paysage  
Où je guidais mes premiers pas.  
Doux souvenirs de mon village,  
O combien vous avez d'appas.

Près de la rustique chaumière  
Où le sort plaça mon bœreau,  
Je vois la petite rivière  
Qui serpente au bas d'un côteau ;  
Son onde pure, à son passage,  
Semblait chanter sur les cailloux :  
Doux souvenirs de mon village,  
O combien vous me semblez doux.

A la moisson, sous les faucilles,  
Je vois tomber nos blés touffus,  
Et les paysannes gentilles  
Dans les sentiers marcher pieds nus,  
Puis le petit bois dont l'ombrage  
Était propice aux amoureux.  
Doux souvenirs de mon village,  
Combien vous me rendez heureux !

L'AMOUR ET LA FAIM.

Paroles de J.-E. AUBRY.

AIR de la *Fle aux Aiguilles* (DE CHARLES GILLE),

ou : *Laissez les roses aux rosiers.*

Sous les lambris de sa mansarde,  
En janvier, sans pain et sans feu,  
Près d'une vieille qui la garde,  
Marguerite dit : O mon Dieu !  
Toi que depuis longtemps j'implore,  
Toi qui peux lire dans mon cœur,  
Dis-moi, dois-je souffrir encore,  
Ou bien dois-je croire au bonheur ?

Pauvre orpheline et sans ouvrage,  
Contre la faim j'ai combattu ;  
Mais aujourd'hui tout mon courage  
Par elle se trouve abattu.  
Si celui pour qui je soupire  
N'était qu'un simple travailleur,  
Peut-être alors verrais-je luire  
Un rayon d'espoir de bonheur :

Celui qui m'a dit : Je vous aime  
Est riche, et je suis pauvre, hélas !  
En secret je l'aime de même,  
J'en souffre et ne lui dirai pas.  
Si pour une jeune héritière  
Vivant au sein de la grandeur,  
Il veut oublier l'ouvrière,  
Je dois renoncer au bonheur.

C'est au moment où Marguerite  
Voyait s'évanouir l'espoir,  
Qu'un jeune homme arrive au plus vite  
Pour accomplir un saint devoir.  
— Je te l'ai juré sur mon âme,  
Je te l'ai juré sur l'honneur,  
Oui, c'est moi qui seras ma femme,  
A toi richesse, à toi bonheur.

LA BELLE CHEVRIÈRE.

PASTORALE.

Paroles de ALEXIS DALÈS.

AIR : de la Ronde des Canotiers de la Seine.

Cueillir la paquerette  
En gardant son troupeau,  
Chanter la chansonnette,  
En tournant son fuseau.  
Toujours dans la campagne,  
Les prés et les buissons,  
L'écho de la montagne  
Répète ses chansons.

REFRAIN.

Voilà,  
Nina,  
La belle chevière,  
Qui n'a sur cette terre  
Qu'un cœur d'or  
Pour trésor.

De cette bergérette  
Le cœur est plein d'amour ;  
Jamais pour sa toilette  
Ne rêvant un atour,  
Elle aime la nature,  
Les prés et leurs senteurs,  
Le ruisseau qui murmure,  
Les oiseaux et les fleurs !  
Voilà, etc.

Lorsque des moissonneuses  
Les travaux sont finis,  
Nina suit les glanenses.  
Ramassant les épis.  
Bientôt, dans sa chaumière  
Le grain est enserré,  
Et pour sa vieille mère,  
C'est du pain d'assuré.  
Voilà, etc.

Modeste, douce et sage,  
Malgré sa pauvreté,  
Nina, sur son passage,  
Sème la charité,  
Sensible autant que bonne,  
Elle dit en tous lieux :  
Celui qui fait l'aumône  
Fait plaisir au bon Dieu.  
Voilà, etc.

Seigneur de haut parage  
A Nina dit un jour :  
Accepte mon hommage,  
Donne-moi ton amour.

Non, dit avec finesse  
La gentille Nina,  
Je garde ma tendresse,  
Pour qui m'épousera.

Voilà,  
Nina,  
La belle chevière,  
Qui n'a sur la terre  
Qu'un cœur d'or  
Pour trésor.

SALUT ! SALUT !

ROMANCE.

Paroles de L. CAPET, Musique de F. BOISSIÈRE.

Je te revois ô mon village  
Où s'écoulèrent les beaux jours  
De mon insouciant jeune âge  
Dont je me souviendrai toujours,  
Vieux clocher de notre humble église  
Qui s'élève droit vers les cieux,  
Sur ton vieux toit d'ardoise grise  
Où chantent les moineaux joyeux !

Salut, salut ! ô mes vertes campagnes  
Je vous revois vallons toujours fleuris,  
Ruisseau qui coule au pied de nos montagnes  
En murmurant sous tes charmants abris !

O mes vertes campagnes,  
Salut, salut !

Je va  
Mes  
Les  
Des  
Mon  
Qui,  
Avec  
Méla

Voici  
Que  
Où se  
Le pi  
Mon  
En se  
Qu'a  
Je va

Parole

Je vais revoir, ô douces fêtes,  
Mes grands bœufs au regard si doux  
Les beaux nids dressés dans les faites  
Des hauts chênes et des vieux houx ;  
Mon chien Rustaud, ami fidèle,  
Qui, veillant sur mes jeunes ans,  
Avec moi, dans l'herbe nouvelle  
Mélait ses jeux chaque printemps !  
Salut, salut ! etc.

Voici là-bas mon toit de chaume  
Que dore un reflet de soleil,  
Où sous la treille qui l'embaume  
Le pinson chante à son réveil.  
Mon cœur tressaille d'espérance,  
En songeant au bonheur promis  
Qu'après une aussi longue absence  
Je vais revoir parents, amis !  
Salut, salut ! etc.

### L'ORPHELINE DE LA ROCHE.

#### MÉLODIE.

Paroles de A. BOUNIOL, musique de F. BOISSIERE.

Errant un jour sur la montagne  
Une orpheline au front rêveur,  
Disait tout bas : rien n'accompagne  
L'enfant perdu, dans son malheur !  
Oui, j'ai grandi, sans qu'une mère  
Vienne un seul jour baiser mon front,  
Et mon âme dans sa prière  
Ne peut même dire son nom !

Tendres échos, portez lui ma pensée  
Et dites bien aux échos d'alentour,  
Que sur la roche où je fus délaissée  
Je l'attendrai, jusqu'à mon dernier jour ! (bis.)

Sur terre, hélas ! pauvre isolée !  
Tout me rappelle ma douleur,  
Et les enfants de la vallée  
Ne m'appellent jamais leur sœur !  
L'oiseau dans son nid de verdure  
Qui se balance sous l'ormeau  
Semble me dire en son murmure,  
Que je n'ai pas même un berceau !  
Tendres échos, etc.

Dites-lui bien que sans caresse  
L'enfant se meurt désespéré ;  
Mon cœur a droit à sa tendresse ;  
J'ai tant souffert ! j'ai tant pleuré !  
Et si là-haut, ange et martyr,  
Elle est auprès de l'Éternel,  
D'ici j'attends son doux sourire ;  
Ne suis-je pas plus près du ciel !  
Tendres échos, etc.

LA FLEUR DU MATIN.

MÉLODIE.

Paroles de A. BOUNIOL, musique de F. BOSSIERE.

Je suis la fleur éclose  
Des brises du matin ;  
Coquette, je me pose  
Au buissons du chemin ;  
Quoique fraîche et vivace,  
Sous mon calice bleu,  
Dès que la nuit m'enlace,  
Je meurs et dis : adieu !

Vous qui passez sur le chemin,  
N'arrachez pas la fleur légère ;  
Laissez-la vivre sur la terre,  
Laissez-la vivre un seul matin. } *bis.*

Fillettes, pour parure  
Vous me cueillez, hélas !  
Comme si la nature  
Ne vous suffisait pas.  
Craignez ce faux caprice  
Qui désire un attrait,  
Car souvent l'artifice  
Cache un défaut secret.  
Vous qui passez, etc.

La fleur a son poème  
Comme l'être animé,  
Sa vie est un problème  
Que Dieu seul a formé.

Chacun de nous doit suivre  
La loi du Créateur,  
Qui nous a fait pour vivre :  
L'enfant, l'oiseau, la fleur.  
Vous qui passez, etc.

FLEUR D'HIVER.

MÉLODIE.

Paroles de L. DE TROGOFF, musi. de F. BOISSIÈRE.

Oh ! qu'elle est triste la nature,  
Dans la saison au froid accueil !  
Plus de rayons, plus de verdure,  
L'oiseau se tait dans l'arbre en deuil !  
Mais tout à coup perçant la neige,  
Une fleur vient se révéler.

Alors que l'hiver nous assiège, } *bis.*  
Elle apparaît pour consoler.

Les frêles plantes, ses compagnes,  
Ont, hélas ! péri dès longtemps ;  
Elle du moins dans nos campagnes,  
Garde la sève du printemps.

L'espoir, ce charme qui protège,  
Elle sait bien le rappeler ;  
Alors que l'hiver nous assiège } *bis.*  
Elle apparaît pour consoler.

Petite fleur, toi qui nous restes,  
Quand les beaux jours ont déserté,  
Je crois voir dans tes traits modestes  
La persistante charité.

La n  
Mon  
J'ai  
Chac  
Je va  
Qui  
Peut  
Vers

Tend  
Et s  
Si la  
Nous

Te s  
Où n  
Brav  
On t

Les maux et leur sombre cortège,  
N'ont rien qui puisse l'ébranler !  
Alors qu'un fléau nous assiège } *bis.*  
Elle apparaît pour consoler.

---

LE CHIEN DE L'AVEUGLE

ROMANCE.

Paroles de VILLEMÉR et DELORMEL.

Musique de F. BOISSIÈRE.

La neige tombe et la bise est cruelle.  
Mon pauvre chien, tu dois avoir bien froid.  
J'ai beau râler ma vieille ritournelle,  
Chacun s'éloigne et nul ne songe à toi.  
Je vais redire encore cette romance,  
Qui nous valut jadis tant de gros sous ;  
Peut-être alors aurons-nous plus de chance,  
Vers les passants tourne tes yeux si doux !

(*Avec sentiment.*)

Tends ta sébille, ô mon pauvre caniche,  
Et sur ce pont restons jusqu'à ce soir ;  
Si la recette en rentrant n'est pas riche,  
Nous nous partagerons un morceau de } *bis.*  
[pain noir.]

Te souviens tu de nos jours de bataille,  
Où nous avons tous les deux bien souvent  
Bravé sans peur des torrents de mitraille ?  
On t'appelait le chien du régiment.

Depuis longtemps mes yeux à la lumière,  
Se sont fermés, mais je bénis mon sort ;  
Je n'ai pas vu sur la France ma mère,  
Se déployer l'étendard de la mort !  
Tends ta sébille, etc.

Qu'ai-je entendu ? dans ma pauvre cassette  
Vient de tomber une pièce d'argent.  
Qu'il soit béni celui qui me la jette.  
Il te carresse... ô ciel ! c'est un enfant !  
Que le malheur ne brisse pas sa vie,  
Qu'il voie un jour triompher son drapeau,  
Et revenir dans la mère-patrie,  
Chaque Français exilé du hameau.

Rentrons chez nous, viens mon pauvre caniche,  
Car en pain blanc s'est changé le pain noir,  
Grâce à l'enfant notre sébille est riche,  
Bénéissons-le, tous deux nous dinerons } *bis.*  
[ce soir.]

## IL FAUT LUI COUPER LES AILES

ROMANCE.

Paroles de L. CAPET et E. CAREL.

Musique de F. BOISSIERE.

Un groupe de jeunes filles  
Causait dans un coin du bois,  
Mais à travers les charmilles  
Le vent apportait leurs voix.  
Elle parlaient d'amourettes,  
C'étaient là tous leurs discours,  
Car jeunes filles coquettes  
Ne parlent que des amours.

Bien volage, disaient-elles,  
Est l'amour, charmant lutin,  
Pour retenir le mutin,  
Il faut lui couper les ailes. (bis.)

Jeanne s'en allait seulette  
Menant aux champs son troupeau,  
Elle pleurait la fillette  
Un trop ingrat damoiseau.  
D'amour, toute une semaine  
Il avait bercé son cœur,  
Maintenant son âme en peine  
Soupire après le bonheur !  
Coulez mes larmes cruelles,  
L'amour a fui ce matin  
Pour retenir le mutin  
Fallait lui couper les ailes. (bis)  
Jeanne ayant épousé Pierre,  
Un soir enfin revenu,  
Était heureuse et bien fière  
De ce bonheur inconnu.  
Parfois craignant l'inconstance  
De son trop volage époux,  
Elle éprouvait la souffrance  
Que ressent tout cœur jaloux !  
Et des pleurs de ses prunelles  
Tombaient lorsqu'un beau matin,  
Amour, dit elle soudain,  
Il faut te couper les ailes. (bis.)  
Maintenant une enfant blonde,  
Toute rose ; aux doux yeux bleus,  
Pour Jeanne et Pierre en ce monde,  
Est un trésor précieux.

L'amour dans leur maisonnette  
A dressé son plus beau nid,  
Pierre adore sa Jeannette.  
Et Jeannette tout bas dit :  
Point ne suffit d'être belle,  
La beauté fuit un matin.  
Un joli petit bambin  
A l'amour coupe les ailes. (*bis.*)

LE RETOUR DE LISE.

MELODIE.

Paroles de VILLEMÉR de DELORMEL.

Musique de F. BOISSIERE

Voici Décembre et son cortège ;  
La terre est pâle comme un lis ;  
C'est que la coquette a remis  
Anjourd'hui sa robe de neige.  
L'hiver ramène au coin du feu  
Plus d'une maîtresse envolée,  
Dont l'aile a peur d'être gélée  
Pendant l'absence du ciel bleu !

[*bise,*  
Mais qu'importe à mon cœur et la neige et la  
Pour moi le ciel est plein d'horizons bleus ;  
Ma lève a retrouvé les baisers de ma Lise,  
Et du soleil pour longtemps dans ses yeux. (*bis*)

Le bois redevient solitaire ;  
Les oiseaux rentrent dans leurs nids,  
La bise souffle et le ciel gris  
Etend son manteau sur la terre.

Vous

Les arbres sont pleins de frissons,  
Et dans les branches toutes nues,  
Des hirondelles disparues  
Le vent remplace les chansons !

Mais qu'importe, etc.

Chaque été comme une hirondelle,  
Ivre du soleil printanier,  
Pour s'envoler de mon grenier  
Ma blonde Lise ouvre son aile.  
Lasse de courir les buissons,  
Quand revient l'hiver, la volage,  
Elle rapporte dans ma cage  
Et son sourire et ses chansons !

Mais qu'importe, etc.

**CHEMIN FAISANT.**

**ROMANCE.**

Paroles d'ELIE REMIGNARD

Musique d'ERNEST BOULANGER.

Vous connaissez Jeanne ma reine  
Que j'aime tant, que j'aime tant,  
L'autre soir sa main dans la mienne,  
J'en fus épris chemin faisant. [tant.  
Vous connaissez Jeanne ma reine que j'aime

Je venais de Ste-Anne  
De danser au Pardon,  
Je rencontrai ma Jeanne  
Allant à l'abandon

Ici cueillant la rose  
Et plus loin le muguet,  
Toute fleur fraîche éolose  
Pour en faire un bouquet.  
Ah! vous connaissez, etc.

Je me rapprochai d'elle  
Et cueillis une fleur,  
Je choisis la plus belle,  
La plus riche en couleur,  
Puis d'une voix craintive,  
Le cœur ému, bien bas, bien bas,  
J'offris ma fleur naïve,  
Qu'on ne refusa pas.  
Ah! vous connaissez, etc.

Alors prenant courage,  
Car tous deux nous étions  
Des voisins de village,  
En chantant nous marchions  
Arrivés de la sorte  
Par un trop court chemin,  
Je sentis à sa porte  
Ma main dedans sa main.  
Ah! vous connaissez, etc.

LES BEAUX JOURS D'AVRIL.

MÉLODIE,

Paroles de L. CAPET, et E. CAREL.

Musique de F. BOISSIERE.

Le soleil inonde la plaine,  
De pâles mais bien doux rayons ;  
Un frais parfum de marjolaine  
Envahit l'air plein de chansons.  
La feuille pousse à la ramure ;  
Les prés tout parsemés de fleurs  
Sont de vrais tapis de verdure  
Ornés des plus riches couleurs.

Saluons les beaux jour d'Avril  
Qui ramènent les hirondelles, [velles,  
Les chants d'oiseaux, les fleurs nou-  
Que l'hiver tenait en exil !  
Saluons (*ter*) les beaux jours d'Avril.

Adieu la froidure et la neige,  
Adieu le ciel gris, les autants,  
Fuyez bien loin, triste cortège  
Avril ramène le printemps,  
Le printemps, la saison bénie,  
Qui vient après un long sommeil,  
A toute la terre engourdie,  
Annoncer un joyeux réveil !

Saluons, etc.

Avril ouvre grande la porte  
A la tiède senteur des bois,  
Et le gai rossignol apporte  
Ses joyeux refrains d'autrefois.  
Entre les deux branches d'un chêne  
On voit déjà tresser le nid,  
D'où la chaude saison prochaine  
Verra s'envoler le petit.

Saluons, etc.

Avril ta séve printanière  
Vient dire à tous les amoureux :  
Faites l'école buissonnière,  
Aimez-vous et soyez heureux !  
C'est pour vous que le gazon pousse,  
Qu'au matin s'entr'ouvre la fleur !  
Allez piétiner dans la mousse,  
Laissez babiller votre cœur.

Saluons, etc.

---

### L'ANGE DE LA BIENFAISANCE.

Paroles de A. SALIN.

Musique de F. BOISSIERE.

Rayon de la douce harmonie  
Dont les accents charment le ciel  
Et sur les maux de cette vie  
Répandent le baume et le miel !  
Qui chassant la douleur amère,  
Revêt d'un prisme fortuné  
La couche de la pauvre mère  
Et la crèche du nouveau-né.

C'est l'ange de la bienfaisance  
Qui calme ici-bas les douleurs !  
C'est cet ange dont la présence  
Cache les larmes sous les fleurs ! (bis)

Quand sur le sol de la patrie  
L'orage gronde avec fureur,  
Que le travail et l'industrie  
S'arrêtent glacés de terreur !  
Avec ceux que le malheur frappe,  
Qui dans cet instant solennel,  
Vient dans une touchante agape  
Partager le pain fraternel ?  
C'est l'ange, etc.

Quand l'hiver au pas homicide  
Sur la terre sème le deuil,  
Du vieillard, indigent, timide,  
Qui, sans témoins franchit le seuil ?  
Qui, sans attendre sa prière,  
Lui rend la vie et la chaleur.  
Et fait, sur son heure dernière  
Réfléter l'éclair du bonheur ?  
C'est l'ange, etc.

Bel ange à chevelure blonde,  
Pour nous tu descendis des cieux ;  
Bien longtemps encor sur ce monde  
Prodigue tes dons précieux ;  
Grâce à toi l'abondance brille  
Grâce à tes présents, les mortels  
Forment une heureuse famille  
Dont tous les cœurs sont les autels !

Bel ange de la bienfaisance,  
Qui viens pour calmer les douleurs !  
Reste avec nous, car ta présence  
Cache les larmes sous les fleurs ! (bis)

---

SI J'AVAIS DES AILES.

SOUVENIR.

Paroles de J. GEORGES.

Musique de FRÉDÉRIC TRÉMEL.

Heureux oiseaux, rapides hirondelles,  
Hôtes aimés qui chassent les hivers,  
Que je voudrais vous dérober vos ailes !  
Et, comme vous, voltiger dans les airs !

Si je volais, j'irais dans la mitraille, [neur,  
Guetter d'en haut mon fils au champ d'hon-  
Je le suivrais partout dans la bataille,  
Et je serai son ange de bonheur.

Le soir venu, contre le froid, la neige,  
Là, sur mon cœur, je le rechaufferais ;  
En me voyant dans ce pieux manège,  
Dieu m'aiderait et je le sauverais.

Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, j'irais loin de la France,  
Au prisonnier dire ces mots tout bas :  
" Je viens à toi, fille de l'espérance,  
" Ecoute-moi, je ne te trompe pas.

Prends ces baisers que m'a donnés ta mère,  
Prends cet anneau que j'ai reçu pour toi ;  
Tu reverras bientôt sous ta chaumière,  
L'ange d'amour qui t'a promis sa foi."

Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, j'irais, bonheur extrême,  
M'abattre loin de la folle cité ;  
J'irais chercher le pays où l'on aime,  
Et comme vous planer en liberté.  
Sous la charmille où s'effeuillent les roses,  
J'écouterais l'épanchement des cœurs ;  
Dans les berceaux je verrais bien des choses,  
J'y trouverais la réponse des fleurs.

Heureux oiseaux, etc.

Si je volais, ô France, ô ma patrie !  
J'irais briser et ton joug et tes fers ;  
J'écraserais tous ceux qui t'ont meurtrie,  
Et donnerais la paix à l'univers.  
De tout tyran j'arracherais le glaive,  
Toujours levé contre la liberté ;  
Tu sortirais, comme d'un mauvais rêve,  
Eblouissante et pleine de fierté !

Heureux oiseaux, etc.

N'EFFEUILLEZ PAS LES MARGUERITES.

LÉGENDE.

Paroles de J. LAZARE, Musique de F. TRÉMEL.

Dans les guérets, dans les sillons,  
Rose courait folle et rieuse ;  
De fleur en fleur les papillons  
Fuyaient sa main capricieuses ;  
Une aubépine au port altier,  
Tendant au loin ses longues branches,  
Abrétait le long du sentier  
De belles marguerites blanches. (*bis*).

Ah ! croyez-moi, quand revient le printemps,  
Dansez, chantez, cbères petites ;  
Car pour aimer on a toujours le temps,  
N'effeuille pas les marguerites.

Rose avait un amour au cœur :  
Las ! elle aimait la pauvre fille,  
Le fils d'un riche et fier seigneur  
Qui lui dit qu'elle était gentille.  
Aussitôt, saisissant la fleur ;  
« Dis-moi s'il me sera fidèle ? »  
Mais celle-ci, pour son malheur,  
« Il t'aime ! » lui répondit-elle.  
Ah ! croyez-moi, quand revient, etc.

Six mois après, dans le hameau,  
On célébrait un mariage :  
Le jeune seigneur du château  
Prenait femme de haut lignage.

Ah !

Repre  
Que m  
Mais, l  
Garden

« Respectons les secrets des fleurs, »  
Dit Rose, dont le cœur palpite,  
Et de ses yeux coulent des pleurs...  
Elle est folle ! — pauvre petite !  
Ah ! croyez-moi, quand r vient, etc.

LA BOUCLE DE CHEVEUX.

ROMANCE

Paroles de VILÉMÉR.

Musique de F. BOISSIÈRE.

Puisque tu dois demain  
Migmonne, ouvrir tes ailes,  
Pour suivre le chemin  
Qu'ont pris les hirondelles ;  
Puisque l'hiver fait peur  
A ta peau satinée  
Et que pour une année  
Tu fuis avec ton cœur !

Reprends tes souvenirs, je n'en saurais que faire ;  
Que me font à présent ces fleurs, ces rubans bleus ?  
Mais, laisse-moi du moins, puisque tu pars, ma chère,  
Garder de nos amours ces boucles de cheveux !

Voici ton éventail,  
Ta mule en satin rose,  
Le cadre de corail  
Où ton portrait repose.

Là, le muguet fané  
De la saison dernière,  
Et le bouquet de lierre  
Qu'un soir tu m'as donné !

Reprends, etc.

Reprends tous tes serments  
En style épistolaire,  
Disperse à tous les vents  
Mon triste reliquaire,  
Car de chaque parfum  
Versé sur ma jeunesse,  
O ma blonde maîtresse,  
Je n'en veux garder qu'un.

Reprends, etc.

---

### CHANSON DU MOIS DE MAI.

Paroles de G. CHOUQUET.

Musique de E. DURANT.

Les bois reprennent leur parure,  
Les bois appellent les amants,  
Mai se couronne de verdure  
Et nous promet des jours charmants  
Dans les sentiers, les fleurs nouvelles  
A nos yeux offrent leurs bouquets,  
Le printemps fait sa cour aux belles  
Avec des roses, des bluets  
Oui, des bluets.

Le mois de mai dans la campagne,  
Murmure aux filles, aux garçons :  
Que le bonheur vous accompagne  
Et vous inspire des chansons !  
Redites moi les plus joyeuses ;  
La joie est sœur du gai printemps  
Et j'aime un chœur de voix rieuses  
Sur un refrain du bon vieux temps,  
Du bon vieux temps.

Doux mois de mai, mois de jeunesse,  
A toi salut, mois de beauté !  
Trop tôt viendra notre vieillesse,  
Trop tôt fuira notre gaieté !  
Remplissons donc, de notre vie,  
Toutes les nuits et tous les jours !  
Sachons cueillir, l'âme ravie,  
Les jeunes fleurs et les amours !  
Où les amours !

---

LA CHANSON D'YVONNE.

Paroles du comte EUG. de LONLAY.

Musique de LONGPERIER-CRIMOARD.

O mon Yvonne, sois douce et bonne,  
Pour que toujours, pour que toujours,  
Le Ciel te donne cœur qui rayonne  
Et joyeux jours, et joyeux jours !

Ma chère enfant, ma frêle fille,  
Qui sais si bien presser ma main,  
Comme un rayon naissant qui brille,  
Le sort te met sur mon chemin.

O mon Yvonne, sois douce et bonne,  
Pour que toujours, pour que toujours,  
Le ciel te donne cœur qui rayonne  
Et joyeux jours, et joyeux jours !

L'ange que Dieu met sur la terre  
Près des jolis petits enfants,  
Prend souvent l'aspect de leur mère,  
Dont les regards sont triomphants.

O mon Yvonne, sois douce et bonne,  
Pour que toujours, pour que toujours,  
Le ciel te donne cœur qui rayonne  
Et joyeux jours, et joyeux jours !

Aime ta mère avec ivresse,  
Et le bonheur te sourira ;  
Réjouis-la de ta tendresse,  
Et le bon Dieu te bénira.

O mon Yvonne, sois douce et bonne,  
Pour que toujours, pour que toujours,  
Le ciel te donne cœur qui rayonne  
Et joyeux jours, et joyeux jours !

P  
O  
O  
S  
D  
L  
Q  
R  
  
N  
Q  
N  
T  
R  
S  
A  
R  
  
T  
Q  
Q  
C'  
R  
R  
D  
R

ROSE, POURQUOI PARTIR.

MELODIE.

Paroles de ED. HERRISSON.

Musique de F. BOISSIERE

Pourquoi partir, quitter ce frais ombrage  
Où près de moi, tu venais reposer,  
Où, chaque soir, caché par le feuillage,  
Sur ton beau front je cueillais un baiser ?  
Dis-moi pourquoi fuir cet instant suprême,  
Lorsque mon cœur te parlait d'avenir,  
Que tes beaux yeux me répondaient : je t'aime !  
Rose, dis-moi, pourquoi veux-tu partir. (*bis*)

Ne crains-tu pas de briser cette chaîne  
Qui m'unissait à ton cœur pour toujours ?  
Ne crains-tu pas que le flot qui t'entraîne  
Te fasse, hélas ! oublier nos amours ?  
Rose, j'ai peur, je vie sans espérance,  
Si loin de toi, j'aimerais mieux mourir ;  
Ah ! reste encore, pour calmer ma souffrance,  
Rose, dis-moi, pourquoi veux-tu partir. (*bis*)

Tu sais pourtant que toi seule est ma vie,  
Que ton amour est mon rêve d'espoir,  
Que le bonheur de mon âme ravie,  
C'est le sourire et le baiser du soir !  
Rose, je pleure, écoute ma prière  
Reste toujours ! ou je mourrai martyr !  
Dans ton regard je viens de lire : espère :  
Rose, dis-moi, tu ne veux plus partir. (*bis*)

LE NUAGE ROSE.

MELODIE.

Paroles de A. LEFRANC.

Musique de F. BOISSIERE.

*(La jeune fille.)*

Joli petit nuage rose,

Rose à ravir,

Ton reflet sur un front morose,

Vient l'éclaircir.

Ta rosée au soir désaltère

Nos liserons,

Et tu semble nous dire espère,

Quand nous pleurons !

Les souffrants aux douleurs sans trêves,

Les cœurs blessés

Retrouvent encore de doux rêves,

Par toi bercés !

Qui donc es-tu qui dans l'espace,

Parais un jour.

Mais qui presque aussitôt s'efface

Et sans retour ?

En vain à te suivre on se lasse,

Ingrat charmeur.

Faut il dire en perdant ta trace :

C'est le bonheur ?

D'où te vient ta chaude nuance,

Grenat, rubis,

Vois-tu quelque chose à distance,

Dont tu rougis ?

Es-tu la vapeur répandue  
 Par un volcan,  
 L'écharpe qu'un sylphe a perdue  
 dans l'ouragan ?  
 Enfin bon ou mauvais présage,  
 Espoir ou deuil,  
 Signales-tu sur ton passage,  
 Le port, l'écueil,  
 Car selon l'esprit qui te pousse  
 Aux bords prochains,  
 Je t'aime voilier fait de mousse,  
 Ou je te crains !

(*Le nuage.*)

— Ne crains rien, je suis le mirage  
 Des jours meilleurs,  
 Et la vague où flotte l'image  
 D'anciens bonheurs !  
 Messager des saintes demeures,  
 J'aime à venir  
 T'apporter de cœurs que tu pleures,  
 Un souvenir,  
 Te dire qu'aux champs de lumières  
 Et de la foi,  
 Le tendre objet de leurs prières,  
 C'est toujours toi !

DEUX ORAGES.

ROMANCE.

Paroles de E. de RICHEMONT.

Musique de F. BOISSIERE.

Sur le penchant d'une colline,  
Où Jeannette un matin passait,  
Un jeune bouton d'églantine,  
Sur sa tige se balançait,  
Petite fleur, lui dit Jeannette,  
A l'abri de ce grand buisson,  
Tu ne crains rien de la tempête,  
Pas plus que moi dans la maison !

Oh ! crois moi, répond la fleurette,  
La tempête, dans ses fureurs,  
N'épargne ma pauvre Jeannette, } *bis.*  
Les jeunes filles ni les fleurs.

Es-tu donc folle, ma petite,  
De ne pas croire en l'avenir,  
Quand tout ici-bas nous invite  
Au bonheur ainsi qu'au plaisir !  
L'existence est si douce chose.  
Quand pour nous paraît le printemps !  
Toi tu n'es pas encore éclosé,  
Moi je n'ai pas encore seize ans,  
Oh ! crois-moi, etc.

Mais un soir, quittant sa chambrette,  
Jeanne à la fête se rendit...  
Le même soir, courbant la tête,  
L'églantier était tout flétri.

Jeanne pleurait, un double orage,  
Orage du ciel et du cœur,  
Avait passé sur ce rivage  
Et broyé jeune fille et fleur.

Cependant le rosier sauvage  
Reffleurira dans quelques mois,  
Pauvre Jeannette, quel dommage ! } *bis.*  
Le cœur ne fleurit pas deux fois. }

UNE MÈRE.

ROMANCE.

Paroles de ROBERT DUTERTRE.

Musique de FRÉDÉRIC TRÉMEL.

Dors, blonde enfant à la bouche vermeille,  
Dors au refrain de mes tendres chansons ;  
Pour mieux te plaire et charmer ton oreille  
Languissamment j'affaiblis mes doux sons ;  
Mais quand ta voix pourra dire : ma mère !  
Quand tu courras sur les gazons en fleur ;  
Ces jours heureux, fille charmante et chère,  
Me païront tous mes soins et ma douleur.

Mais, dors encor, dors encor, mon bel ange,  
Dors au refrain de mon langoureux chant !  
Quê des esprits la céleste phalange  
Berce tes doux petits rêves d'enfant.

Quels sont ces chants, ces voiles et ces dièges,  
Ces fronts penchés devant le roi des rois ?  
Aux saints parvis, ce sont de blanches vierges  
Communiant pour la première fois.

De même un jour, ô ma fille bénie,  
Je te verrai pure et blanche au saint lieu,  
Et de bonheur mon âme rajeunie  
Près des autels avec toi prira Dieu.  
Mais, dors encor, etc.

Un jour, hélas ! modeste fiancée,  
Tu passeras au bras d'un jeune époux.  
De ton amour, rien qu'à cette pensée,  
Je sens déjà mon cœur être jaloux...  
Mais, au bonheur de ma fille adorée  
Sacrifiant mon amour maternel,  
J'irai bénir dans l'enceinte sacrée  
Ton doux hymen aux pieds de l'Éternel.  
Mais, dors encor, etc.

---

DOUX REVEIL.

MÉLODIE.

Paroles de \*\*\*

Musique de D. F. E. AUBER,

Membre de l'Institut.

O joie immense, ô doux réveil !  
Mon cœur rayonne et voit le Ciel !  
Un seul regard tombé sur moi  
Me rend l'espérance et la foi.

Hier encore, en proie au doute,  
J'errais dans l'ombre et dans la nuit ;  
Un ange apparaît sur ma route,  
Et tout s'anime, et le jour luit !

O joie immense, ô doux réveil !  
Mon cœur rayonne et voit le Ciel !  
Un seul regard tombé sur moi  
Me rend l'espérance et la foi.

Hélas ! seul je n'aurais pu vivre !  
Tout mon être s'est ranimé ;  
Aujourd'hui je me sens revivre,  
Je suis heureux, je suis aimé !

O joie immense, ô doux réveil !  
Mon cœur rayonne et voit le Ciel !  
Un seul regard tombé sur moi  
Me rend l'espérance et la foi.

---

L'ECHO DE LA MANSARDE.

ROMANCE.

Paroles de DELORMEL et MALY.

Musique de DESIRE DIHAU.

La mansarde est auprès des cieux,  
Comme celle de tout poète,  
Le soleil, en orbes joyeux,  
Chaque matin ouvre la fête  
Si parfois le cœur est chagrin,  
Le bon Dieu, qui d'en haut regarde,  
Eveille par un gai refrain

L'écho de la mansarde. (*bis.*)

C'est la voisine, un frais lutin,  
Qui, dès l'aube, chante et travaille ;  
Le coq jette son cri mutin,  
En picorant parmi la paille ;

Et le poète, à la chanson  
Joignant alors sa voix gaillarde,  
Fait retentir à l'unisson  
L'écho de la mansarde. (bis.)

Voici la saison des beaux jours ;  
" C'est le printemps ! " dit la fillette.  
Voici la saison des amours :  
" Aimons-nous, " répond le poète.  
Alors un baiser vagabond,  
Des lèvres tombés par mégarde,  
Jeta dans un trouble profond  
L'écho de la mansarde. (bis.)

Pendant un an, ce pauvre écho  
Ne savait plus auquel entendre,  
Car, de jour en jour, le duo  
Devenait plus doux et plus tendre.  
Un soir chanteurs se sont perdus ;  
Enfants, que le bon Dieu vous garde,  
Et depuis rien ne trouble plus  
L'écho de la mansarde. (bis.)

El

Elle ne  
Que l'a

Dât se

Et trou

Po

Sa

O print

C mon

C'est en

Je veux

Mon reg

Un mot

Pou

Sa

O printe

O mon è

ELLE NE CROYAIT PAS DANS SA  
CANDEUR NAIVE.

MÉLODIE.

Paroles de M. CARRE et J. BARBIER.

Musique de AMBROISE THOMAS.

Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve,  
Que l'amour innocent qui dormait dans son

[cœur,

Dût se changer, un jour, en une ardeur plus

[vive,

Et troubler à jamais son rêve de bonheur !...

Pour rendre à la fleur épuisée

Sa fraîcheur, son éclat vermeil,

O printemps, donne lui ta goutte de rosée !

O mon cœur ! donne-lui, (bis.) ton rayon de

[soleil !

C'est en vain que j'attends un aveu de sa

[bouche ;

Je veux connaître en vain ses secrètes dou-

[leurs

Mon regard l'intimide et ma voix l'effarouche,

Un mot trouble son âme et fait couler ses

[pleurs !...

Pour rendre à la fleur épuisée

Sa fraîcheur, son éclat vermeil,

O printemps, donne-lui ta goutte de rosée !

O mon cœur, donne-lui, (bis.) ton rayon de

[soleil !

LES ÉTOILES.

ROMANCE.

Paroles de JEAN DE MONTAGUT.

Musique de d'AGUILAR.

Sais-tu pourquoi, ma souveraine,  
Les étoiles du firmament  
Ont cette lueur incertaine  
Qui fait rêver si tristement ? *(bis.)*  
C'est qu'elles marquent le passage  
De ceux que nous avons perdus ;  
C'est que chaque étoile est l'image } *(bis.)*  
D'un pauvre cœur qui ne bat plus. }

Vois-tu, chaque étoile qui brille,  
Parle à quelqu'âme d'ici-bas ;  
C'est ton fiancé, jeune fille,  
Qui te dit : " Ne m'oubliez pas ! *(bis.)*  
Oh ! plains sa douleur solitaire ;  
Pleure ces beaux jours disparus ;  
Cherche en ton cœur une prière } *(bis.)*  
Pour ce cœur qui ne battra plus... }

FEMME ET FLEUR.

MELODIE.

Paroles de A. DUGROS.

Musique de Giuseppe GARIBOLDI.

La femme dit à la rose :  
Il te faut, pour être éclosé,  
De cet horizon vermeil  
Attendre, ô ma bien-aimée,  
Sur ta tige parfumée,  
Un doux rayon de soleil !

La rose dit à la femme  
Il te faut, pour que ton âme  
S'entrouve à l'espoir d'un jour,  
Attendre comme moi-même,  
Ma sœur ! et ce bien suprême,  
C'est un doux rayon d'amour !

Pauvre femme ! pauvre rose !  
Leur dit une voix morose ;  
Vous comptez sans les autans !  
Le soleil luit et s'afface,  
L'amour comme un rêve passe :  
N'attendrez-vous pas longtemps ?

MA PAQUERETTE.

RÉVERIE.

Paroles de A. BELLAT.

Musique de FREDERIC TREMETS.

Quand une douce rêverie  
Vient pâlir mon front soucieux,  
Je sais un lieu dans la prairie,  
Où je me cache à tous les yeux.  
Là, comme une perle qui brille,  
S'épanouit coquettement  
Ma pâquerette si gentille,  
Ma blanche fleur que j'aime tant ! } (bis)

Tu viens de naître sur la mousse,  
Au premier souffle du printemps,  
Et puis, déjà ta feuille pousse,  
Malgré le froid, le mauvais temps.  
Petite fleur, dis, qui te presse  
De sortir sitôt du néant !  
Viens-tu chercher une caresse  
Du doux zéphir qui t'aime tant ? } (bis)

Je vois dans ta corolle blanche  
Comme un parfum de pureté ;  
Je vois dans ta tige qui penche  
L'emblème de l'humilité.  
Et sur tes traits je vois encore  
Un rayon de pourpre éclatant  
Que la pudeur y fait éclore,  
Petite fleur, que j'aime tant. } (bis)

Mais, dis moi, fleur, ces traits de flamme  
Dessinant ton riant contour,  
N'est ce pas ton sein qui se pâme  
Sous les rayons d'un chaste amour ?  
L'amour, vois tu, c'est dans ce monde  
Deux cœurs liés d'un nœud brûlant ;  
Souris au rayon qui t'inonde,  
Petite fleur, tu l'aimes tant !

} (bis)

Petite fleur, celui que j'aime  
Te cueillera quelque matin ;  
Comme toi, je voudrais moi-même  
Mourir en brillant sur son sein.  
Ah ! dis-lui bien de quelle flamme  
Mon cœur s'embrace en le voyant !  
Dis-lui le secret de mon âme,  
Petite fleur, je l'aime tant !

} (bis)

DOUCE PENSÉE.

Paroles de ROGER DU GLUZEAU.

Musique D'ADRIEN BOIELDIEU,

Comme un doux parfum de myrrhe  
Dont je suis tout enivré,  
Au fond de mon cœur, respire  
Ton souvenir adoré !

Le bleuet et la pervenche,  
Me rappellent les yeux bleus,  
Et la marguerite blanche,  
Le jour béni des aveux !...  
Comme un doux parfum de myrrhe. etc.

Pour moi, ton charmant visage  
Emprunta son coloris,  
De quelque rose sauvage,  
Au cœur des halliers fleuris!...  
Comme un doux parfum de myrrhe. etc.

Quand le vent en larges ondes,  
Courbe la cime des blés,  
Je crois voir les tresses blondes  
De tes cheveux ondulés!...  
Comme un doux parfum de myrrhe. etc.

Dans le rêve et dans la veille,  
C'est ta douce et tendre voix,  
Qui murmure à mon oreille,  
Les chants aimés d'autrefois!  
Comme un doux parfum de myrrhe. etc.

## LE CHEVALIER ET L'ÉCHO.

DIALOGUE MUSICAL.

Paroles de LÉON ESCUDIER.

Musique de J. CRESSONNOIS,

Cavalier qui cours sur la plage  
De noir vêtu,  
Plus rapide que le nuage,  
Ou donc vas-tu ?

Je cherche les yeux d'une femme  
Miroir d'azur  
Dont les feux enflammaient mon âme  
Sous le ciel pur.

En vain à la brise qui passe,  
Echo lointain,  
D'un cœur tu demandes la trace  
Soir et matin...

Pour trouver celle que j'adore  
D'un pur amour  
J'irais jusqu'où renaît l'aurore  
Foyer du jour.

Ne cherche pas ta fiancée  
Sous le ciel bleu,  
Car elle a fait la traversée  
Qui mène à Dieu, à Dieu !

---

ALICE.

Au loin, tout sommeille,  
Du jour l'astre s'enfuit,  
Phœbé luit vermeille,  
Tout semble heureux la nuit.  
Moi seul à cette heure,  
Moi seul triste, abattu,  
Je souffre et je pleure,  
Alice, où donc es tu ?  
Ici, chaque soir,  
Ta voix m'a dit : je t'aime !  
Ah ! près de moi reviens t'asseoir !  
Ah ! viens ! toi que j'aime,  
Mon cœur est le même,  
Hélas ! et chaque soir,  
Seul en ces lieux,  
Seul à présent, je viens m'asseoir.

La fleur s'est fanée,  
Mais c'est jusqu'au printemps  
Depuis une année,  
Ma rose je t'attends.  
Tu restes cachée,  
Ton chant même s'est tu,  
Partout je t'ai cherchée.  
Alice, où donc es-tu ?  
Faut-il que mes yeux,  
Des nuits percent les voiles ?  
Faut-il te chercher aux cieux ?  
Ah ! viens, luis sans voiles.  
Parmi tant d'étoiles  
Tu brilles dans les cieux.  
O douce étoile,  
Tu luis aux cieux.

ALSACE ET LORRAINE.

France à bientôt ! car la sainte espérance  
Emplit nos cœurs en te disant : Adieu !  
En attendant l'heure de délivrance,  
Pour l'avenir nous allons prier Dieu.  
Nos monuments où flotte leur bannière  
Semblent porter le deuil de ton drapeau.  
France entends-tu la dernière prière  
De tes enfants couchés dans leur tombeau ?  
Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,  
Et, malgré vous nous resterons français.  
Vous avez pu germaniser la plaine,  
Mais notre cœur vous ne l'aurez jamais.

*Voir BRIT.  
1925 p. 367*

Et quoi ! nos fils quitteraient leur chaumière  
Et s'en iraient grossir vos régiments !  
Pour égorger la France, notre mère,  
Vous armerez le bras de ses enfants !  
Ah ! vous pouvez leur confiez des armes,  
C'est contre vous qu'elles leur serviront,  
Le jour où, las de voir couler nos larmes,  
Pour nous venger leurs bras se lèveront.  
Vous n'aurez pas, etc.

Ah ! jusqu'au jour où drapeau tricolore,  
Tu flotteras sur nos murs exilés,  
Frères, étouffons la haine qui dévore  
Et fait bondir nos cœurs inconsolés.  
Mais le grand jour où la France meurtrie  
Reformera ses nouveaux bataillons,  
Au cri sauveur jeté par la patrie,  
Hommes, enfants, femmes, nous répondrons :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine,  
Et malgré vous nous resterons français.  
Vous avez pu germaniser la plaine,  
Mais notre cœur, vous ne l'aurez jamais !

emps  
s ?  
k ?  
s.  
pérance  
dieu !  
e,  
eu.  
nière  
rapeau.  
ere  
ombeau ?  
orraine,  
ançais.  
e,  
amais.

LE REVE DU MOUSSE.

L'air était froid, ma mère ;  
Oh ! comme il était froid !  
La brise était amère  
Sur la flotte du roi.  
Mais au fond de mon âme,  
Dans des flots de soleil,  
Marseille aux yeux de flamme  
Réchauffait mon sommeil ;  
Lorsqu'une blanche fée,  
De vos voiles coiffée,  
M'appelle au fond de l'eau : [beau.  
Bonjour, ma mère ; oh ! que mon rêve était

“— Viens, disait votre image,  
L'eau seule est entre nous.  
Trop vite ton jeune âge,  
A quitté mes genoux,  
Viens, que je berce encore  
Tes rêves de printemps ;  
Les flots en font écloré  
Qui nous calment longtemps !.....”  
Et mon âme étonnée  
Se réveille entraînée  
Par les baisers de l'eau.  
Bonjour, etc.

La flotte dans les ombres  
En silence glissa ;  
Avec ses ailes sombres  
Mon vaisseau s'effaça.....  
Sous sa lampe pieuse,  
Sans cesser de courir,

La lune curieuse  
Me regardait mourir,  
Je n'avais plus de plainte ;  
Trois fois ma voix éteinte  
S'évanouit dans l'eau...

Bonjour, etc.

C'en était fait du mousse,  
Mère, sans votre voix ;  
Sa clameur forte et douce  
Me réveilla trois fois.  
Sous les vagues profondes  
Nageait en vain la mort :  
Vos deux bras sur les ondes  
Me poussaient vers le port,  
Et votre âme en prière  
Semait une lumière  
Entre le Ciel et l'eau.

Bonjour, etc.

---

### MON VILLAGE

AIR : *Batelier, dit Lisette.*

Combien je te regrette,  
Beau ciel de mon pays,  
Et toi, douce retraite,  
Que toujours je chéris !  
Soleil qui fait éclore  
Les trésors de l'été,  
Dois-tu me rendre encore  
La vie et ma gaîté ?

Une erreur trop commune  
Egara ma raison ;  
Je rêvais la fortune  
Et l'éclat d'un vain nom ;  
Mais aujourd'hui, plus sage,  
D'un regard attendri,  
Je cherche mon village  
Et mon premier ami.

Vers cette heureuse terre  
Qui me ramènera ?  
La repose ma mère ;  
Mon ami m'attend là.  
O pensers pleins de charmes !  
Endormez ma douleur,  
Et vous, coulez, mes larmes,  
Et soulagez mon cœur.

Une fleur étrangère,  
En de tristes climats,  
Sur sa tige légère  
Cède au poids des frimas.  
Jeune, ainsi je succombe,  
Faible comme la fleur.  
Ici, je vois la tombe ;  
Là-bas est le bonheur.

Je veux, dès mon aurore,  
Surpris d'un froid mortel,  
Me réchauffer encore  
Au foyer paternel.  
Chaque jour ma patrie  
Charme mon souvenir.  
Là, commença ma vie ;  
Là, je veux la finir.

## LES DEUX ENFANTS DU PECHEUR

Notre père est parti.  
Pour que Dieu nous le rende,  
Frère, prions, prions à deux genoux ;  
Sa barque est si petite,  
Et la mer est si grande !  
Seigneur, Seigneur, daigne le secourir.

Contre l'écueil, contre l'orage,  
Seigneur, daigne le secourir ;  
S'il ne revient pas au rivage,  
Tous deux il nous faudra mourir.  
Frère, vois ce point dans l'espace,  
Ce point que nous montre l'éclairé...  
— Hélas ! c'est un oiseau qui passe,  
Qui passe et disparaît dans l'air.  
Notre père est parti, etc.

Depuis que notre pauvre mère  
Parmi les anges remonta,  
Seul près de nous, douleur amère !  
Notre bon père nous resta,  
Frère, vois ce point dans l'espace ;  
Frère, vois-tu à l'horizon ?  
— Hélas ! ce n'est qu'un blanc nuage ;  
Qui fuit au gré de l'aquilon.  
Notre père est parti, etc.

Ses filets, sa barque fragile :  
Voilà notre unique trésor ;  
Sa cabane est le seul asile  
Où toujours nos rêves sont d'or.

Frère, qu'apporte cette lame ?  
Du retour est-ce un précurseur ?  
— Hélas ! elle apporte une rame  
Et les vêtements d'un pêcheur.  
Silence .....

---

L'HORLOGE DE LA NOURRICE.

Petit enfant, petit enfant,  
La Vierge dort, et toi, tu pleurs !  
L'horloge sonne, il est deux heures ;  
Vite, endors-toi, car Dieu t'entend.

Moi, je connais des fleurs dorées,  
Pour le beau paradis créées ;  
Si bientôt tu voulais dormir,  
Ton bon ange irait t'en cueillir.  
On n'entend plus le chant du pâtre ;  
Partout le songe accourt folâtre,  
Et, sur son chemin lumineux,  
L'étoile marche dans les cieux.

Petit enfant, etc.

Va, ne crains rien, rose vermeille ;  
Dors, ton bon ange est là qui veille ;  
La lune luit au firmement ;  
La lampe brûle mollement ;  
Le vent souffle et la porte crie ;  
La feuille vole, et l'arbre plie ;  
Mais l'oiseau dort calme et muet,  
Caché dans son lit de duvet.

Petit enfant, etc.

V  
Qu  
Si  
To  
Re  
Be  
Vo  
Di  
Su  
Co  
Ai  
On  
En  
Co  
Br  
Di

Déjà s'éveille toute chose,  
L'abeille est sur l'espalier rose ;  
Déjà le chien noir du berger  
S'élance joyeux du verger  
Sur le toit bleu de la tourelle ;  
Déjà jémit la tourterelle ;  
Déjà ta sœur dans le sentier,  
Cueille la fleur de l'égliantier.

Petit enfant, tu dors enfin.  
Sur toi la Vierge à son tour veille.  
Doucement près d'elle sommeil,  
Dors, je te laisse dans sa main.

MME. LAURE JOURDAIN.

---

#### LA BULLE DE SAVON.

Voyez, enfants, cette bulle légère ;  
Que dans vos yeux vous lancez en riant ;  
Si, comme vous, sa trace est passagère,  
Tout comme vous, son aspect est brillant.  
Reconnaissez l'image de la vie,  
Belle aujourd'hui, regrettable demain.  
Volez, volez, ô ma bulle jolie ;  
Dieu nous conduit vers le même chemin.

Sur ses contours, transparents et fragiles  
Comme un miroir, brille l'azur des cieux.  
Ainsi votre âme et ses grâces dociles  
Ont pour miroir l'éclat pur de vos yeux.  
En grandissant, sa forme est embellie,  
Comme un cristal arrondi sous la main.  
Brillez, brillez, ô ma bulle jolie ;  
Dieu nous conduit vers le même chemin.

Mais dans les airs l'imprudente s'élève !  
Globe léger, qui croyez vivre un jour,  
Vous passerez ainsi que passe un rêve,  
Et votre éclat vous perdra sans retour.  
Ah ! c'en est fait, sa course est accomplie ;  
Sans bruit, hélas ! elle éclate soudain !  
Tombez, tombez, ô ma bulle jolie ;  
Dieu nous conduit vers le même chemin.

MARC CONSTANTIN.

LA VIEILLE GAITÉ FRANÇAISE.

CHANSON

Paroles de A. ISCH WALL,

Musique de CHARLES FOURNY.

Vous ne me reconnaissez pas !  
Vraiment ! les ans m'ont bien changée,  
Maintenant je suis délaissée,  
Pourtant, vous m'aimiez bien, hélas !  
De notre nation si fière  
Je suis le beau des joyaux,  
Car toujours je fus la première  
A cicatriser tous ses maux.

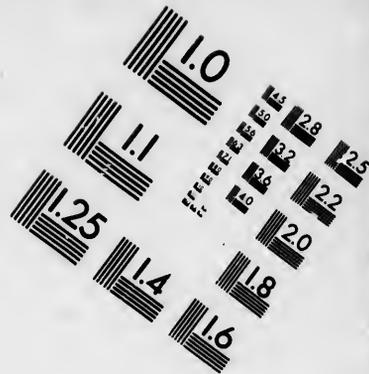
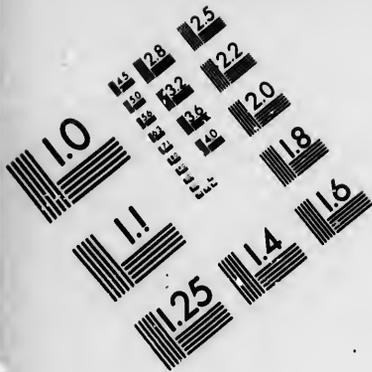
Je suis la, vieille gaité !  
La vieille gaité française,  
Mes enfants sont, ne vous déplaie,  
Le vin, l'amour, la liberté ! (bis.)  
La liberté !

Le vin, présent venu des cieux,  
Que Dieu dans sa magnificence  
Donna sans partage à la France,  
Fit la gaîté des nos aïeux.  
C'est par le vin que la tristesse  
S'enfuit au séjour ténébreux,  
Alors, souveraine maîtresse,  
Du pauvre je fais un heureux.  
Je suis la vieille gaîté, etc.

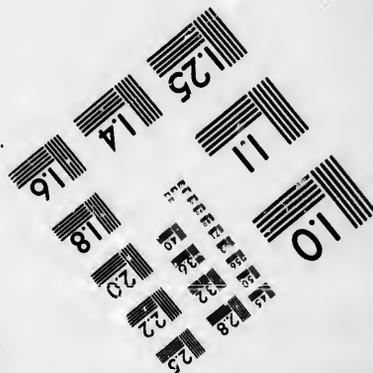
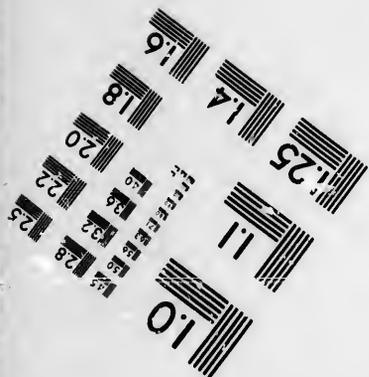
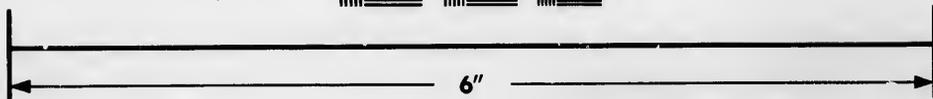
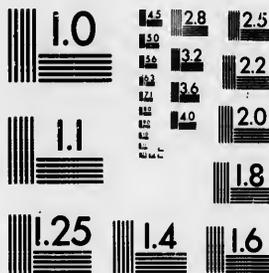
L'amour appelle la gaîté.  
On rit alors de toutes choses,  
Et pour clôturer deux lèvres roses,  
On s'embrasse avec volupté.  
Laissons à la blonde Allemagne,  
Ses airs rêveurs et ses soupirs ;  
En France la joie accompagne,  
De l'amour les brûlants plaisirs.  
Je suis la vieille gaîté, etc.

L'esclave ignore la gaîté,  
Car l'oppression me rend muette,  
Mais vite, je lève la tête  
Au soleil de la liberté,  
Alors à ma voix tout s'anime,  
On défend ses droits, ses drapeaux,  
C'est en chantant, peuple sublime,  
Que tu sais mourir en héros.  
Je suis la vieille gaîté, etc.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

10  
11  
12  
15  
18  
20

SOUVENIRS D'AMOUR.

ROMANCE.

Paroles et Musique de VICTOR DENIS.

Si vous saviez comme elle est belle  
La jeune fille aux blonds cheveux.  
Comme le feu de sa prunelle  
Reluit dans ses beaux chants joyeux !  
Un soir elle m'a dit : Je t'aime !  
Depuis ce jour j'entends sa voix  
Dire ces mots : bonheur suprême !  
Echos des amours d'autrefois.

O ma charmante blonde !  
Je garderai toujours,  
Dans ma douleur profonde,  
Mes souvenirs d'amour. (bis.)

Hélas ! dans ma douleur amère,  
Elle partit un soir d'été ;  
Mon bonheur n'était qu'éphémère,  
Pourtant elle m'avait aimé.  
Croyant à son amour frivole,  
Et j'espérais, pauvre insensé !  
Son cœur comme un oiseau s'envole  
Vers un pays plus fortuné.  
O ma charmante, etc.

Je me souviens, belle adorée,  
Des doux projets pour l'avenir ;  
Nous nous aimions, l'âme embaumée,  
Avec l'espoir de nous unir.

M  
D  
Q  
P

Sy  
A  
Il  
A  
Hé  
De  
Me  
S'i

Ric  
Le  
Et  
Je  
Si j  
Le  
Ros  
Tou

Mais tout s'est enfui comme un rêve,  
De mon bonheur je n'ai plus rien  
Que l'espérance, ô fille d'Eve!  
Puisque j'ai perdu mon seul bien.

O ma charmante, etc.

**M'AIMERA-T-IL TOUJOURS**

MELODIE.

Paroles d'EDGARD SEVRAY.

Musique de GEORGES LAMOTHE.

Sylvain, dans un élan suprême,  
A rempli mon cœur de bonheur ;  
Il m'a dit : Louise, je t'aime ;  
A toi ma vie, à toi mon cœur.  
Hélas ! depuis une semaine,  
De mes yeux Sylvain est absent.  
Mon âme se demande en peine  
S'il se souvient de son serment. (bis.)

Charmante Marguerite,  
Gage de nos amours,  
Ah ! dis moi, ma petite,  
M'aimera-t-il toujours ?

} bis.

Rien n'est constant dans la nature,  
Le nuage s'évanouit,  
Et de ce ruiseau qui murmure  
Je vois le flot léger qui fuit.  
Si j'en crois, hélas ! cette image,  
Le bonheur sur terre est bien court.  
Roses, lilas, amour, nuage,  
Tout fuit et passe sans retour. (bis.)

Charmante Marguerite, etc.

Mais reprenons quelque espérance,  
Le soleil revient tous les ans  
A l'été rendre l'abondance,  
Rendre les rosses au printemps.  
Le froid hiver vainement ose  
Pour trop longtemps le retenir.  
Sylvain, amour, soleil et rose,  
Grâce au Ciel vont donc revenir. (bis.)

Charmante Marguerite,  
Gage de nos amours,  
Tu m'as dit, ô petite,  
Qu'il m'aimera toujours. } bis.

—  
AU ROSSIGNOL.

Quand ta voix céleste prélude  
Au silence des belles nuits,  
Barde ailé de ma solitude,  
Tu ne sais pas que je te suis;  
Tu ne sais pas — que mon oreille  
Suspendue à ta douce voix  
De l'harmonieuse merveille  
S'enivre longtemps sous les bois !  
Tu ne sais pas que mon haleine  
Sur mes lèvres n'ose passer;  
Que mon pied muet — foule à peine  
La feuille qu'il craint de froisser ;  
Que mon pied muet — foule à peine  
La feuille qu'il craint de froisser.

Ah ! ta voix touchante et sublime,  
Est trop pure pour ce bas lieu ;  
Cette musique qui t'anime,  
Est un instinct qui monte à Dieu !  
Tu prends les sons que tu recueilles  
Dans les gazouillements des flots,  
Dans les frémissements des feuilles,  
Dans les bruits mourants des échos !  
Et de ces doux sons où se mêle  
L'instinct céleste qui t'instruit,  
Dieu fit ta voix, O Philomène !  
Et tu fais ton hymne à la nuit !  
Philomène ! Philomène !  
Tu fais ton hymne à la nuit !

(bis.)

} bis.

### LA BERCEUSE.

Le frais ruisseau, le bois t'appelle,  
Viens là, cher enfant, près de nous !  
Et comme l'oiseau sur son aile  
L'enfant accourt joyeux et doux ;  
L'enfant accourt joyeux et doux.  
Dans les buissons la caille chante ;  
Le jour se brisse en vingt couleurs ;  
Les perles que l'aurore argente,  
Tremblent humide sur les fleurs. (bis)  
Sur le gazon, il se renverse,  
Et comme il suit la nue aux pieux,  
Le Dieu des beaux rêves le berce,  
Puis mollement ferme ses yeux. (bis.)

Puis de l'enfant la mère en larmes,  
A force de joie et d'amour,  
Contemple en paix ses tendres charmes,  
Et ne voit pas s'enfuir le jour. (bis.)

ROSÉE AMÈRE.

Quand la triste rêverie  
Seul m'entraîne au fond des bois,  
Je pense aux jours d'autrefois ;  
En foulant l'herbe flétrie,  
Et mon cœur, mon cœur trop plein  
Se répand en pleurs soudain

Coulez de ma paupière,  
Coulez, larmes du cœur,  
Rosée amère  
De la douleur. } (bis.)

Une vierge à son aurore  
Souriait à mes vingt ans ;  
Aux rayons d'un beau printemps  
Mon bonheur allait éclore.  
Mais hélas ! adieu bonheur !  
Elle est morte dans sa fleur.

Coulez de ma paupière,  
Coulez, larmes du cœur,  
Rosée amère  
De la douleur. } (bis.)

Les chimères de ma gloire,  
Sans consoler mon amour,  
M'ont bercé... rêve d'un jour,  
De leur splendeur illusoire :  
Et mon cœur pleuré à jamais  
Le doux ange que j'aimais,

Coulez de ma paupière,  
Coulez, larmes du cœur,  
Rosée amère  
De la douleur. } (bis.)

---

BONSOIR, PETITE ÉTOILE.

MÉLODIE.

Pendant qu'au pied de ma couchette  
J'adresse ma prière à Dieu,  
Là-bas, agitant son aigrette,  
Mon étoile brille au ciel bleu.  
De son disque d'or un sourire  
Se détache et vole vers moi.  
Son doux regard semble me dire :  
Dors en paix, je veille sur toi.

Petite étoile,  
Que chaque soir  
Au ciel sans voile  
J'aime à revoir,  
Bonsoir, bonsoir,  
Petite étoile, petite étoile,  
Bonsoir !

Après le baiser de ma mère,  
Rien n'est doux à mon cœur d'enfant,  
Comme un rayon de ta lumière,  
O mon bel astre étincelant !  
Par toi, tant de charmantes choses  
La nuit enchante mon repos  
Tant de rêves, d'images roses  
Voltigent sous mes blancs rideaux !  
Petite étoile, etc.

Es-tu, dis-moi, fille de l'ombre,  
L'étoile chère aux matelots,  
Qui dirige dans la nuit sombre  
Le navire errant sur les flots ?  
Est-ce toi que Dieu fit paraître,  
Pour guider les mages pieux  
Vers l'étable où venait de naître  
Le Sauveur envoyé des cieux ?  
Petite étoile, etc.

Ecoute, dit avec mystère  
Une voix qui venait d'en haut,  
Je suis un ange solitaire,  
Un rayon du divin flambeau.  
C'est moi qui viens prendre ton âme,  
Quand le sommeil ferme tes yeux.  
Et sur mes deux ailes de femme,  
L'emporte au séjour des heureux.  
Petite étoile, etc.

Ah !  
Cet an  
Pourq  
Pourq

Puisse  
Et me

Et me

Elle m  
Elle m  
Son â  
Elle ét

Moi, je  
Mais q

A moi  
A mon

Puisse  
Et me

Et me

ADIEU... RÊVES DORÉS

ROMANCE.

[âme

Ah ! pourquoi ton regard a-t-il mis dans mon  
Cet amour insencé qui me force à gémir ? [me ?  
Pourquoi donc, sans pitié, me traites-tu d'infâ-  
Pourquoi briser d'un mot l'espoir de l'avenir ?

Adieu, rêves dorés,  
Doux charmes de la vie ;  
Je vais vous fuir, allez,  
O fantômes trompeurs !

Puisse-t-elle garder la coupe d'ambroisie,  
Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs !

Et me laisser, à moi,

Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs !

Elle m'avait tendu sa main si magnanime ;

Elle m'avait juré de me garder sa foi.

Son âme était alors admirable et sublime ;

Elle était mon bonheur et ma suprême loi.

Adieu, etc.

Moi, je l'aime toujours et je souffre en silence,

Mais qu'importe après tout ? je suis né pour

[souffrir,

A moi l'affreuse faim, mais à toi l'opulence,

A mon cœur un tombeau, mais au tien le plaisir

Adieu, rêves dorés,  
Doux charmes de la vie ;  
Je vais vous fuir, allez,  
O fantômes trompeurs !

Puisse-t-elle garder la coupe d'ambroisie,

Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs !

Et me laisser, à moi,

Et me laisser, à moi, la coupe des douleurs.

LE BOUTON DE ROSE.

Bouton de rose,  
Tu seras plus heureux que moi  
Car je te destine à ma Rose,  
Et ma Rose est ainsi que toi  
Bouton de rose.

Au sein de Rose,  
Heureux bouton, tu vas mourir !  
Moi, si j'étais bouton de rose,  
Je ne mourrais que de plaisir.

Au sein de Rose.

Au sein de Rose  
Tu pourras trouver un rival,  
Ne joute pas, bouton de rose ;  
Car, en beauté, rien n'est égal.  
Au sein de Rose.

Bouton de rose,  
Adieu, Rose vient, je la vois !  
S'il est une métépsychose,  
Grands dieux, par pitié, faites-moi  
Bouton de rose.

Aup  
Gais  
Vou  
Et l  
Char  
Peti  
Rien  
Ma

SÉRÉNADE.

Ah ! viens à ta fenêtre  
Et daigne enfin paraître,  
La flamme de tes yeux.  
Embellira ces lieux.  
Ecoute-moi, oruelle,  
O'est ma voix qui t'appelle,  
Renonce à tes rigueurs,  
Parais, ou bien je meurs !

O toi, dont la voix tendre  
Du ciel semble descendre,  
O toi qui dans mon cœur  
Commandes en vainqueur,  
Rayonne ici dans l'ombre,  
Dissipe la nuit sombre,  
Ramène ici le jour,  
Viens, ô mon bel amour.

AMOUR ET PAPILLON.

MÉLODIE.

Auprès des fleurs, vos maîtresses fidèles,  
Gais papillons, vous voltigez toujours ;  
Vous parfumez le velours de vos ailes,  
Et le bonheur règne dans vos amours. (bis.)  
Charmante enfant, vous riez de ma peine,  
Petite fleur, doux ange rose et blond !  
Rien qu'un instant si j'étais papillon,  
Ma fleur à moi ce serait Magdeleine.

En reposant vos ailes frémissantes,  
Vous dérobez un baiser à la fleur,  
Vous la couvrez de caresses charmantes  
Sans lui ravir son éclat, sa fraîcheur, (bis)  
Charmante enfant, vous riez de ma peine,  
Petite fleur, doux ange rose et blond !  
Rien qu'un instant si j'étais papillon,  
Ma fleur à moi ce serait Magdeleine.

Bien triste, hélas ! est votre destinée :  
Vivant d'amour l'espace d'un printemps,  
Quand des beaux jours la saison est passée  
Vous et la fleur mourez en même temps. (bis)  
Ah ! ne riez plus jamais de ma peine,  
Petite fleur, doux ange rose et blond !  
Un seul regard au pauvre papillon  
Qui meurt d'amour, oui d'amour, Magdeleine.

A LA HOTTE.

CHANSON TYPE.

Je m'en vais par la nuit sans lune,  
La hotte au dos, le croc en main,  
Est-ce aujourd'hui que la fortune  
Va se trouver sur mon chemin ?  
Quel éclat, et que de voitures !  
C'est fête à cet hôtel là-bas.  
Les oripeaux de vos parures,  
Viendront demain grossir le tas.  
Vieux rubans, chiffons, fleurs fanées,  
Débris du salon, du grenier,  
Souvenirs des folles journées,  
A la hotte du chiffonnier.

Mais d'où vient que j'ai l'esprit morne ?  
Il fait ce soir un temps affreux.  
Appuyons-nous sur cette borne,  
Voyons de loin des gens heureux.  
C'est ainsi qu'elle était parée,  
Mon Estelle du temps passé ;  
De tous elle était adorée,  
Je l'aimais comme un insensé.  
Vieux rubans, etc.

J'ai connu plaisir et richesse :  
Le jeu qui mène à l'hôpital,  
Les nuits d'orgie et la paresse  
Ont comblé mon destin fatal.  
Enfin, à mes jours de folie  
Il fallut mettre le holà.  
Lassé de tous, l'âme salie,  
J'ai pris la hotte et me voilà.  
Vieux rubans, etc.

Oh ! qu'es-tu devenue, Estelle ?  
Dans les bals tu brilles toujours,  
Cherchant encore, coquette et belle,  
L'oubli des anciennes amours.  
Que veut cette femme à l'œil terne,  
Le croc dans ma propriété ?  
Eloignez-vous de ma lanterne,  
Allez sur le tas à côté.  
Vieux rubans, etc.

Qu'ai-je vu ? je ne suis pas ivre !...  
Et mon cœur tressaille d'émoi.  
C'est Estelle qui, sous le givre,  
Chiffonne et souffre ainsi que moi.

Unissons-nous, ma pauvre amie,  
Ensemble il faut lutter, souffrir,  
Racheter notre ancienne vie,  
Et puis ensemble il faut mourir.

Vieux rubans, chiffons, fleurs fanées,  
Débris du salon, du grenier,  
Souvenirs des folles journées,  
A la hotte du chiffonnier !

#### CHARMANT RUISSEAU.

Toi qui roules ton eau pure,  
Sous l'herbe, sous l'arbrisseau,  
Que dis-tu dans ton murmure, (bis)  
Que dis-tu, charmant ruisseau ?

Je dis à ceux dont le cœur souffre :  
Je fus malheureux comme vous.  
En mon chemin s'ouvrait un gouffre,  
Je m'y brisai sur des cailloux.  
Mais, parvenu dans la prairie,  
Je me promène avec lenteur,  
Et l'herbe que j'ai refléurie  
Vient m'embaumer de sa senteur.  
Toi qui roules, etc.

A la coquette, à l'infidèle,  
Aux amants qui n'aiment qu'un jour,  
Je dis : Prenez-moi pour modèle ;  
Le ruisseau n'a qu'un seul amour.  
Voyez, dans ces plaines fécondes,

Cette rivière aux flots bénis.  
Le sort va marier nos ondes,  
Et nous serons toujours unis.

Toi qui roules, etc.

Le vieux soldat qui suit la route  
Dans les joncs m'entend gazouiller.  
Halte ! lui dis je, et puis écoute  
L'aveu d'un gentil conseiller :  
Ces terres que tu vois en friche,  
J'en fus le hardi conquérant ;  
Eh bien ! je n'en suis pas plus riche,  
Et je m'en vas... toujours pleurant.

Toi qui roules, etc.

Quand, pour créer un chant sublime,  
Le poète vient sur mes bords,  
Je soupire tout bas la rime  
Qui se riait de ses efforts.  
Chante, lui dis-je, l'industrie,  
La paix et sa fertilité,  
Le dévouement à la patrie  
Et l'amour de la liberté !

Toi qui roules, etc.

En grondant sous la grande écluse,  
Je crie au tyran détesté :  
Ma digue est forte, eh bien ! je l'use ;  
Demain... j'aurai tout emporté.  
Aussi le peuple qu'on opprime  
A petit bruit ronge son frein...  
La vague monte... un dernier crime  
Entraîne et digue et souverain.

Toi qui roules ton eau pure,  
Sous l'herbe, sous l'arbrisseau,  
J'approudis à ton murmure...  
Bien ! très bien ! vaillant ruisseau.

LA MARSEILLAISE.

CHANT NATIONAL DE 1792.

Allons, enfant de la patrie,  
Le jour de gloire est arrivé ;  
Contre nous de la tyrannie  
L'étandard sanglant est levé : (bis.)  
Entendez-vous dans les campagnes  
Mugir ces féroces soldats ?  
Ils viennent jusque dans vos bras  
Egorger vos fils, vos compagnes !  
Aux armes, citoyens, formez vos bataillons ;  
Marchons, marchons,  
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,  
De traîtres, de rois conjurés ?  
Pour qui ces ignobles entraves,  
Ces fers dès longtemps préparés ? (bis.)  
Français, pour nous, ah ! quel outrage !  
Quels transports il doit exciter !  
C'est nous qu'on ose méditer  
De rendre à l'antique esclavage !  
Aux armes, etc.

Quoi ! des cohortes étrangères  
Feraient la loi dans nos foyers !  
Quoi ! ces phalanges mercenaires  
Terrasseraient nos fiers guerriers ! (bis.)  
Grand Dieu ! par des mains enchaînées  
Nos fronts sous le joug se ploieraient !  
De vils despotes deviendraient  
Les maîtres de nos destinées !  
Aux armes, etc.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,  
L'opprobre de tous les partis !  
Tremblez, vos projets parricides  
Vont enfin recevoir leur prix ! (bis)  
Tout est soldat pour vous combattre ;  
S'ils tombent, nos jeunes héros,  
La terre en produit de nouveaux  
Contre vous tout prêts à se battre !  
Aux armes, etc.

Français, guerriers magnanimes  
Portez ou retenez vos coups ;  
Épargnez ces tristes victimes,  
A regret s'armant contre nous, (bis)  
Mais ce despote sanguinaire,  
Mais les complices de Bouillé,  
Tous ces tigres qui sans pitié  
Déchirent le sein de leur mère...  
Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,  
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.  
Liberté, liberté chérie,  
Combats avec tes défenseurs : (bis.)

Sous nos drapeaux que la victoire  
Accoure à tes mâles accents ;  
Que tes ennemis expirants  
Voient ton triomphe et notre gloire.  
Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière  
Quand nos aînés n'y seront plus ;  
Nous y trouverons leur poussière  
Et la trace de leur vertu ! (bis.)  
Bien moins jaloux de leur survivre  
Que de partager leur cercueil,  
Nous aurons le sublime orgueil  
De les venger ou de les suivre !

Aux armes, citoyens, formez vos bataillons,  
Marchons, marchons,  
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

---

DIEU ! ....

STROPHES.

AIR : *Je veux finir comme j'ai commencé.*

A vos banquets, par mes couplets joyeux  
Je fus heureux d'obtenir un sourire ;  
Mais pour ce soir devenu sérieux  
A l'Éternel je consacre ma lyre.

Nos yeux, nos sens, notre esprit, notre cœur  
Tout nous révèle un divin Créateur.

Vous esprits forts, qui voulez nier Dieu  
Fils de Caïn, quelle est votre démence?...  
A chaque pas et n'importe en quel lieu,  
L'Être suprême affirme sa puissance.  
Nos yeux, etc.

Sans l'Éternel, tu serais au néant,  
Pygmée issu du limon de la terre,  
Est-ce donc toi qui d'un souffle puissant  
A fait mouvoir et penser la matière ?  
Nos yeux, etc.

Qui donc à l'homme a donné les plaisirs  
(Où nousaisons une volupté pure !)  
Qui nous dota des plus brûlants désirs  
Pour exaucer les vœux de la nature ?  
Nos yeux, etc.

Homme ! est-ce toi qui, réglant les saisons  
Donne à la rose une haleine si pure ?  
As-tu créé les fleurs et les moissons  
Les fruits si doux, les oiseaux, la verdure ?  
Nos yeux, etc.

Qui donc suspend dans le vague des airs  
Fleuves mouvants, ces milliers de nuages ?  
Qui fait gronder dans ce vaste univers  
Les ouragans, les splendides orages ?  
Nos yeux, etc.

Chétif mortel, si plein de vanité...  
Est-ce donc toi qui donna la lumière,  
A ces soleils qui dans l'immensité  
Sont plus nombreux que les grains de poussière  
Nos yeux, nos sens, notre esprit, notre cœur,  
Tout nous révèle un divin Créateur ?

ADIEU MIGNONNE.

ROMANCE.

Non, tu ne peux plus vivre en cage,  
Pars, Mignonne, je vais t'ouvrir ;  
Ton cœur veut se mettre en voyage  
Et brûle déjà de partir.  
Mais que, dans ta course lointaine,  
Mon ombre vienne auprès de toi ;  
Bien plus longtemps qu'une semaine  
Qu'il te souvienne encor de moi.

Adieu, Mignonne, pars, ouvre ton aile brune,  
Pour six mois de soleil, va, je te fais crédit ;  
De promesse à ton cœur je n'en demande qu'une  
C'est que tu reviendras l'hiver à l'ancien nid.

Toi qu'on appelle l'oublieuse,  
Ne manque pas de revenir,  
Et ne va pas, brune frileuse,  
De moi ne plus te souvenir.  
Sitôt que la bise et novembre  
Nous ramèneront le verglas,  
Sur les blancs carreaux de ma chambre  
Que j'entende sonner tes pas.

Adieu, Mignonne, etc.

Nous reprendrons nos rêveries.  
Tu me diras, au coin du feu,  
Tes caprices, tes fantaisies :  
Tu pourras me mentir un peu :

Je ferai semblant de te croire.  
Mon cœur ne peut plus se fermer.  
A ta lèvre il me faudra boire  
Tant que je saurai dire : Aimer !  
Adieu, Mignonne, etc.

A la mémoire de Mde. Jehin-Prume.

LAISSEZ-MOI DORMIR.

Paroles de LOUIS FRECHETTE.

Laissez-moi dormir : la nuit tombe ;  
Voici le soir silencieux,  
Je sens le sommeil de la tombe  
Poser son voile sur mes yeux.  
Je vais partir ; à ceux que j'aime,  
Ma lèvre que je sens blémir,  
A donné le baiser suprême...  
Laissez-moi dormir ! (bis.)

Je veux reposer sous un chêne  
Penché sur un tertre bénit,  
Où, durant la saison prochaine,  
Les oiseaux bâtiront leur nid.  
Là, dès l'aurore, sur ma tête,  
J'entendrai la feuille frémir,  
Et chanter la brune fauvette...

Laissez-moi dormir ! (bis.)

Alors, sur la tombe fermée  
Où je serai seule et sans voix,  
Dites à ceux qui m'ont aimée  
De venir prier quelquefois.

On dit que les âmes entendent  
La sainte voix du souvenir...  
Adieu ! j'en vois deux qui m'attendent :  
Laissez-moi dormir ! (bis.)

---

## LES POMMIERS SONT EN FLEURS.

ROMANCE.

Hymne sacré des amours éternelles,  
Tous les amants aiment à vous chanter  
Quand le printemps, avec ses fleurs nouvelles,  
En souriant revient nous visiter.  
Le vent du soir, la brise qui soupire,  
L'oiseau craintif et les papillons blancs,  
Sous les pommiers, en volant, semblent dire :  
Il faut s'aimer quand tout s'aime au printemps

Aimons-nous sans cesse,  
A l'amour qui nous presse  
Ouvrons nos cœurs,  
Les pommiers sont en fleurs ! } bis.

L'insecte ailé qui murmure dans l'herbe  
Sait vivre heureux sous les grands bois fleuris ;  
Un nid d'oiseau fait un palais superbe  
Quand l'alouette y couve ses petits.  
Un vert sentier couvert d'ombre et de mousse  
Plaît mieux au cœur qu'un chemin semé d'or ;  
Dans la nature où la vie est si douce  
En cherchant bien l'amour se trouve encor.

Aimons sans cesse, etc.

Quand deux à deux, à travers la feuillée,  
Joyeux on va promener ses vingt ans,  
Comme le ciel, l'âme, alors étoilée,  
S'ouvre en jetant des reflets éclatants.  
Beaux amoureux du pays des chimères,  
N'oubliez pas, le printemps revenu,  
D'aller cueillir baisers et primevères  
Au fond des bois qui cachent l'inconnu.  
Aimons sans cesse, etc.

LA FRANCE IMMORTELLE.

MELODIE.

Des nations on te vit la première  
A l'ignorance arracher le bandeau ;  
En tout pays tu portas la lumière  
Et le triomphe accueillit ton drapeau.  
Sur toi le ciel fixa toutes les gloires,  
Ton auréole éblouit l'univers,  
Et tu fus grande alors dans tes victoires ;  
Sois aujourd'hui sublime en tes revers.

O noble France !  
Sous la souffrance.  
Ne laisse pas ton grand cœur défaillir.  
Libre d'alarmes,  
Sèche tes larmes,  
Mon beau pays, tu ne dois pas mourir (bis).

Il vint une heure, heure où la confiance  
Que t'inspirait un légitime orgueil  
Voilà tes yeux sur l'horrible vengeance  
D'un ennemi qui préparait ton deuil.

De tes enfants une immense hécatombe  
Ensanglanta notre sol dévasté ;  
Mais ces héros descendus dans la tombe  
Ont pris l'essor vers l'immortalité.

O noble France, etc.

Après ces jours voués aux funérailles,  
Jours douloureux couverts d'un voile épais,  
N'évoque pas l'instant des représailles,  
Mets à profit les loisirs de la paix.  
Donne le calme à ton âme ulcérée,  
Aux cœurs français rends l'espoir et l'ardeur ;  
Par le travail forte et régénérée,  
Tu reverras ta gloire et ta splendeur.

O noble France, etc.

---

MON BONHEUR, LE VOILA.

ROMANCE.

J'aime la fleur s'inclinant sur sa tige,  
Perdue au fond d'un vert gazon,  
J'aime l'oiseau qui passe et qui voltige,  
Gazouillant sa folle chanson.  
Oui, je l'aime, belle nature,  
Ton soleil de printemps,  
J'aime le ruisseau qui murmure  
Et le calme des champs.

Vous êtes trop jolie

Pour aimer tout cela.

Riez de ma folie,

Mon bonheur, le voilà.

J'aime la mer, j'aime la roche aride,  
Où les flots viennent se briser.  
J'aime la vague écumante et rapide  
Que l'hirondelle vient raser.  
J'aime entendre, l'âme rêveuse,  
Tes élans furieux ;  
Je t'aime, onde capricieuse,  
Vaste miroir des cieux.  
Vous êtes, etc.

J'aime à calmer la douleur accablante  
Qui me poursuit comme un fléau :  
J'aime la voix du poète qui chante  
Au moindre bruit comme l'oiseau.  
Je t'aime aussi, liberté sainte,  
De bonheur tu tiens lieu.  
J'aime qui m'aime sans contrainte,  
J'aime ma mère et Dieu !

Restez, restez jolie,  
Mais aimez tout cela ;  
Partagez ma folie,  
Le vrai bonheur est là.

---

LA PREMIERE FEUILLE.

ROMANCE.

Enfin le soleil qui brille,  
Ayant couvé mon bourgeon,  
Vient de briser ma coquille,  
Je mets le nez au balcon.  
O bon air ! ô douces brises !  
Beaux papillons, hé là-bas !  
Venez dire des bêtises,  
Ne me connaissez-vous pas ?

Bonjour ! bonjour !  
Je suis la première feuille,  
Qu'avec bonheur on accueille,  
Bonjour ! bonjour !  
Espoir, amour.  
Sont les dons que je recueille ;  
Je suis la première feuille.  
Bonjour ! bonjour !

Accourez, mes robes blanches ;  
Jeunes cœurs, aimez-vous bien,  
Je chanterai dans les branches  
Et l'écho n'en saura rien :  
Gais passereaux, venez vite,  
J'ai des retraites pour deux ;  
Reconnaissez la petite  
Et confiez-lui vos œufs.  
Bonjour, etc.

A ton tour, terre féconde.  
Vois, tes prés semblent bouillir :  
J'entends le sillon qui gronde  
Sur tes blés qui vont jaillir.  
De jacasser il me tarde,  
Voici quelqu'un par bonheur.  
" Lève les yeux et regarde,  
C'est moi, c'est moi, Laboureur. "  
Bonjour, etc.

Je vois les fleurs printanières  
Sortir leurs petits enfants :  
Grimpez, liserons et lierres,  
Nous jouerons avec les vents.

Mais qu'aperçois-je ? un malade  
Qu'on promène doucement.  
A toi ma plus belle coïllade,  
Mon pauvre convalescent.  
Bonjour, etc.

---

LES QUATRE AGES DE LA FEMME.

ROMANCE.

Petits enfants, troupe blonde et jolie,  
Ainsi que vous, jadis dans les sillons  
Je folâtrais au printemps de ma vie,  
En butinant et fleurs et papillons.  
Heureuse alors des baisers de ma mère,  
En attendant de plus vives douleurs,  
Pour un jouet, un mot, une chimère,  
Déjà mes yeux ont répandu des pleurs.

Tout âge a ses charmes  
Et ses doux plaisirs,  
Ses craintes, ses larmes,  
Ses brûlants soupirs.  
Mais la main de Dieu  
Place, en chaque lieu,  
Près de la douleur,  
Un peu de bonheur.

Quinze ans plus tard, je délaissai, rêveuse,  
Tous les plaisirs qui vous semblent si doux.  
Et devant Dieu, confiante et joyeuse,  
Avec bonheur je fis choix d'un époux.

Il m'adorait, j'étais jeune et jolie...  
Pourtant mon cœur eut souvent des regrets ;  
Car je connus l'affreuse jalousie,  
Aux fleurs d'amour se joignaient les cyprès.  
Tout âge, etc.

De mon bonheur je savourais l'ivresse,  
Mais le bonheur peut-il être éternel ?  
Dieu, dans mon sein, fit germer ma tendresse,  
J'allais connaître un amour maternel.  
Avec bonheur, trois fois je devins mère :  
Trois chérubins, par l'Éternel bénis.  
Un jour, la mort vint enlever leur père,  
L'arbre mourut... Dieu me laissa les fruits.  
Tout âge, etc.

Et maintenant que me voilà grand'mère,  
Que sur mon front chaque orage a glissé,  
J'éprouve encor du bonheur sur la terre,  
En relisant l'album de mon passé.  
Ma voix tremblotte, et tout mon sang se glace,  
Ma vue est faible et mes pas sont tremblants ;  
Mais lorsqu'aux cieux j'irai prendre ma place,  
Je revivrai dans mes petits-enfants.  
Tout âge, etc.

MARTHE.

MELODIE.

On dit partout dans le village  
Que maître Jean vient t'épouser,  
Il est fort riche, mais je gage  
Que tu sauras le refuser !  
Et que t'importe la richesse !  
Ne m'as-tu pas donné ta foi !  
Dois-je douter de ta tendresse ?  
Marthe, Marthe, réponds-moi !  
Dois-je douter de ta tendresse ?

Marthe, réponds-moi !

Marthe, réponds-moi !

Te souviens-tu de ces dimanches  
Où nous allions danser tous deux  
Sous le grand arbre aux vieilles branches ;  
Alors n'étions-nous pas heureux ?  
L'amour était de la partie,  
Je disais le cœur en émoi :  
Je t'aimerai toute la vie !

Marthe, Marthe, souviens-toi !

Je t'aimerai toute la vie !

Marthe, souviens-toi !

Marthe, souviens-toi !

Et pourquoi ce cruel silence,  
Qui me fait, hélas ! tant souffrir ?  
D'un seul mot rends-moi l'espérance,  
Car te perdre mieux vaut mourir !  
Mais non, tais-toi, je viens de lire  
Dans tes regards ton embarras.  
Ah ! j'ai trop peur de te maudire !

Marthe, Marthe, ne réponds pas !  
Ah ! j'ai trop peur de te maudire !  
Marthe, ne réponds pas !  
Marthe, ne réponds pas !

---

UN MOT D'AMOUR.

ROMANCE.

L'abeille emplit ses rayons d'or  
En pillant la plaine fleurie ;  
Mais il est moins doux, son trésor,  
Qu'un seul de tes baisers, Marie ;

Car mon amour, sans détour,  
Est à toi..... bel ange !  
On daigne, en échange,  
Me payer de retour (*bis.*)

La rose, sous un ciel d'azur,  
S'élève, de grâce embellie ;  
Son parfum me semble moins pur  
Que ta douce haleine, Marie !

Car mon amour, etc.

Volez, chantez, petits oiseaux,  
Sur le gazon de la prairie.  
Et puissent vos concerts si beaux  
Charmer l'oreille de Marie !

Car mon amour, etc.

Taisez-vous, indiscrets ruisseaux,  
Ne couvrez pas sa voix chérie :  
Le doux murmure de vos eaux  
Ne vaut pas le chant de Marie ;

Car mon amour, etc.

---

LES AILES D'UN ANGE.

MELODIE.

O blanche jeune fille,  
Dans ton œil radieux  
Puisque le désir brille,  
Comme une étoile aux cieus,  
Penses-tu que ton âme  
Puisse entendre sans peur  
Un doux mot dont la flamme  
Pourra brûler ton cœur ?  
Ah ! c'est un mot étrange.....  
Que l'homme apprend le jour  
Où, dans un rêve, un ange  
Vient lui parler d'amour.

C'est en vain, jeune fille,  
Que ta virginité  
Comme une perle brille,  
Pour parer ta beauté !  
Car ta lèvre pâlie,  
O pauvre enfant du ciel !  
Parfois, déjà s'oublie  
A savourer le miel.....  
Le miel, que l'on recueille,  
De deux baisers !..... un jour,  
Sur la plus belle feuille  
De l'arbre de l'amour.....

Dépouille donc, ô femme !  
Ta céleste candeur ;  
Cache au fond de ton âme  
Cette divine fleur.....

Voici l'instant suprême  
Où l'amour, ton vainqueur,  
Avec le mot : " je t'aime "  
Fera battre ton cœur.....  
Devant ce mot étrange,  
Soupiré par l'amour,  
Tes ailes, ô mon ange,  
Vont tomber sans retour.

VIENS AVEC MOI.

DUETTINO,

Sur les flots onduleux que le zéphir agite  
Ma barque se balance et se penche à demi.  
Comme un noble coursier que le frein sollicite,  
Sa blanche voile a doucement frémi.

Oh ! viens, tout nuage s'efface  
Dans le ciel bleu,

Car ma prière a trouvé grâce  
Aux pieds de Dieu.

Quand la vague docile expire  
Auprès de moi,

Son murmure semble me dire :  
Viens avec moi, viens avec moi,  
Viens avec moi.

Sur les flots onduleux que le zéphir agite  
Sa barque se balance et se penche à demi.  
Comme un noble coursier que le frein sollicite,  
Sa blanche voile a doucement frémi.

Oh ! vois ce nuage qui passe  
Dans le ciel bleu,

Notre voix n'a pas trouvé grâce  
Aux pieds de Dieu.

Quand la vague docile expire  
Auprès de moi,

Son murmure semble me dire :  
Reste avec moi, reste avec moi,  
Reste avec moi.

Viens ! à notre retour, le rivage et la terre,  
Le parfum de tes fleurs, le chant de tes oiseaux,  
Te sembleront plus doux auprès de ta chau-  
L'âme s'élève au murmure des flots. [mière,  
La mer n'eut jamais de caprice

Pour ses enfants,

Et Dieu sera toujours propice  
A nos accents.

Quand le vent a chassé l'orage  
Si loin de toi,

Pour nous il n'est pas de naufrage.

Viens avec moi, viens avec moi,

Viens avec moi.

Oh ! moi, j'aime bien mieux le rivage et la terre,  
Le parfum de mes fleurs, le chant de mes oi-  
[seaux.

Ma mère attend là-bas, seule en notre chau-  
mière ;

Ami, je crains l'inconstance des flots.

La mer obéit au caprice

Des moindres vents,

Et Dieu n'est pas toujours propice

A nos accents.

Dans un océan sans orage

Je n'ai pas foi :

Le calme est bien près du naufrage.  
Reste avec moi, reste avec moi,  
Reste avec moi.

Oh! vois, tout nous sourit, la brise nous entraîne,  
Sur la vague bercés, nous parlerons d'amour.  
Que ta joyeuse voix, s'unissant à la mienne,  
Chante gaîment, sans crainte du retour.

Voguons, tout nuage s'efface  
Dans le ciel bleu,  
Notre prière a trouvé grâce  
Aux pieds de Dieu.

Quand la vague docile expire  
Auprès de moi,  
Son murmure semble me dire :  
Viens avec moi, viens avec moi,  
Viens avec moi.

Viens, je cède ; partons, la brise nous entraîne.  
Sur la vague bercés, nous parlerons d'amour ;  
Et ma joyeuse voix, s'unissant à la tienne,  
Dira, dira gaîment, sans crainte du retour,

Voguons, tout nuage s'efface,  
Dans le ciel bleu.

Notre prière a trouvé grâce  
Aux pieds de Dieu.

Quand la vague docile expire  
Auprès de moi,

Son murmure semble me dire :  
Viens avec moi, viens avec moi,  
Viens avec moi, avec moi.

LA BERGERE AUX CHANSONS.

ROMANCE.

Doux rossignol, chante l'aurore,  
Je fais écho sous nos buissons,  
Lorsque tu pars je chante encor,  
Je suis la bergère aux chansons.

La la la la la la la,

La la la la la la la,

Je suis la bergère aux chansons. } (bis.)

Troupeau chéri, broutez l'herbe fleurie,  
Ne craignez pas la cruauté des loups :  
Je les endors loin de votre prairie  
Par ma prière et par mes chants si doux,  
Doux rossignol, etc.

Viens près de moi, mon aimable chevrette,  
Pais à mes pieds l'odorant serpolet ;  
Ton doux bêler sera ta chansonnette,  
J'y répondrai par un joyeux couplet.  
Doux rossignol, etc.

Lorsque les cieux s'illuminent d'étoiles,  
A deux genoux j'admire leurs splendeurs.  
Un jour, là haut, bien par là ces voiles,  
Je chanterai dans les célestes chœurs,  
Doux rossignol, etc.

AH ! MAMAN !

CRI DU CŒUR.

Certain soir, de chez la mendière  
Je revenais en chantonnant,  
Lorsque près de moi passa Pierre  
Qui me dit tout en soupirant :  
(.ai) Je t'aime ! et puis sans plus attendre,  
Entre ses deux bras m'enlaçant,  
Il me prit un baiser bien tendre.

PARLÉ. (d'un air confus.) Ah ! maman !

En arrivant dans le village,  
Pierre partit chez mes parents  
Me demander en mariage.  
Ma mère lui dit : j'y consens ;  
Mais il faut l'avis de Fanchette.  
Donnes-tu ton consentement ?  
Je répondis baissant la tête.....

PARLÉ. (D'un air embarrassé et joyeux )

Ah ! maman !

On nous maria..... la journée  
Ne parut pas longue pour nous ;  
Quand la danse fut terminée,  
Ma mère dit à mon époux :  
Allons, Pierre, emmène ta femme.  
Je répondis en rougissant,  
Cachant le trouble de mon âme :

PARLÉ. (D'un air pudique.) Ah ! maman !

Dans notre nouvelle demeure  
Nous arrivâmes à minuit,  
J'entendis résonner une heure,  
Et puis... la lampe s'éteignit,  
Le lendemain, dans le village,  
Chacun me disait, en riant :  
Eh ! que dis-tu du mariage ?

PARLÉ (D'un air satisfait.) Ah ! maman !

Nous nous aimons... la Providence  
A récompensé notre amour,  
Nous célébrons une naissance :  
Une fillette a vu le jour.  
Le bonheur règne en ma chaumine,  
Et ma fillette, dans un an,  
Dira de sa voix enfantine :

PARLÉ. (Cri d'enfant.) Ah ! maman !

PLEURANT A TES GENOUX.

ROMANCE.

Au bal, je l'ai revu, combien j'étais émue,  
Nous étions l'un à l'autre étrangers désormais ;  
Il vint, il me parla, je pâlis à sa vue,  
Il m'appela madame, hélas ! moi qui l'aimais.  
Son cœur était le mien, à lui seul j'étais chère,  
Un autre s'est offert, à lui j'ai dû m'unir.  
Pleurant à tes genoux, je t'implorais ma mère !  
Tu voulus, j'obéis ; je n'ai plus qu'à mourrir !

Plus tard je le revis, une autre jeune fille,  
Belle, aimable et modeste, avait fixé son choix;  
Il l'entourait de soins, il la nommait Camille,  
Il lui parlait d'amour des yeux et de la voix.  
Depuis il sont unis, ma douleur est amère,  
Le passé m'importune autant que l'avenir.

Pleurant à tes genoux, etc.

Plus tard je l'ai revu, mais bien longtemps en-  
Il tenait un enfant assis sur ses genoux; [core  
Soudain je tressaillis au nom d'Éléonore,  
Rappelant à mon cœur nos entretiens si doux.  
L'enfant portait mon nom que lui donna son père  
Il s'en souvient encore, ah ! qu'il a du souffrir.

Pleurant à tes genoux, etc.

Enfin, je l'ai revu, j'étais en robe noire,  
J'étais perdu l'époux que vous m'aviez donné  
Et lui, voyant mon deuil, pâlit à la mémoire  
Du lien qui loin de moi le tenait enchaîné;  
Je ne l'ai plus revu, que faire sur la terre,  
Il est époux et père, il ne peut revenir.

Pleurant à tes genoux, etc.

MA TOURTERELLE.

ROMANCE.

O douce tourterelle !  
Aimante et toute belle,  
Envole-toi vers celle  
Qui possède mon cœur.  
De ma part va lui dire,  
Qu'en mon heureux délire,  
C'est elle qui m'inspire  
Un instant de bonheur.

Aimer sans espoir,  
C'est braver la vie.  
J'aime sans avoir  
Mon aimable amie,  
Mon cœur s'est brisé  
A l'aspect de ses charmes  
N'est-il pas aisé  
De répandre des larmes ?  
Messagère d'amour,  
Pars, j'attends ton retour !

Toi, gentille alouette,  
Vois ma peine secrète,  
D'elle je m'inquiète,  
Vole sur son chemin.  
Tâche de la surprendre.  
Ecoute sa voix tendre  
Et viens vite m'apprendre  
Qu'elle accorde sa main.

Aimer sans espoir, etc.

Vole et va sous l'ombrage  
Épier son passage,  
Écoute son langage  
Près des serres en fleurs ;  
O'est là qu'elle promène  
Mon espoir ou ma peine.  
Reviens, sans perdre heleine,  
M'emporter le bonheur....

Aimer sans espoir, etc.

Viens avec l'espoir  
Me rendre la vie ;  
Peut-on ne pas voir  
Son aimable amie ?  
Mon cœur s'est brisé  
A l'aspect de ses charmes,  
N'est-il pas aisé  
D'apaiser mes alarmes ?  
Messagère d'amour,  
Pars, j'attends ton retour !

---

DAVID CHANTANT DEVANT SAUL.

O Roi Saul ! ton peuple te répète,  
Le Dieu des Rois veut éprouver ta foi ;  
Pour le combat que ta valeur s'apprête,  
Il faut dompter l'esprit du mal en toi !  
Avec la foi reprends l'arme suprême,  
Ne tremble pas ainsi qu'un faible enfant...,  
Et de l'épreuve où t'attend Dieu lui même,  
Tu vas sortir vainqueur et triomphant ! (*bis*)

Retentissez, harpes sonores, jusqu'au ciel,  
Chantez celui que l'on adore dans Israël !

Harpes sonores, [Israël !  
Retentissez ! chantez celui que l'on adore dans  
Harpes sonores !

Retentissez jusqu'au ciel !

Je veux chanter pour adoucir ton âme,  
Les eaux, les bois, les montagnes, les prés...  
Les champs en fleurs avec les cieux en flamme  
Je veux chanter des hymnes inspirés !  
Je chanterai la candeur de l'enfance,  
Je chanterai du vieillard la douceur ;  
La souvenance unie à l'espérance,  
La créature unie au Créateur !  
Retentissez, etc.

---

OU VOULEZ-VOUS ALLER ?

Dites, la jeune belle,  
Où voulez-vous aller ?  
La voile ouvre son aile,  
La brise va souffler,  
La brise va souffler.

L'aviron est d'ivoire,  
Le pavillon de moire,  
Le gouvernail d'or fin ;  
J'ai pour lest une orange,  
Pour voile une aile d'ange,  
Pour mousse un séraphin.

Dites, la jeune belle, etc

Est ce dans la Baltique,  
Sur la mer Pacifique,  
Dans l'île de Java ?  
Ou bien dans la Norvège,  
Cueillir la fleur de neige  
Ou la fleur d'augsoka ?

Dites, la jeune belle, etc.

Menez-moi, dit la belle,  
A la rive fidèle  
Où l'on aime toujours !  
Cette rive, ô ma chère,  
On ne la connaît guère  
Au pays des amours.

Dites, la jeune belle, etc.

---

JE VEUX FINIR COMME J'AI COMMENCÉ.

Puisque je prends avec vous mes ébats,  
C'est aujourd'hui un refrain que j'implore  
Mais la raison, enfin, me dit tout bas :  
A soixante ans dois-tu chanter encore ?  
Par des chansons ma mère m'a bercé : } *bis.*  
Je veux finir comme j'ai commencé,

Je me souviens, enfant, quand je pleurais,  
Je fus bercé dans les bras d'une femme ;  
Lorsqu'il faudra m'endormir pour jamais,  
Je veux encore que sa main me réclame,  
Et sur son sein posant mon front glacé,  
Je veux finir, etc.

Sans imiter les Bernier, les Chaulieu,  
Je bois un coup quand je me mets à table,  
Je bois encore pour le coup du milieu,  
Mais au dessert la soif est redoutable.  
Le bouchon part... le champagne a moussé.  
Je veux finir, etc.

On pourrait bien se venger des méchants,  
On sait pourtant si l'espèce en abonde ;  
Moi, plus heureux, par de modestes chants,  
J'ai su braver les peines de ce monde.  
Jamais le fiel dans mon sang n'a passé,  
Je veux finir, etc.

Un avenir, une espérance, un Dieu,  
Ont embelli les jours de ma jeunesse ;  
Quand à ce monde il faudra dire adieu,  
Sans que jamais aucun espoir ne reste.  
Ah ! vers le ciel mon oeil sera fixé !  
Je veux finir, etc.

BRAZIER.

LE MÉNAGE D'UN GARÇON.

CHANSON.

Je loge au quatrième étage,  
C'est là que finit l'escalier ;  
Je suis ma femme de ménage,  
Mon domestique et mon portier.  
Des créanciers quand la cohorte,  
Au logis sonne à tour de bras,  
C'est toujours, en ouvrant la porte,  
Moi qui dis que je n'y suis pas,

COMMENCÉ.

ébats,  
j'implore  
bas :  
ore ?

rocé : } bis.

pleurais,  
emme ;  
r jamais,  
éclame,  
glacé,

De tous mes meubles, l'inventaire  
Tiendrait un carré de papier ;  
Pourtant je reçois d'ordinaire  
Des visites dans mon grenier.  
Je mets les gens fort à leur aise,  
A la porte un bavard maudit,  
Tous mes amis sur une chaise,  
Et ma maîtresse sur mon lit.

Vers ma demeure quand tu marches,  
Jeune beauté, va doucement,  
Crois-moi, quatre-vingt-dix-huit marches  
Ne se montent pas lestement.  
Lorsque l'on arrive à mon gîte,  
On se sent un certain émoi ;  
Jamais sans que son cœur palpite,  
Une femme n'entre chez moi.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,  
De moi, pour faire certain cas,  
Avoir l'état de ma cuisine :  
Sachez que je fais trois repas.  
Le déjeuner m'est très-facile,  
De tous côtés je le reçois,  
Je dîne tous les jours en ville,  
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche et j'ai pour campagne  
Tous les environs de Paris,  
J'ai mille châteaux en Espagne ;  
J'ai pour fermiers tous mes amis,  
J'ai, pour faire le petit-maître,  
Sur la place, un cabriolet ;  
J'ai un jardin sur ma fenêtre,  
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire  
Sur moi s'égayer aujourd'hui ;  
Dans ma richesse imaginaire,  
Je suis aussi riche que lui,  
Je ne vis qu'au jour la journée ;  
Lui, vante ses deniers comptants,  
Et puis, à la fin de l'année,  
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit, dans son livre,  
Que tout est bien, il m'en souvient,  
Tranquillement laissons-nous vivre  
Et prenons le temps comme il vient,  
Si, pour récréer ce bas monde,  
Dieu nous consultait aujourd'hui,  
Convenons-en tous à la ronde,  
Nous ne ferions pas mieux que lui.

J. PAIN.

---

### LE MONTAGNARD ÉMIGRÉ.

ROMANCE.

Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance ;  
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours  
De France !

O mon pays ! sois mes amours,  
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,  
Au foyer de notre chaumière,  
Nous pressait sur son cœur joyeux,  
Ma chère !

Et nous baisions ses blancs cheveux  
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore  
Du château que baignait la Dore,  
Et de cette tant vieille tour  
Du More,  
Où l'airain sonnait le retour  
Du jour ?

Il te souvient du lac tranquille  
Qu'effleurait l'hirondelle agile,  
Du vent qui courbait le roseau,  
Mobile,  
Et du soleil couchant sur l'eau  
Si beau.

T'e souvient-il de cette amie,  
Tendre compagne de ma vie ?  
Dans les bois en cueillant la fleur  
Jolie,  
Hélène appuyait sur mon cœur...  
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,  
Et ma montagne et mon vieux chêne ?  
Leur souvenir fait tous les jours  
Ma peine.  
Mon pays sera mes amours  
Toujours.

ROBERT LE DIABLE

EVOCATION.

Voici donc les débris du monastère antique,  
Voué par Rosalie au culte du Seigneur,  
Ces filles des autels, dont l'infidèle ardeur,  
Brûlant pour d'autres dieux un encens impu-  
Où régnait la vertu, fit régner le plaisir, [dique  
Nonnes, qui reposer sous cette froide pierre,  
M'entendez-vous ?

Pour une heure quittez votre lit funéraire,  
Relevez-vous.

Ne craignez pas d'une sainte immortelle,  
Ne craignez pas le terrible courroux,  
Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle,  
Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle,  
C'est moi, c'est moi, c'est moi,  
Moi damné comme vous,  
Moi damné comme vous,  
Nonnes, m'entendez-vous ?  
Nonnes, relevez-vous !

QUE NE SUIS-JE LA Fougère ou LES  
VCEUX D'UN AMANT.

ROMANCE.

AIR connu.

Que ne suis-je la fougère  
Où, sur le soir d'un beau jour,  
Se repose ma bergère  
Sous la garde de l'amour !

Que ne suis-je le Zéphire,  
Qui rafraîchit ses appas,  
L'air que sa bouche respire,  
La fleur qui naît sous ses pas ?

Que ne suis-je l'onde pure,  
Qui la reçoit dans son sein !  
Que ne suis-je la pluie  
Qu'elle met sortant du sein !  
Que ne suis-je cette glace  
Où son minois répété,  
Offre à nos yeux une grâce  
Qui sourit à la beauté !

Que ne suis-je l'oiseau tendre  
Dont le ramage est si doux,  
Qui, lui-même, vient l'entendre  
Et mourir à ses genoux !  
Que ne suis-je le caprice  
Qui caresse son désir,  
Et lui porte en sacrifice  
L'attrait d'un nouveau plaisir !

Que ne puis-je, par un songe,  
Tenir son cœur enchanté !  
Que ne puis-je du mensonge  
Passer à la vérité !  
Les dieux qui m'ont donné l'être  
M'ont fait trop ambitieux ;  
Car enfin, je voudrais être  
Tout ce qui plaît à ses yeux :

**RIBOUTET,**

LE CURÉ DE NOTRE VILLAGE.

CHANSONNETTE.

*Car  
pêche*

Le curé de notre village  
Disait aux fill's dans (ses sermons : *bi*)  
Aimer convient bien au jeune âge,  
Aimer convient bien (aux garçons ; *bi*)  
Car j'aime à voir sur la coudrette, *sous*  
Après les travaux (du matin, *bi*)  
Danser au son de la musette,  
Danser au son du tambourin. } *bis*

Si parfois, quand on est en danse,  
Fillette faisait un faux pas,  
Toujours avec éloquence,  
Je ne la rebutterai pas ;  
Car j'aime à voir sous la coudrette,  
Après les travaux du matin,  
Danser au son de la musette,  
Danser au son du tambourin.

Il faut que l'on vide une tonne  
Du meilleur vin de mon cellier,  
Et puis après qu'elle résonne  
Sous le pied du ménétrier,  
Car j'aime à voir sous la coudrette,  
Après les travaux du matin,  
Danser au son de la musette,  
Danser au son du tambourin.

La musette est bien arrosée,  
Et j'applaudis à ses chansons ;  
Avec vos belles fiancées,  
Sautez, dansez, joyeux garçons ;

Car j'aime à voir sous la coudrette,  
Après les travaux du matin,  
Danser au son de la musette,  
Danser au son du tambourin.

Mes amis, le temps marche vite,  
Votre curé se fait bien vieux ;  
N'est-il pas juste qu'il profite,  
Auprès de vous des jours heureux...  
Car j'aime à voir sous la coudrette,  
Après les travaux du matin,  
Danser au son de la musette,  
Danser au son du tambourin.

Enfants, venez au presbytère,  
Si l'amour vous cause des pleurs ;  
Toujours en ami votre père,  
Je serai votr' consolateur ;  
Car j'aime à voir sous la coudrette,  
Après les travaux du matin,  
Danser au son de la musette,  
Danser au son du tambourin.

---

### LES SEPT JOURS DE LA SEMAINE.

#### CHANSONNETTE.

Lundi, pour une semaine,  
Partit la mère à Suzon ;  
Je recontraï l'inhumaine,  
Et je lui dis sans façon :

Me permettez-vous, la belle,  
D'aller vous voir un matin ?

— Oui-dà, monsieur, me dit-elle,

Vous pouvez venir demain. (bis)

Mardi, j'y cours, dès l'aurore,

Et me jette à ses genoux ;

Ma Suzon, je vous adore,

Et ne veux aimer que vous.

Voulez-vous m'aimer de même ?

Quoi, vous ne me répondez rien ?

— Moi, monsieur, si je vous aime,

Je vous le dirai demain. (bis)

Mercredi, pour ma tendresse,

Quel moment délicieux !

De ma charmante maîtresse

J'obtins le plus doux aveu ;

Je voulus prendre pour gage

Le bouquet placé sur son sein.

— Tout beau, monsieur, soyez sage.

Vous me le prendrai demain. (bis)

Jeudi, je lui dis : ma chère,

Tu m'as promis ton bouquet,

Et j'obtins de ma bergère

De le prendre à son corset.

Ah ! dans l'ardeur qui m'agite

Laisse-moi baiser ta main.

— Monsieur, vous allez trop vite,

Vous la baiserez demain. (bis)

Vendredi, pétillant d'aise,

Je lui rappelle mes droits.

Je prends sa main, je la baise

Et la rebaïse mille fois.

Ah ! laisse-moi sur ta bouche  
Te faire un plus doux larcin.  
— Non, je défens qu'on y touche,  
(bis) Nous en parlerons demain

Samedi, cette luttine  
Ne peut me le refuser,  
Et, sur sa bouche divine,  
Je cueillis un doux baiser.  
Dans mon amoureuse ivresse  
J'allais un peu trop grand train.  
— Monsieur, me dit la traîtresse,  
Songez donc au lendemain. (bis)

Dimanche, de cœur et d'âme  
Par mes succès enhardi  
J'en voulus faire ma femme  
Quand elle me répondit :  
— Tout le long de la semaine,  
On travaille, et c'est fort bien ;  
(bis) Mais dans l'église romaine,  
Le dimanche on ne fait rien.

### LE VRAI MANGEUR.

PARODIE DE LA CHANSON DU VRAI BUVEUR.

(bis) AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que la lumière  
Vient éclairer mon chevet,  
Je commence ma carrière  
Par visiter mon buffet.

A chaque mets que je touche  
Je me crois l'égal des dieux,  
Et ceux qu'épargne ma bouche  
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade  
Pour l'ami de la gaieté :  
On boit quand on est malade,  
On mange en bonne santé.  
Quand mon délire m'entraîne,  
Je me peins la Volupté  
Assise la bouche pleine  
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures lorsque j'entre  
Chez le traiteur du quartier,  
Je veux toujours que mon ventre  
Se présente le premier.  
Un jour les mets qu'on m'apporte  
Sauront si bien l'arrondir,  
Qu'à moins d'élargir la porte  
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,  
Me semble un être divin  
Qui, du fond de sa cuisine,  
Gouverne le genre humain.  
Qu'ici-bas on le contemple  
Comme un ministre du ciel,  
Car sa cuisine est un temple  
Dont les fourneaux sont l'autel.

Mais sans plus de commentaires,  
Amis, ne savons-nous pas  
Que les noces de nos pères  
Finirent par un repas ;

Qu'on vit une nuit profonde  
Bientôt les envelopper,  
Et que nous vinmes au monde  
A la suite d'un souper ?

Je veux que la mort me frappe  
Au milieu d'un grand repas ;  
Qu'on m'enterre sous la nappe  
Entre quatre larges plats,  
Et que sur ma tombe on mette  
Cette courte inscription :  
" Ci-gît le premier poète  
" Mort d'une indigestion."

DESAUGIERS.

---

### HISTOIRE DE CENDRILLON.

Une jeune fille avait un père  
Qui vendait du drap d'Elbeuf,  
Il lui fit don d'une belle-mère  
Vu qu'il s'trouvait par trop veuf.  
Sept à huit jours, peut-être bien neuf,  
Elle était malheureuse comme une pierre.  
Faut dire que la belle-mère avait  
Deux filles, qu'en dot elle apportait,  
Et qui n'étaient pas belles du tout,  
C'qui fait qu'ça les vexaient beaucoup,  
Vu qu'l'autre était un vrai bijou.

Faut vous dire qu'la pauvre petite  
Avait l'droit dans la maison,  
D'nettoyer toutes les marmites.  
D'manger tous les rogatons ;

Enfin on l'appelait Cendrillon !  
Car la cheminée était son gîte.  
Ses chipies d'sœurs en riaient faut voir,  
Quand leur mère vint à recevoir,  
Un p'tit billet d'Abdel-Kader,  
Qui donnait un bal, près d'Alger,  
Et les priaient d'sy rendre par mer.

Les deux sœurs, à leurs toilettes  
Firent travailler Cendrillon,  
Elle leur fit des robes très chouettes,  
Et leur frisa le chignon !  
Puis elles lui dirent : garde la maison,  
C'est bon pour une laveuse d'assiettes !  
Elle pleura tant de c'camouflet,  
Qu'elle en remplit quatre grands baquets !  
Mais heureusement que son parrain,  
Qu'était Monsieur Robert Houdin,  
Vint mettre un terme à son chagrin.

Je le vois, dit-il, ma biche,  
Tu voudrais aller au bal !  
V'la qu'il souffle sur le caniche,  
Et qu'il le change en cheval ;  
Il fait un fiacre triomphal  
Avec une vieille bourriche ;  
Il change en cocher l'perroquet,  
En petit groom, le saunsonnet ;  
Puis il lui donne un beau tartan,  
Avec une robe de bourakan,  
Et puis des socques ben er-luisants.  
Surtout lui dit, c't'homme habile,  
Quitte le bal avant minuit !  
Car sans ça, d'avant l'monde kabyle  
Tu r'prendrais tes vieux habits ;

O'est dit ! qu' Cendrillon dit, qu'elle dit ;  
Et pour Alger la v'la qui file.  
Au bal aussitôt qu'elle parut,  
Au fils d'Abdel-Kader elle plût ;  
Ses sœurs en furent très chagrinées,  
Et se r'gardèrent sans rien d'viner,  
Vu qu'l'autre avait mis un faux nez.

Chacun monta sur sa chaise,  
Pour la voir à la polka ;  
De brioches chaudes comme la braise,  
Abdel-Kader la combla !  
Son fils qu'avait l'cœur pris déjà,  
N'en put manger que quinze ou seize.  
Pour la première il l'invita,  
Quand minuit moins un quart sonna !  
Mais Cendrillon s'sauva et lui dit :  
Meroi ! mon portier m'linterdit,  
Il n'ouvre jamais après minuit !.....

Et dans sa fuite assez fine,  
Un de ses socques tomba ;  
Au moyen d'une Constantine,  
Dans Elbeuf elle arriva !  
Le jeune prince ramassa  
Le socque, et l'mit sur sa poitrine.  
Le pied qui chaussait ce socque-ci,  
Dit-il, me trotte dans l'esprit !  
L'fait est, qu'il y trottait si bien,  
Qu'il fit proclamer un matin,  
Qu'celle qu'avait l'pied, aurait sa main.

En vain à toutes les d'moiselles,  
On essaya l'socque susdit ;  
Les deux sœurs, nos péronelles,  
N'eurent jamais l'pied assez p'tit.

Mais Cendrillon, c'qui les réjouit,  
D'manda de l'essayer comme elles !  
Figurez-vous leur saisissement !  
Le socque lui allait comme un gant !  
Leur plaisir ne fut pas très vif,  
Mais elles se dirent : c'est positif,  
C'est elle qui portait le faux pif !

Un cortège magnifique,  
Composé d'beaucoup de chameaux,  
La conduisit en Afrique  
Au jeune prince des Mauricaux.  
Après un festin des plus beaux,  
On eut la lanterne magique ;  
Cendrillon, qu'avait très bon cœur,  
Fit venir près d'elle ses deux sœurs !  
Leur dit : je n'vous en aime pas moins ;  
Puis six semaines après, d'vant témoins,  
Leur fit épouser !..... quatre Bédouins !

MORALITÉ DE L'HISTOIRE.

Enfants ! qu'ceci vous apprenne  
A bien choisir, en naissant,  
Votre parrain et votre marraine,  
Vous en voyez l'agrément.  
N'rentrez pas tard dans votre log'ment,  
A votre portier ça f'rait d'la peine.  
Attachez vos souliers très mal,  
Et tâchez d'en perdre un au bal.  
C'est le moyen d'vous marier,  
Et si l'on vous rend votre soulier,  
De r'trouver chaussure à votre pied ! !

## L'EMBARRAS DU CHOIX.

CHANSONNETTE.

Chacun aime assez dans la vie  
Choisir ce qui lui fait envie,  
Il est cependant bien des cas  
Ou choisir est un embarras,  
Et Salomon, par sa sentence,  
A prouvé jusqu'à l'évidence

Qu'il est très gênant quelquefois  
D'avoir l'embarras du choix.

L'an dernier, traversant la Chine,  
Je veux goûter à la cuisine,  
Pour me régaler, quel plaisir !  
Mon hôte me donne à choisir :  
Ou la soupe aux nids d'hirondelles  
Ou le pâté de sauterelles !  
Il est très gênant, etc.

Un créancier frappe à ma porte ;  
J'ouvre..... que la peste l'emporte !  
Je voudrais, dit-il, mon argent,  
Mais je ne suis pas exigeant ;  
Et si par hasard l'or vous manque,  
Vous payerez en billets de banque !  
Il est très gênant, etc.

Pour certain vote d'importance  
Deux candidats sont en présence :  
L'un est un homme des plus forts  
Qui me plaît sous tous les rapports ;

Mais l'autre me donne d'avance  
Des preuves de reconnaissance !  
Il est très gênant, etc.

Par une nuit sombre, un brave homme,  
Porteur d'une assez forte somme,  
Est accosté par un bandit  
Qui pistolet au poing lui dit :  
Halte-là ! selon votre envie  
Donnez-moi la bourse ou la vie !  
Il est très gênant, etc.

Un grand amateur de voyages  
Tombe chez des anthropophages,  
Qui trouvent que son embonpoint  
Pour la cuisson est juste à point.  
Pourtant avant qu'on le désosse,  
On lui laisse choisir la sauce !.....  
Il est très gênant, etc.

---

### UN FESTIN DANS LES BLÉS.

CHANSONNETTE.

L'abeille reine des insectes,  
Avait convoqué ce jour-là,  
Ses sujets de toutes les sectes  
Pour un grand festin de gala,  
De juillet le soleil superbe  
Dorait la cime de nos blés,  
Et les biuets émaillaient l'herbe  
De leurs calices étoilés !

C'est le festin des libellules,  
Des cigales, des papillons ;  
Abeilles quittez vos cellules  
Et sauterelles vos sillons ;  
C'est le festin des libellules,  
Des cigales, des papillons.

La fourmi parut la première  
Bien qu'elle fut venue à pied ;  
Cette infatigable ouvrière  
Toute la nuit avait veillé.  
Elle seule dressa la table,  
Pour ce repas à ciel ouvert ;  
Chacun la trouva trop aimable  
D'avoir préparé le couvert.

C'est le festin, etc.

La race allée est très friande,  
Le menu fut fort délicat ;  
Quelques vers en guise de viande  
Firent les frais du premier plat :  
Puis la suite fut composée  
Du suc des plus brillantes fleurs ;  
Comme vins, gouttes de rosée  
Et quelques fruits secs pour primeurs.

C'est le festin, etc.

Au dessert on eut la musique  
De deux bourdons et d'un cri-cri ;  
Le concert fut si magnifique  
Que chacun était alibi.  
Les puces, au son de l'orchestre,  
Formèrent un corps de ballet,  
Et dansèrent un pas sylvestre  
Qui produisit beaucoup d'effet.

C'est le festin, etc.

Ce qui fut le moins convenable,  
Ce fut le moment du départ ;  
Le grillon, en quittant la table,  
Chantait faux un air goguenard.  
On vit la demoiselle agile  
Se heurter aux tiges des blés,  
Et les papillons à la file  
Par terre, aux hannetons mêlés.  
C'est le festin, etc.

Les mouches s'étant attablées  
La nuit, aux restes du festin,  
Furent en grand nombre avalées  
Par les mésanges, le matin.  
Cela prouve qu'en toute chose  
Il faut se retirer à temps,  
Et que la gourmandise est cause  
Des malheurs les plus éclatants.  
C'est le festin, etc.

---

### LE BONHOMME JANVIER.

CHANSONNETTE.

Voici le bonhomme Janvier !  
Son cortège  
Couvert de neige  
Accourt chez nous sans dévier,  
Salut, salut au bonhomme Janvier.

Lorsqu'en son gîte,  
Et l'œil au guet,  
Sur son Brégnet,  
Il voit l'heure prescrite,

Avec sa suite,  
Il part soudain  
Bien plus vite  
Que n'importe quel train.  
Dans son trajet,  
Nul temps d'arrêt,  
Il apparaît  
Fin du dernier trimestre,  
Et stupéfait,  
C'est à regret  
Que saint Sylvestre  
Alors fait son paquet !  
Voici le bonhomme, etc.

Gelée et bise,  
Givre, aquilons  
De fins grêlons  
Ornent sa barbe grise ;  
Soignant sa mise  
Pour nos climats,  
Vite il frise  
Sa perruque à frimas.  
Sous son chapeau  
Qui brave l'eau,  
Sous son manteau  
Qui peut narguer la veste ;  
Au pied levé,  
Sur le pavé,  
De son pas lesté  
Il est vite arrivé !  
Voici le bonhomme, etc.

Fort en charades  
Le premier jour  
De son retour,

Témoin les embrassades,  
Des accolades  
Des vœux pompeux,  
Vrais ou fades,  
Il les devine au mieux ;  
Aussi joujoux,  
Bonbons, bijoux,  
Sont à prix fous,  
Car partout l'orgueil perce.  
Grâce à lui l'or  
Coule à plein bord,  
Et le commerce  
Avec lui va très fort !  
Voici le bonhomme, etc.

En joyeux drille  
Malgré l'hiver,  
Il trône fier  
Aux fêtes de famille ;  
Le vin scintille,  
Le bouchon part,  
L'esprit brille  
De tout il veut sa part.  
Aux lycéens,  
Nouveaux, anciens,  
Charmants vauriens,  
Il offre le champagne,  
Dans un banquet,  
Où, satisfait,  
Saint Charlemagne  
Est orné d'un bouquet !  
Voici le bonhomme, etc.

Si sa présence,  
Signe de froid,  
Glace d'effroi,  
La pénible indigence,  
Son éloquence,  
Sait réveiller,  
L'opulence,  
Qui pourrait sommeiller,  
Où, ses accents,  
Simple, touchants,  
Mais tout puissants,  
Allègent la souffrance ;  
Et la douleur,  
Trouve un sauveur,  
Car l'espérance,  
Est déjà du bonheur !  
Voici le bonhomme, etc.

J'SUIS INCÉDULE.

CHANSONNETTE.

J'ai l'air comm' ça, mais tout de même,  
J'suis pas si bêt' que l'on croit.  
D'abord moi, j'ai pour système,  
Qu'il ne faut croire que c'qu'on voit...  
On m'disait, quand j'étais p'tite,  
Qu'les enfants y'raient sous les choux...  
Dans not' jardin j'cherchais vite...  
Je n'en trouvais jamais chez nous.

Ah ! qu'je m'dis, qu'c'est ridicule  
De vous fair' des cont's comm' ça !...  
Et d'puis c'temps j'suis incédule,  
Faut que j'vois... et j'sors pas de là.

Lorsque j'devins grande fille  
Les garçons m'firent la cour :  
Ils m'disaient qu'j'étais gentille,  
Et m'poursuivaient d'leur amour.  
Mais quand j'parlai d'monsieur l'maire  
Et de m'assurer un sort,  
Par un contrat d'vaut notaire,  
Plus persoune ! y coure'nt encr.  
Ah ! qu'je m'dis, etc.

Nous r'gardions dans le village  
Passer des dam's de Paris  
Dans leur brillant équipage :  
Nous étions tous ahuris.  
Nous admirions leur chev'lure,  
Comme' nous autr's n'en avons pas,  
V'la qu'en descendant d'voiture,  
L'chignon tombe... patatras !  
Ah ! qu'je m'dis, etc.

Un soir, m'montrant la rivière,  
Nicolas m'dit : J'vas m'périr  
Si tu n'm'accord's pas, ma chère,  
Un baiser. A toi d'choisir !  
En m'défendant, v'la qu'je l'jette  
En plein dans l'eau... sans soupçon.  
J'crie au s'cours... j'perdais la tête...  
Il nageait comme un poisson.  
Ah ! qu' je m'dis, etc.

L'autre jour, Mad'leine, ma cousine,  
S'plaignait d'son mari Bastien,  
Et m'disait : Vois-tu, Cath'rine,  
Reste fille, tu f'ras bien.

Un mari devient un maître  
Qui ne fait qu'vous tracasser...  
L'ind'main, j'les vois par la f'nêtre,  
Qu'étaient en train d's'embrasser.  
Ah ! qu' je m'dis, etc.

JE VEUX ME MARIER.

CHANSONNETTE.

Au village souvent on répète  
Que l'amour est un dieu malin  
Et l'on dit qu'il faut qu'une fillette  
D'lui se'méfie soir et matin,  
Mais j'vais avoir bientôt seize ans  
Et l'on dit que je suis gentille,  
D'aimer je crois qu'il est bien temps,  
Je n'suis plus un' petite fille.

*Parlé.* — Il faudrait peut-être pour aimer,  
attendre d'avoir 40 ans ? Oh bien non alors !  
Je ne veux pas coiffer sainte Catherine, moi !  
Je veux un petit mari et tout de suite encore !  
mais où le prendre ?

Messieurs, je veux me marier,  
Qui veut m'aimer ?  
Qui veut m'aimer ?

J'apporterai l'jour du mariage  
L'oul c'qu'on peut vraiment exiger  
Je suis douce, caressante et sage,  
Mon mari pourra vit' juger.  
Pour lui, j'en fais ici l'serment  
J'aurai tous les seins désirables,  
Je l'dorlot'rai bien tendrement  
Il s'ra digne des époux vantables.

*Parlé.*— Oh oui, je le dorlottrai ! je le mettrai dans du coton. Je lui repriserai ses chaussettes. Je lui mettrai des boutons à ses chemises. Je lui ferai des laits-de-poule et de la confiture de ménage, que sais-je ? voyons, cela vous engage-t-il un peu ?

Messieurs, etc.

Je ne suis bavard' ni méchante,  
La gaîté voilà mon refrain,  
J'suis modeste, un rien me contente  
Et j'ai le cœur toujours sur la main.  
Je dois vous dir', sans me vanter,  
Qu'à la maison je sais tout faire ;  
Laver, bien coudre et repasser,  
Trop heureuse' si ça peut vous plaire.

*Parlé.*— Et c'est pas tout là ! Je sais aussi frotter, filer, traire les vaches, faire du fromage, conduire les ânes, plumer les dindons... Si vous me voyez quand je retrousse mes manches jusque-là... Ah ! ah ! c'est solide ces bras-là, je ne suis pas fainéante, allez ! et si mon mari est comme moi, eh bien ! Jarni Dieu ! il se fera rudement de la besogne à la maison !

Messieurs, etc.

C'lui de vous qui m'prendra pour femme  
F'ra tout d'même une affaire d'or,  
Car d'virtus, bien haut je l'proclame,  
J'crois que j'suis un petit trésor.  
Voyez ma taille, mes cheveux,  
Mon pied et mon regard qui brille,  
Tout ça vous rend-il amoureux ?  
Répondez-moi... suis-je gentille ?

*Parlé* — Il faut vous dire aussi que j'ai mes trente-deux dents, que je suis vacciné et que j'ai bon appétit ; si j'ai les joues roses, c'est pas de la peinture, allez ! Et quand à mes cheveux c'est bien à moi : je couche avec !

Messieurs, etc.

### MES VINGT-HUIT JOURS !

CHANSON.

De la réserve je suis membre,  
Et je vais philosophiqu'ment  
Faire Février en Septembre,  
En rejoignant le régiment.  
Il en est dont l'œœur se déchire  
Au moment d'la séparation :  
Quant à moi, mon Dieu, j'vais vous dire  
Quelle est là d'ssus mon opinion :  
Vingt-huit jours sans voir ma belle-mère,  
Vive, ma foi, vive, ma foi !  
Le servic' militaire  
Sous officiers, caporaux et soldats,  
Ah ! laissez-moi vous serrer dans mes bras ! *bis*.

Calme des champs et paix de l'âme,  
Fut-il jamais sort plus heureux ?  
Vrai, si ce n'était ma p'tit'femme  
J'partirais encor plus joyeux.  
Cher ange ! pauvre tourterelle !  
Un mois loin de son gros chien-chien !  
Mais son cousin reste auprès d'elle,  
D'l'a distraire il trouvera l'moyen.  
Vingt-huit jours, etc.

J'emporte un flacon de Benzine,  
 Du saucisson et du rosbif,  
 Des chaussettes de laine fine,  
 De l'Eau d'Cologne et puis du suif;  
 Trois ch'mis's de toile, un' pip' splendide,  
 Enfin, je viens de faire achat  
 D'un' boit' de poudre insecticide.  
 Ah ! quel plaisir d'être soldat !

Vingt-huit jours, etc.  
 Au profit du jour en avant... arche  
*Prrra pa pa pa pa*  
 C'est l'commenc'ment du tremblement  
*Prrra pa pa pa pa*

Marche, remarque et contre-marche,  
*Une ! deusse !*  
 Pas en arrièr', pas en avant,  
*Gauche ! droite !*  
 Dans tout ceci, ce qui m'console,  
 C'est qu'si ma femm' ne marche pas,  
*Troisse ! quatre !*

Dans un mois j'vous donn' ma parole  
 Que j'saurai bien la mettre au pas,  
 Vingt huit jours, etc.

Loin d'une famille chérie,  
 Les jours quelquefois semblent longs.  
 Alors, on pense à la patrie,  
 C'est la grande famille... allons !  
 Et, qu'ils soient gais ou qu'ils soient tristes  
 Qu'ils soient d' la ferme ou du château,  
 Partout, partout nos réservistes  
 Ont fait leur devoir, — et c'est beau.

Sachant bien que la France est leur mère,  
Ils apprendront le métier militaire :  
Quand la patrie a besoin de leurs bras,  
Tous les Français doivent être soldats.

LES AMOURS DU SIÈCLE.

SCÈNE COMIQUE.

Ramenez vos moutons, bergère,  
Ramenez vos moutons des champs.  
Ramenez vos moutons, bergère,  
Ramenez vos moutons des champs.  
Voulez-vous savoir comment  
Les hommes aiment ?  
Ils aiment tous si drôlement,  
Ce sont de si drôles de gens,  
On les entend toujours disant...

(Parlé.) Un tas de bêtises..... vous allez  
voir, je vais tous vous les passer en revue.

Ramenez, etc.

Voulez-vous savoir comment,  
Les militaires aiment ?  
Ils aiment si militairement,  
Ce sont de si militaires gens,  
On les entend toujours disant...

(Parlé.) Belle Suzon ! permettez à un en-  
fant de Mars qu'est Venus ici perpendiculai-  
rement pour jouir un instant de votre présence  
subséquente, de déposer inopinément z-a vos

Emparez avec de L. H. Cantin  
Ch. Sater.

pieds son cœur, sa main vu z-et attendu que dans six mois j'ai mon congé et que si mon physique prépondérant vous a tant seulement tapé dans l'œil autant que le vôtre dans le mien..... militairement parlant, au bout de ce laps approximatif je vous épouse horizontalement. *(Au refrain.)*

Voulez-vous savoir comment ?

Les négociants aiment ?

Il aiment si commercialement,

Ce sont de si commerciales gens,

On les entend toujours disant...

*(Parlé.)* Chère Amanda, vos charmes m'ont séduit au point que je ne me rends pas compte de mes actions; l'amour est à la hausse dans mon cœur ..... j'ai bien des Autrichiens, des Nords, des Midis, des Crédits mobiliers, mais personne ne veut me faire crédit du mobilier que je voulais vous offrir, car tout est à la baisse... le commerce ne va plus !... *(Au refrain.)*

Voulez-vous savoir comment

Les avocats aiment ?

Ils aiment si magistralement,

Ce sont de de si magistrales gens,

On les entend toujours disant...

*(Parlé.)* Ah ! ma petite dame, voilà une bien mauvaise affaire ! je pourrai cependant à force de talent gagner votre procès, mais avant tout il faut que j'examine vos pièces. *(Au refrain.)*

Voulez-vous savoir comment  
Les musiciens aiment ?  
Ils aiment si musicalement,  
Ce sont de si musicales gens,  
On les entend toujours disant.....

(Parlé) Mimi, croyez-vous qu'il soit si facile à mirer un ange tel que vous sans en être toqué ?... Quelle existence *dortée* nous passerions ensemble ?... c'est si naturel !... deux âmes comme les nôtres se comprennent toujours !... voilà la raison *dominante* pour laquelle je vous fais ce *rêrit* ! oh ! de grâce, écoutez l'*ami* qui vous parle...

Viens reine du Pra	Do
Viens ange révé	Ré
Viens avec un a	Mi
Laisse donc ton so	Fa
Quitte ton entre	Sol
Le plaisir n'est plus	La
Ah ! restons donc à	Si
Dans notre Eldora	Do

(Parlé) Si tu ne te rends pas aux accents de ma voix, je mourrai de désespoir et on gravera sur ma tombe cette épitaphe : *Mimi la mi là* ! (Au refrain.)

Voulez-vous savoir comment  
Les collégiens aiment ?  
Ils aiment si *studieusement*,  
Ce sont de si *studieuses* gens,  
On les entend toujours disant.....

(*Parlé*) Ange de ma vie ! la première fois  
que vous m'apparûtes vous me semblâtes une  
vision céleste, un séraphin, une étoile... vous  
m'éblouîtes, vous m'entraînâtes, vous me  
transformâtes, vous me subjuguâtes... vous  
m'épatâtes... (*Au refrain.*)

AH ! LES MAUDITES FILLES !

SCENE COMIQUE.

Ah ! les maudites filles,  
Oui, j'vous l'affirmons,  
Vilain's et gentilles,  
Ah ! les maudit's filles, (*bis*)  
C'est ben d'vrais démons.

Un' fermièr' du voisinage,  
La veuv' du cousin Ledoux,  
Etant d'jà d'un certain âge  
Et voulant r'prendre un époux,  
M' dit hier : Mon p'tit Nicaïso,  
Pour mon mari j' t'aim'rais bien ;  
D' m'avoir tu s'rais ben aise,  
Tu s'ras héritier d' mon bien,  
Mais j' li répons avec franchise :  
J'avons ben l' temps d' fair' un' bêtise.

(*Parlé.*) Meroi ! merci ! qu' j'y dis, j' sors  
d'en prendre ; passez votr' chemin, bonne  
dame ; pour qui m' prenez-vous ?... mais par  
exemple !... a-t-on jamais vu une vieille sibylle  
comme ça, ça n'a point tant seulement un

*Parla*  
~~dit~~ dans la bouche !... vous saurez, ma  
bonne dame, que j' savons m' tenir à cheval...  
sur vos magnières... j' voulions m' sauver,  
alors ell' m' attrape par l' pan de mon habit  
et m' disant : Tu m' épouseras ou tu diras  
pourquoi. J' voulions m' débarrasser d'elle ;  
mais v'la-t-il pas qu' ell' m' flanque une dége-  
lée d' coups d' poings, qu' j' en avais la figure *lla*  
comme du vrai charbon, et pis ell' m' avait  
arraché l' pan d' mon habit... aussi j' me  
l' sous fait rendre avec les frais et *dépens*.

Ah ! les maudit's fill's, etc.

C'est tous les jours dans l' village  
Bataill's et rassemblements,  
Les fill's s' disputent l'avantage,  
D' m' offrir bouquet et rubans,  
Sur moi plus d'un caquet roule,  
Chacun' m' aim' éperdument.  
Ell's disent que j' suis fait au moule  
Et s' trouvent mal en m' voyant,  
C'est au point que l' vétérinaire  
Ne sait plus quel remède faire.

*crier*  
(*Parlé.*) C'est pourtant vrai !... ça leur  
donne sur les nefs, au point que monsieur  
l' maire d' not' village a été obligé d' faire tam-  
bouriner par l' gros Thomas, l' ~~gard' cham.~~ *le*  
*père* d' cheu nous, qu' il est défendu aux  
filles et aux femmes veuves... sous peine d'a-  
mende, d' sortir quand j' passerons dans la  
rue... attendu que, comme je suis le seul  
garçon et la seule espérance du pays, on doit  
m' laisser vivre en paix, afin que je puisse

croître et embellir pour l' bien de la nation et  
l'honneur de l'espèce... Eh bien! malgré  
tout ça, elles sont après mé pis qu' des enra-  
gées!... L'une m' flanque un coup d' poing,  
l'autre m' donne un coup d' sabot, celle-ci m'  
fait tomber par terre, celle là m' tire les che-  
veux pour en avoir un' meuche, enfin, toutes  
sortes d' niches plus farces les un's que l's  
autres, tout ça pour m'agacer! au point que  
j' n'osons plus sortir sans avoir avec moi  
César, notre chien, et un grosse trique. *baton*

Ah! les maudit's fill's, etc.

Tous les dimanch's, sous l'ombrage,

Les fill's vont avec mamans

Danser au bal, c'est l'usage.

Ou jouer aux jeux innocents:

Si ben qu'au jeu d' la main chaude,

Je m'aperçus dernièrement

Que la fill' du voisin Claude

En t'nait pour moi joliment:

Après tout, je n' dis point l' contraire,

C'te fill' là ferait ben m' n'affaire.

(Parlé.) Ma foi, oui, ell' f'rait bien mon  
affaire tout d' même... Mais comme m' disait  
l'gendre du père Martin, avec qui qu' j'étions  
dimanche dernier à boire du ~~cider~~ *walsh* chez la  
mère Piquette: Vois-tu ben, Nicaise, v'la *les articles*  
l'chiodant, qui m' dit, on est si souvent volé  
avec les femmes. que bien souvent on n'ose  
point s'risquer et je n' te conseille point d' faire  
comme mon cousin Pijegrue, l' grand sec, qu'a  
fait un tas d' folies pour avoir une fille, [Avec

*confidence au public.*] Enfin, émaginez-vous que c't'imbécile-là n'a-t-il point évu la bêtise de s' jeter à l'iau, et que sans les pompiers d' cheu nous qui sont accourus avec la pompe et qui se sont mis à pomper, à pomper pour dessécher la mare, mon cadet s' s'rait noyé tout d'même ; enfin, il en a été quitte pour un bain. Ah ! mais ch'est point mé qui f'rai une sottise comme cha. Aussi, j'ferai comme mon grand-père Barbachou pour avoir une femme parfaite, je me marierai après vèpres, commé ça je serai sûr que ma femme sera *accomplie*.

Ah ! les maudit's filles, etc.

SI J'OSAIS... OSER !

CHANSONNETTE.

Je suis timid'... C'est même pas assez dire  
Ce que je suis... je n'peux pas l'expliquer :  
A mes dépens, soit qu'j'ai' peur de fair' rire,  
Que j'craign' le blâme ou ben quéqu'chose de

[pire,

Toujours est y qu'à rien je n'peux m'risquer.

On vant' la prudence,

Mais y n'faut pas j'pense,

En trop abuser :

Moi, c'est un martyr.

A tout c'que j'désire,

Je n'sais rien que m'dire :

(*Hésitant*).

Si j'osais... oser !

La p'tit' Lison, — vous d'vez ben la connaître  
O'te gentill' fill' dont tout l'village est fou ?  
Filait au rouet l'autre jour près d'sa f'nêtre  
J'm'apoch' sans bruit. -- Ell' m'avait ben vu,  
[p'têtr'

Et comm' ça, t'nez, tendait son joli cou.

Ell' semblait attendre  
Que j'arriv' lui prendre  
Un gentil baiser :

De l'voler, je m'flatte,  
Mais, d'bout sur un' patte  
J'dis, tout écarlate :

(Hésitant).

Si j'osais... oser !

Ya, dans l'pays, un gas qu'est ma hêt' noire :  
C'est l'grand Pacaud ! D'tout l'monde il est,

[l'en'mi ;

Sournois, hargneux, méchant à n'y pas croire,  
Taper sur l'faible est l'plus beau d'son histoire.  
Hier, dans l'foin, je l'vois qu'est endormi.

Jusqu'à lui j'm'avance :

Te v'là sans défense

J'pourrais t'écraser !

Tu dors... ça m'démonte...

Mais, n'était la honte :

J'te flanq'rais ton compte,

(Avec une rage comique et retenue).

Si j'osais... oser !

Au bout d'mon pré, su l'bord de la rout' neuve.

Dans un' mesure ouverte à tous les vents

Loge un' femm' jeune encore et déjà veuve

Qui d'la misèr', subit la rude épreuve,

Et s'tu d'travail pour nourrir quatre enfants.

Comme ell' n'est point laide  
Si j'lui venais en aide  
On pourrait jaser.  
Pâle et hors d'haleine  
Ell' glan' dans la plaine ;  
Comm' j'la tir'rais d'peine  
(Avec élan... mais timide)  
Si j'osais... oser !

J'aime assez lir' quoiqu' je n'sois pas très-brave  
D'ces vieux romans qui vous donn'nt froid  
[dans l'dos,  
Et ma mémoire en d'vient tell' ment esclave  
Que lorsqu'y faut que j'descende à la cave  
Tirer du vin ou monter des fagots :  
(Avec ter- Sous les voûtes obscures,  
reur.) J'vois des grand's figures,  
Dans l'noir s'accuser :  
J'ai des tracs sans nombre  
Mais sur le mur sombres,  
(S'efforçant de rire)  
J'touch'rais p'têtr' !... mon ombre...  
Si j'osais... oser !

Un grand désir que j'ai d'puis mon enfance  
Quand la jeunesse dans' sous les vieux noyers.  
C'est de m'mêler, à mon tour, à la danse... [ce  
Quand j'vois chacun qui s'tremousse et s'balan-  
Je m'sens courir des froumis dans les pieds.  
Seul' ment, comme on r'garde,  
Jamais je n'm'hasarde  
Même à m'proposer :  
Mais des heur's entières

D'avant nos grosses fermières

(*Dansant avec prétention*).

J'f'rais des p'tit's manières...

Si j'osais... oser!

Entre mill' chos's que j'aim'rais savoir faire :

Ça serait d'nager... Quand y fait bien chaud

Et q'je m'promèn' sur le bord d'un' rivière

J'voudrais pouvoir m'*virvousser* dans c't'eau

[*claire*

Comme un canard ou comme un p'tit bateau.

Mais ça d'vient comique

De voir quell' panique

C'liquid' peut m'causer.

(*Se posant, comme pour se jeter à l'eau*)

Un', deux

(*Parlé : en se retournant comme s'adressant à  
quelqu'un*).

(*N'poussez pas*).

(*Chanté*) :

Trois ! j't'en moque !

Pourtant, c'est baroque :

J'nag'rais comme un phoque

Si j'osais... oser !

Comment m'guérir de c'te vraie maladie

De n'point jamais pouvoir *vouloir* c'que j'veux ;

Même en c'moment, si fort qu'j'en meur-d'envie

Je tremble encor d'agir à l'étourdie

En vous d'mandant, d'vous montrer généreux.

Sans vous faire offense,

Un brin d'indulgence

Pourrait m'déniaiser :

N'y a qu'un geste à faire...

Mais j'aurais d'vous déplaire :  
 J'e'rais trop téméraire.!!  
 ... (Faisant le geste d'applaudir)  
 Si j'osais... oser. l. l. l.

**VAILLANTS GUERRIERS**

COUPLETS

**DU GUERRIER VALENTIN.**

Chantés dans le Petit Faust, Opéra Bouffe. •

[Chœur du Soldat.]

Vaillants guerriers, sur la terre étrangère,  
 Combattre est un plaisir,  
 Les ennemis y mordront la poussière  
 Et ça les f'ra mourir

*(Pour finir Valentin frappe du pied en disant en mesure : un' deux !)*

Quand un militaire  
 Il part pour la guerre,  
 Il embrasse son père.

— Et s'il n'a pas de père ?

Il embrasse sa mère.

— Et s'il n'a pas mère ?

Il embrasse son frère.

— Et s'il n'a pas de frère ?

*(Parlé.)* Ah ! dam !

Et s'il n'a pas de frère...

Il se contente alors d'embrasser sa carrière.

(Chœur).

Contentons-nous d'embrasser notr' carrière,

*Parlé.* C'est très-bien !

En avant,

Rantanplan,

Le joyeux régiment !

Vaillants guerriers, etc.

Quand la paix s'assure,

Dépo... osant l'armure,

Il pense à sa masur'.

— S'il n'a pas de mesure ?

Il pense à la verdur'.

— Et s'il n'a pas de verdure ?

Il pense à sa futur'.

— Et s'il n'a pas de future ?

*Parlé.* Allons voyons qu'est-ce qui n'a pas  
une petite payse !

S'il n'a pas de future,

Il se contente alors de panser sa blessure.

(Chœur).

Contentons-nous de panser notr' blessure,

*Parlé.* C'est très-bien !

En avant,

Rantanplan,

Le joyeux régiment !

*Parlé.* Messieurs ! que vous oubliez que  
vous êtes à cheval,

Vaillants guerriers, etc.

AU TONNEAU, OU LES INUTILES.

GAUDRIOLE.

Fils de la gaité française,  
Je vais risquer ma chanson ;  
Si vous la trouvez mauvaise,  
Chantez en chœur ce dicton :

Inutile ! *Bis.*

En chass' tout o'quest inutile.

Les inutil's, en un mot,

Au tonneau ! *Bis.*

Les inutiles, psst ! au tonneau !

Bell's qui pour nous satisfaire  
Cherchez un moyen nouveau,  
Croyez pas qu'il faut pour plaire  
Du fard sous l'œil à gogo.

Inutile, *Bis.*

Laissez donc vos charme's tranquilles.

La filasse jet les cerceaux,

Au tonneau ! *Bis.*

Les faux chiguons... au tonneau !

Chez plus d'un banquier l'on s'presse  
Pour aller prendre des actions ;  
Mais quand on court à la caisse,  
Espérant toucher ses fonds,

Inutile ! *Bis.*

Dit l'caissier sans s'faire de bille,

Vous réclamez vos capitaux..

Pauvr's gogos  
Au tonneau ! *Bis.*  
Vos capitaux... au tonneau !

Un fils de famille se ruine  
Pour un' femme à l'œil noiré.  
Ce jour-là, paraît qu' Fifi  
Ferma son cœur et lui dit :  
Inutile ! *Bis.*

Séparons-nous, cher Emile,  
Maint'nant t'as plus d' monacos.  
Au tonneau ! *Bis.*  
Du platonique... au tonneau !

Les dam's qui trouv'nt incolore  
Le blanc de zinc maintenant  
Se mett'nt, pour êtr' tricolores,  
Du bleu, du rouge et du blanc !  
Inutile ! *Bis.*

Pour êtr' jolies à la ville  
Pas tant d'mastic sur l'carreau...  
Au tonneau ! *Bis.*  
Le masticage... au tonneau !

Quand on est vieux, sur la nuque  
On se pos' de faux toupets ;  
L'on croit qu'avec un' perruque  
On redevient jeune et frais...  
Inutile ! *Bis.*

Et puis les dam's de Mabille  
Sont toquées d'la têt' de veau...  
Au tonneau ! *Bis.*

Les faux toupets... au tonneau !

Rêvant des amours suaves,  
Un' ingénu' s'disait : Quoi !  
Mon piano a six octaves  
Et je n'en ai pas un seul pour moi !  
[Parlé] *Oh ! lui dit son portier : Peuh !*  
Inutile ! *Bis.*

Qu'ça soit Octave ou Pamphile,  
C'est toujours l'mêm' numéro ;  
Au tonneau ! *Bis.*

Les p'tits octav's... au tonneau !

Politiques dont la bande  
Voudrait mettr' tout en émoi,  
Croyez moi, votr' propagande  
Et vos professions de foi.  
Inutile ! *Bis.*

Laissez-nous dormir tranquilles,  
On connaît votre drapeau,  
Du Blanco,  
Du Rougeot,  
... C'est toujours du même tonneau.

Un' petit' dam', sans excuse,  
Traitait son mari d'Pandour.  
[Parlé] *Dam ! dit elle, c'est que...*  
Mon cousin rit et m'amuse,  
Et qu'mon époux est toujours...  
Inutile ! *Bis.*

V'là trois mois qui m'laiss' tranquille  
Pour aller chasser l'perdreau !  
Au tonneau ! *Bis.*

Ces maris-là... au tonneau !  
Pour fêter la cinquantaine,  
Un Oscar sur le retour

Dit à son épous' : (voix de vieux) Ma reine,  
Chantons le vin et l'amour !  
(Minaudant) Inutile *Bis.*

Dit la femm', rest' donc tranquille  
Avec tous tes noms d'oiseau...

Au tonneau !

Assez causé. (Faire le geste de souffler la lumière.)

Au tonneau !

---

### LE PLUS BEAU D'LA FÊTE.

CHANSONNETTE COMIQUE.

J'vous l'dis, j'l'avais mis dans ma tête  
Et pour ça j'me suis obstiné  
Que je serais l'jour de la fête  
Le plus faquin, l'mieux bichonné.  
Dam' tout ça fait de la dépense  
J'ai déjà plus d'cinquante sous d'frais,  
Mais, dans le lux' un' fois qu'on s'lance,  
Il n'faut pas y r'garder d'si près.  
C'est un fait que pour plaire aux filles,  
Le principal est de briller,  
Et tout à l'heur' les plus gentilles  
Auprès d'moi vont v'nir tournailler.

De vos peines n'soyez pas chiche,  
Que j'dis au perruquier c'matin,  
J'veux être frisé pir' qu'un caniche  
Et qu'ma peau soit comm' du satin,  
N'épargnez pas le cosmétique,  
Et, pour êtr' sûr que rien n'manquera  
Mettez d'tout c'qu'est dans votre boutique ;  
Allez, marchez, on vous payera.

Là-d'ssus, ma foi, d'huile et d'pommade  
Il m'a tant mis qu'sauf vot' respect.  
Dans mes ch'veux c'est un' marmelade  
Qui m'gên'ra tant qu'ça n's'ra pas sec.

Pour m'arranger comm' je l'demande  
Il m'fourre encore un' mass' d'odeurs;  
De l'eau d'cogn', de la lavande,  
Mêm' du vinaig' des quat' voleurs.  
Les voyant m'fair' des gentillesses  
Pour me flairer à leur loisir,  
On ne s'dira pas que les jeunesses  
Aujourd'hui ne peuv' pas m'sentir.  
Si je r'niff' c'est pas que j'm'enrhume  
Ni même un tic, non, Dieu merci,  
Mais c'est qu'pour un' fois qu'je m'parfume  
J'suis bien ais' d'en goûter aussi.

D'après les mod' les plus nouvelles  
Je s'rai vêtu du haut en bas ;  
C'qui m'fait bisquer c'est qu'mes bretelles  
Qui sont tout' neuv' ne s'verront pas  
Sur le moindre objet loin qu'je r'chigne  
Je n'me suis rien du tout refusé,  
Et c'vrai faux col qui m'égratigne  
Est, j'espère, assez empesé.  
J'entends dir' que dans la toilette  
C'qu'il faut aussi c'est du cachet ;  
J'voudrais savoir où ça s'achète  
Et si l'marchand en a d'tout prêt.

A m'voir des gants on n's'attend guère,  
Et comme c'est assez curieux  
C'était l'mêm' prix p'tit' ou grand' paire  
J'ai pris les plus avantageux :

Aussi dedans j'entre sans gêne,  
C'est étoffé comme on peut l'voir,  
Et j'n'ai pas l'air pour mon étrenne  
D'avoir pleuré pour les avoir.  
L'gros Vincent qu'est très malhonnête  
Prétend, histoire de m'vexer,  
Qu'pour avoir aux mains d'la peau d'bête  
Je n'avais rien à dépenser.

Au bal j'arrive et comm' j'embaume  
Chacun passe et r'pass' devant moi  
S'disant bien sûr : quel beau jeune homme ;  
Et d'fait ell' n'ont pas tort, ma foi.  
Après des blond's c'est une rousse  
Qui vient à son tour m'admirer ;  
On dirait que son p'tit nez se r'trousse  
Tout exprès pour mieux m'flairer ;  
Pendant qu'ell's s'régal' de ma vue  
D'les r'marquer j'n'ai seul'ment pas l'air,  
Ça n'est pas mal, quand on a ma t'nue  
D'ailleurs de paraîtr' un peu fier.

Il m'sembl' entendr' leur p'tit cœur battre,  
D'être à mon bras c'est un désir !  
Aussi chacun' va s'mettre en quatre,  
Vous l'verrez pour se fair' choisir.  
Ça s'ra bein un' aut' pair' de manches  
Et qu'on m'trouv'ra donc d'agrémens  
Quand j'vas changer de bell' p'tit' pièces blan-  
En offrant des rafraîchissements ; [ches  
A cause de moi blondes, brunettes,  
Ne tard'ront pas à s'chamailler,  
C'est c'qu'arrive avec les poulettes  
A not' coq dans son poulailler.

Mais v'la t'il pas qu'aucune n'ose  
S'frotter à moi tant j'suis faraud,  
Ma t'nu', c'est sûr, leur en impose,  
Enfin j'ai l'air trop comme il faut.  
Je n'm'amus' guère et le temps passe,  
Si c'est bon ton d'être freluquet.  
Ça ne suffit pas, et vrai, je m'lasse  
D'rester là droit comme un piquet.  
J'leur lance un sourire agréable,  
Si ces p'tit' niais' n's'aperçoiv' pas  
Quoiqu'distingué que j'suis aimable,  
Tant pis pour ell', ma foi, j'm'en vas !

---

## LES REGRETS D'UN MARI.

### PLAINTÉ CONJUGALE.

Au temps de la chevalerie,  
Le fier guerrier, le paladin  
Se battait pour sa bonne amie,  
Le casque en tête et lance en main.  
S'il me fallait rompre une lame  
Pour ce sexe aimable et charmant,  
Je l'déclare ici carrément,  
Oui, je l'dis ici carrément,  
Je m'battrais,  
Je m'battrais pour n'avoir pas d'femme,  
Pour n'avoir pas d'femme.

Je sais bien que c'est un' rengaine,  
On vous a chanté ça cent fois,  
Mais ça m'soulage de ma peine  
D'taper sur le dieu sournois.

J'suis si malheureux, je l'proclame,  
Qu'sitôt que j'rentre à la maison  
J'm'écrie : Ah ! si j'étais garçon,  
Sacrédié ! si j'étais garçon,  
Je m'battrais !

Je m'battrais pour n'avoir pas d'femme,  
Peur n'avoir pas d'femme.

Dans les liens du mariage  
Voilà ce que la femme veut :  
Que l'hom'm' soit toujours à l'ouvrage,  
Qu'il n'aim' ni le vin, ni le jeu,  
Que jamais il n'gronde madame,  
Qu'au besoin il reçoiv' des coups,  
Merci.....

Si j'a'étais pas si bon époux,  
Si j'n'étais pas si bon époux,  
Je m'battrais !

Je m'battrais pour n'avoir pas d'femme,  
Pour n'avoir pas d'femme.

Je n'comprends pas, ça m'asticote,  
Que souvent deux jeun's gens très bien  
Vont tout bêt'ment pour un' cocotte  
Se couper l'cou sur le terrain !  
C'est peut-êtr' de la grandeur d'âme,  
Mais moi, loin de les imiter,  
Si l'on venait me provoquer,  
Si l'on venait me provoquer,  
Je m'battrais !

Je m'battrais pour n'avoir pas d'femme,  
Pour n'avoir pas d'femme.

Bon citoyen ! je l'suis, j'm'en pique,  
Mais malgré ça j'ris d'ces dindons

Qui se batt'nt pour la politique.  
Ça m'fait pousser des noms de noms.  
On s'bat parce qu'on est bigamme.  
On s'bat pour un chien, pour un chat.  
Moi, je n'connais qu'un seul combat...  
Oui, je n'connais qu'un seul combat...  
C'est d'combattre,  
C'est d'combattre pour n'avoir pas d'femme,  
Pour n'avoir pas d'femme.

Enfin, puisqu'il faut que j'vous le dise,  
L'homm' fidèl' comme un épagueul  
En prenant femme fait un' sottise,  
Il s'rait bien plus heureux tout seul !  
Oui, mesdam's, je n'erains pas qu'on m'blâ-  
Et pour affirmer ce que j'dis, [me,  
J'vois dans la sall' plus de cent maris  
Qui s'battraient...

Qui s'battraient pour n'avoir pas d'femme,  
Pour n'avoir pas d'femme.

J'déblatèr' trop contre les femmes,  
Ça m'caus'ra du désagrément,  
Du rest' je vois ici des dames  
Qui m'rend'nt la monnaie d'mon argent !  
J'ai p't'être été par trop prud'homme  
En parlant comme un vieux jaloux !  
T'nez, j'en vois six cents parmi vous.  
J'en vois plus d'six cents parmi vous.  
Qui s'battraient...

Qui s'battraient pour n'avoir pas d'homme !  
Pour n'avoir pas d'homme !

---

I' M'A REFUSÉ SON PARAPLUIE.

LAMENTATION COMIQUE.

Vous connaissez bien Carcagneux ?  
C'était mon plus grand camarade,  
Depuis dix ans nous étions tous deux  
Unis comme Oreste et Pylade,  
Pour lui je m's'rais fait cribler de coups,  
Pour lui j'aurais donné ma vie !  
Ma sœur allait l'prendre pour époux...  
Eh bien ! c'matin... le croiriez-vous ?  
I' m'a r'fusé son parapluie !

Carcagneux déjeûne au bureau.  
Moi, j'prends tous mes repas rue Ste. Anne,  
C'matin, quand i' tombait tant d'eau,  
Pour m'abriter j'n'avais qu'ma canne ;  
J'lui dis : Prêt' moi donc ton pépin,  
J'ai laissé l'mien chez Rosalie.  
—Te l'prêter, qui m'répond soudain,  
Non... " Vous voyez mon galurin !  
I' m'a r'fusé son parapluie !

En arrivant au restaurant...  
A ! t'nez, j'en frémis quand j'y songe !  
Mon pauv' gibus était ruiss'lant,  
J'étais trempé comme une éponge.  
Les habitués en riaient entre eux.  
" Pitié ! pitié ! que je m'écrie...  
Oui, j'suis fait comme un ma'heureux,  
Mais c'est la faute à Carcagneux !  
I' m'a r'fusé son parapluie ! "

J'vas dire à Flor' : " Tout est fini !  
Cherche ailleurs un parti conv'nable ;  
Celui qu'allait êt' ton mari  
S'est conduit comme un misérable !  
L'esprit se refuse, ô ma sœur !  
De croire à tant de perfidie.  
Lui, dont je rêvais le bonheur,  
Il m'a... j'en mourrai de douleur !  
I' m'a r'fusé son parapluie ! "

Me refuser son Robinson !  
Ca fend les cœurs les moins honnêtes !  
Lui qui o't'été v'nait sans façon  
M'emprunter jusqu'à mes chaussettes.  
Le voilà sur le ch'min fatal  
Qui conduit l'homme à l'infamie !  
Ingrat, égoïste et brutal,  
Vous verrez qu'i' finira mal !  
I' m'a r'fusé son parapluie !

Trahi dans mes affections,  
Sans un ami qui me comprenne,  
J'ai perdu mes illusions  
Et j'erre comme une âme en peine.  
Je sais le chagrin qui m'attend  
Si je restais dans ma patrie...  
Je pars... je m'exile... et pourtant...  
Non, plus de beaux jours à présent !  
I' m'a r'fusé son parapluie !

THOMAS ET MOI.

Lors des noces de ma cousine,  
Au chant du coq je suis parti,  
Pour Saint-Flour, la ville voisine,  
Avec Thomas, mon apprenti.  
Je me dis, ce bon camarade,  
Vais-je le rendre assez content !  
Il était bien un peu malade,  
Mais moi j'étais si bien portant !

A Saint Flour, le jour de la fête  
De Saint-Eloi,  
Quelle noce nous avons faite,  
Thomas, Thomas et moi !

Nous allâmes à la mairie,  
Puis à l'église, en nous suivant,  
Comme un piquet d'infanterie,  
Thomas derrière et moi devant.  
Ensuite, on revint chez l'épouse ;  
Nous étions mis, il fallait voir !  
Thomas avait gardé sa blouse,  
Mais moi, j'avais mon habit noir.  
A Saint-Flour, etc.

Puis on fit un repas sortable ;  
On mangeait tant qu'on en pouvait ;  
Nous étions tous assis à table,  
Hormis Thomas qui nous servait.  
Un chacun avait sa serviette,  
Chacun son verre à plusieurs fins ;  
Thomas s'enivrait de piquette ;  
Moi je buvais de si bons vins !  
A Saint-Flour, etc.

Nous fumâmes de gros cigares,  
Pour faire plaisir à Thomas,  
Qui, voyant nos mines bizarres,  
S'amusaît et ne fumait pas.  
Bref, nous fîmes telle ripaille  
Que la nuit ne vint qu'au matin.  
Thomas fit son lit dans la paille ;  
Moi je dormis dans du satin.  
A Saint-Flour, etc.

Puis, on s'embrassa tous en ronde,  
Hormis Thomas, mon apprenti,  
Qui convint que jamais au monde  
Il ne s'était tant diverti.  
Puis chacun reprit sa monture,  
Les invités, les mariés ;  
Moi, je revins dans ma voiture,  
Et Thomas revint sur ses pieds.  
A Saint-Flour, etc.

---

J'PEUX PAS M'EN EMPÊCHER.

Je v'nais d'accomplir mes seize ans ;  
J'rêvais lorsque j'étais seuletto,  
Ma tant' m'a dit : Ma p'rit' Lisette,  
Les homm's, c'est tous des scripnants  
Il faudra te t'nir sur tes gardes ;  
Détourn' les yeux quand t'en vois v'nir,  
Car, mon enfant, si tu les r'gardes,  
Crois-moi, ça t'empêch'ra d'grandir !

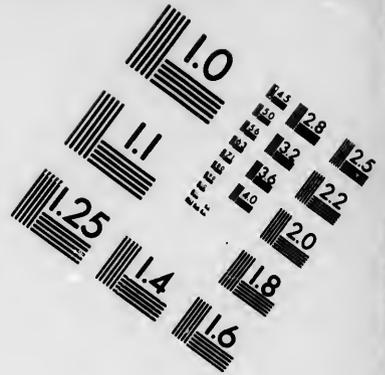
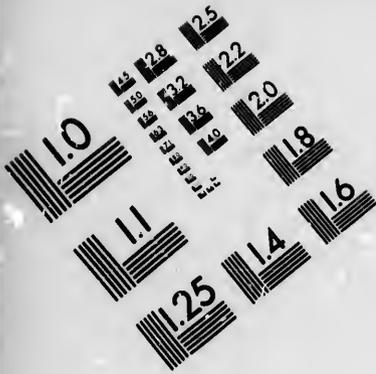
Eh bien ! j'peux pas m'en empêcher,  
J'ai beau prendr' garde  
Et m'le r'procher,  
Y faut qu'je r'garde (bis.)  
J'peux pas (ter) m'en empêcher.  
Non ! Faut qu'je r'garde !

Certes, il n'offre pas de danger  
Notre voisin, Jean-Pierre :  
D'abord, il n'fait pas d'frais pour plaire,  
Il n'sort qu'en garçon boulanger !  
C'est son état ; quand la nuit close  
A sonné l'heur' de son travail,  
Pour aller chercher quelque chose,  
J'pass' quequ'fois d'avant l'soupirail.  
Au refrain.

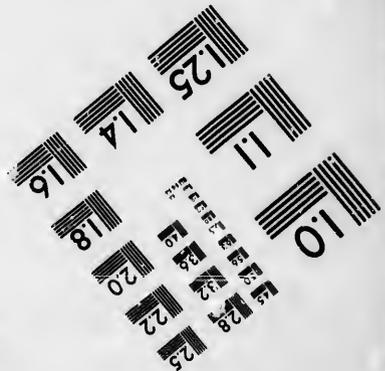
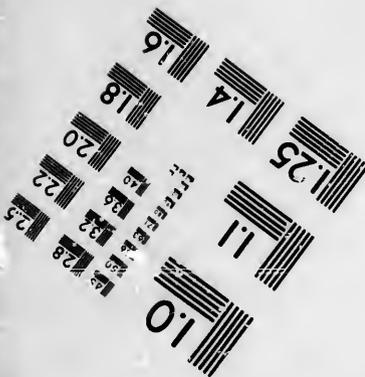
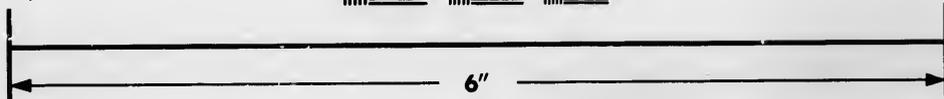
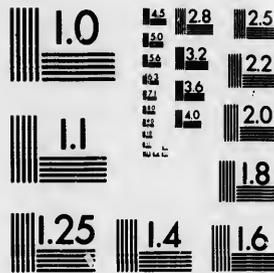
Souvent j'aperçois tout là-bas  
Nicholas et la p'tit' Jeannette,  
Qui font douc'ment la petite causette...  
C'est qu'il est pas mal, Nicholas !  
Il la r'gard' comme ça sans rien dire,  
Elle', de son côté, n'répond rien...  
Ils n'ont pas l'air de s'contredire  
Pendant un si doux entretien...  
Au refrain.

Parfois en pompeux appareil,  
Trompettes et clairons en tête,  
On voit, comme pour la fête,  
Briller les casques au soleil !  
C'est une escouade régulière  
De carabiniers grands et beaux,  
Ils ont des bott's à l'écuère...  
Comme ils sont bien sur leurs chevaux.  
Au refrain.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

5  
10  
20  
50  
100

Mais il paraît qu'un amoureux  
A demandé ma main à ma tante ;  
C'est d'main qu'chez nous il se présente,  
Ma tant' m'a dit : baiss' bien les yeux !  
Mais comment voir s'il est sensible,  
S'il est d'ceux qui peuv'nt être aimés,  
J'pourrai jamais, c'est impossible,  
Prendre un mari les yeux fermés...

**Au refrain.**

**AH ! MAMAN, SI TU SAVAIS !**

P'tit' mère, il faut que j'te fasse  
Le récit de mon chagrin :  
Tu connais bien Boniface,  
L'fils aîné de notr' voisin ?  
Eh bien, j'en ignor' la cause,  
Mais chaqu' fois que j'pense à lui,  
Le jour je suis tout morose,  
Et je n'dors jamais la nuit.

Et tout ça c'est depuis la fois que je l'ai  
rencontré à la fontaine et qu'il m'a dit :  
" Mam'zelle Jeannette, vous allez abîmer vos  
jolies petites menottes blanches à tenir cette  
vilaine cruche-là. Si j'osais j'vous demand'-  
rais de vous la porter jusqu'à la ferme ? " Et  
en me disant ça, il me regardait avec des  
yeux ! oh ! mais avec des yeux !

**Ah ! maman, si tu savais !**

Quand j'y pense,

Quell' souffrance !

Il me semblait que j'rêvais !

**Ah ! maman, si tu savais !**

L'lend'main matin, dès l'aurore,  
Allant seulette au moulin,  
Je fis sa rencontre encore  
Au carr'four du grand chemin.  
Alors, malgré moi, sans doute,  
J'voulus éviter ses pas,  
Mais lui, me barrant la route,  
Me dit : " Mam'zelle, on n'pass' pas ! "

Monsieur Boniface, je vous en prie, laissez-moi passer... maman m'attend et... " Je veux bien vous livrer passage, mais à une condition." " Laquelle ? " " C'est que vous m'embrasserez." " Ah ! monsieur Boniface, vous n'y pensez pas ! Qu'est-ce qu'on dirait dans le village si on savait ça ? " " Mais mam'zelle, il n'y a aucun mal à s'embrasser." " Vrai !... Eh bien, je... Ah ! mais vous me promettez de me laisser passer ? " " Je vous le promets." Alors je m'approche de lui toute tremblante, et les yeux baissés, je l'embrassai sur le front.

Ah ! maman, si tu savais !

C'est étrange

Comme on change !

Je rougissais, j'pâlissais !

Ah ! maman, si tu savais !

Je revenais au village  
Pensant à lui l'autre jour,  
Quand près d'la croix d'hermitage,  
J'entends qu'on me dit : " Bonjour."

Je lève aussitôt la tête,  
Il était à côté d'moi.  
Non, jamais, foi d'Jeannette,  
J'n'avais r'senti tant d'émoi !

J'étais si troublée que je ne m'étais pas aperçue qu'il m'avait passé son bras autour de la taille et qu'il me serrait... oh ! mais qu'il me serrait !... J'ai eu toutes les peines du monde à me dégager de son étreinte ; il est vrai que je n'employais pas toute ma force. Quand j'ai été libre, j'ai voulu agir de ruse pour le quitter, mais il m'a encore barré le chemin en me disant : " Cette fois, mam'zelle, ce n'est plus un baiser qu'il me faut, c'est deux. " " Deux ! Ah ! monsieur Boniface, que vous être cruel ! " A ce moment un grand coup de tonnerre se fit entendre, et une averse commença à tomber. Alors, pour nous mettre à l'abri, nous fûmes obligés d'entrer dans l'ermitage.

Ah ! maman, si tu savais,  
Quel nuage !  
Quel orage !  
Dieux ! quelle frayeur j'avais !  
Ah ! maman, si tu savais !

Ce que je viens de te dire,  
C'est entre nous, chère maman,  
Mais ne vas pas en médire ;  
J't'ai raconté tout franchement.  
Boniface m'a dit : " Je vous aime  
Du plus profond de mon cœur,  
Et si vous m'aimez de même,  
Jeannett', j'f'rai votre bonheur. "

Qu'ed dis-tu, ma p'tit' mère?... N'est-ce pas que je peux lui confier ma main?... Tu le connais... Il est instruit, il a des rentes, et puis, il est gentil!... As-tu remarqué son petit nez en trompette?... Est-ce que tu crois qu'il ne me rendrait pas heureuse?... Oh! si, n'est-ce pas?... Je n'ai pas osé le lui dire à lui, mais je l'aime! Oh! mais je l'aime!...

Ah! maman, si tu savais!

Comme je l'aime

Et lui d'même!

De suit' tu nous mari'rais,

Ah! maman, si tu savais!

---

LETTRE D'UNE COUSINE A SON COUSIN.

Je ne voulais pas vous écrire,  
Mais il faut faire son devoir,  
Il le faut, et je dois vous dire  
Ce qui s'est passé l'autre soir.  
Dans le salon bleu chez grand'mère  
On a parlé de vous, cousin.  
On en a parlé de manière  
A lui causer bien du chagrin;  
Je me faisais toute petite  
Pour entendre ce qu'on disait :  
On blâmait fort votre conduite ;  
Elle est déplorable, il paraît!

Tout ça, vous comprenez, tout ça ne me fait rien ;  
Ce que je vous en dis, moi, c'est pour votre bien.

On disait, c'est épouvantable !  
Que vous passiez toutes vos nuits  
Dans un cercle autour d'une table  
Où d'autres messieurs sont assis.  
Et là, d'une voix enfiévrée.....  
Huit, neuf... Banco, je prends la main !  
Quand la séance est terminée,  
Vous n'avez plus visage humain ;  
C'est un spectre qu'on voit paraître.  
On disait qu'avec un tel goût,  
Cousin, vous finirez par n'être  
Plus gentil, plus gentil du tout.  
Tout ça, etc.

On disait encore autre chose ;  
Mais ce terrain est si brûlant  
Que je m'arrête et que je n'ose...  
Allons, il le faut cependant !  
On disait, c'était la baronne...  
Elle en riait... (c'était très mal),  
Que vous aimiez une personne  
Qu'on admire au Palais-Royal !  
Encore, ajouta la duchesse,  
En se penchant pour parler bas,  
S'il n'avait qu'elle pour maîtresse !...  
Mais il en a des tas, des tas...  
Tout ça, etc.

Lorsque l'on eut fini, grand'mère  
Joignit les mains, puis dit : hélas,  
Il est perdu, j'en désespère.  
Moi je ne désespère pas.  
Le péril est bien grand, sans doute,  
Et cependant, si tu voulais,

Si j'étais à ta place, écoute :  
Mois, vois-tu, je me marierais.  
Je chercherais dans ma famille,  
Dans la famille c'est le meilleure,  
Quelque brave petite fille  
Que j'aimerais de tout mon cœur.

Tout ça, tu le comprends, tout ça ne me fait rien ;  
Ce que je t'en dis, moi, cousin, c'est pour ton bien.

---

### LE LUTIN DU PENSIONNAT.

#### SCÈNE COMIQUE.

Je suis le lutin, la fauvette,  
De notre bon pensionnat ;  
Je chante, je ris, je caquette,  
Vivent le rire, le sabbat !  
Ah ! ah ! ah ! ah ! je suis debout  
Quand la récréation sonne.  
Ah ! ah ! ah ! ah ! je cours partout.  
Le classe me suit et bourdonne,  
On joue, on cause, on papillonne.

(PARLÉ.) J'organise des rondes et des jeux ou je fais des niches à ces demoiselles ; j'attache leurs livres sous les bans, je mets de l'eau dans les encriers, je fourre des hannetons dans leur soyeuse chevelure. Ma grosse petite amie Trotmann, qui est si gourmande, trouve souvent ses provisions de bouche métamorphosées : le sucre est devenu du sel, le chocolat s'est changé en cirage... (le tout au profit des petites de la classe). — Dimanche,

Trotmann était furieuse : le jus de réglisse qu'elle avait rapporté la veille avait tourné en charbon de terre ! La gourmande criait : (*Accent allemand.*) C'être apominaple !... ya, ya, c'être épufantable, me faire mancher te la charpon de terre noir, on tevrait rucher de honte !... (*Avec malice.*) Moi, je ne *ruchissais* pas du tout, c'est elle qui rugissait... de colère.

On me dit souvent  
Qu' j'ai du vif argent      (*bis*)  
    Dans les veines ;  
Je le crois sans peine :  
Le soir et l' matin  
Je suis un bout-en-train ;  
On m' nomm' : LE LUTIN.

Le lutin a mauvaise tête,  
Mais chacun sait qu'il a bon cœur :  
Pour lui jamais de belle fête  
S'il ne partage son bonheur.  
Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est entre nous,  
Mais le ciel m'a fait l'âme bonne.  
Ah ! ah ! ah ! ah ! il est si doux  
De partager quand on moissonne !  
C'est pour donner que Dieu nous donne.

(*PARLE.*) On répète toujours que j'ai le cœur sur la main ! c'est bien naturel : je suis si heureuse quand j'ai partagé mes bonbons entre mes jeunes amies ; quand j'ai donné mes fleurs les plus belles à la pauvre petite orpheline qui se promène seule et triste pendant que les autres jouent ! je la protège tou-

jours, elle, je suis sa petite mère. Quand à mon argent, je suis si maladroite que je le laisse toujours tomber dans la main des pauvres à toutes les occasions qui se présentent ; je suis si folle et il est si doux de faire le bien !

On me dit souvent, etc.

Je suis espiègle, je l'avoue,

A seize ans qui ne l'est un peu ?

Si je taquine, si je joue,

Il faut faire la part du feu.

Ah ! ah ! ah ! ah ! quand vient le soir,

Je fais malice sur malice,

Ah ! ah ! ah ! ah ! dans le dortoir

Je sème des pois d'artifice ;

Pif ! paf ! il faut que l'on frémissé.

(PARLÉ.) Chut ! n'en dites rien. Hier j'avais caché une souris dans le pupitre de Miss Goliath Aspergetone, une grande Anglaise, fadasse et maniérée. Quand elle a ouvert son pupitre, la souris a pris sa volée ! L'Anglaise a jeté un cri perçant... non ! un cri anglais. (Avec un accent anglais.) Aoh ! ce était ridikioule et shoking ; medemoisselle le souris, je priai vô de désertai tô souite le pioupîtrement de moâ... Elle est très amusante, Miss Aspergetone, c'est moi qui lui fais répéter ses leçons ; elle fait d'énormes progrès dans la langue française. Voici comme elle récite une fable bien connue :

Le renard et les raisins secs,  
Poésie par une mossé affable.

Certaine fox renard qui gasconnaît dans  
lé Normandie, il vâoyait dans son promenêde  
à Chaillote du chasselas de Faontainebleau,  
mûr sur un mur et kaôvert d'une peau en  
vermeil. Cet gentlemen il aurait volontaire-  
ment fesé le breakfast, le déjeûner de loui  
avec cette raisin sec ; mais comme il pâovait  
pas le kaôper, il disait cette chôse spirit-  
chouelle : Haôh ! Devil ! aôh ! le chasselas  
il était trop verdâtre et bonne pour des gadu-  
jats limousins qui kaonstruisaient des maisons  
de pierre en briques de terre molle. (*Voix  
naturelle.*) Qu'en dites vous ? c'est mon  
élève, mais pour rire, car

On me dit souvent, etc.

J'AI CASSÉ MA BRETELLE.

A l'occasion d'ma fête,  
Je reçus l'autre jour  
De cell' qu'est ma conquête,  
Un gage de son amour.  
Unê bretell' de son père,  
V'la l'présent qu'ell' me fit ;  
M'disant, j'n'ai pas la paire.  
Mais j'crois qu'une seul' suffit...

REFRAIN.

J'ai cassé ma bretelle,  
C'est ça qu'est du guignon ;  
Il me faut un cordon  
Ou bien une ficelle,

Pour t'nir mon pan... mon ta... mon lon,  
Mon Pantalon,  
Pour t'nir mon pantalon  
Qui m'tomb' sur le talon.

J'la conduis à la dance,  
Tout fier de son present;  
En souriant j'mélance...  
Comm' j'le fais à présent.  
Quand tout-à coup ça craque,  
J'y d'mande tout plein d'émoi :  
Est-c' chez toi qu'ça s'détraque ?  
Ou bien est-ce chez moi ?...

(*Au Refrain.*)

J'm'apperçois qu'on chuchotte,  
Qu'on me montre du doigt ;  
Puis on m' dit ta culotte,  
Mais tu la perds François.  
D'une façon délicate,  
J'veux la r'tenir soudain ;  
Quand' ma bretelle la patte  
Me reste dans la main...

(*Au Refrain.*)

Comm' de pudeur j'me pique,  
Pour pouvoir répliquer ;  
J'prends une épingle que j'pique,  
Hélas ! pas sans m'piquer.  
J'peux plus marcher, si j'bouge,  
J'crains un nouvel affront ;  
Et j'sens déjà le rouge  
Qui me couvre le front.

(*Au Refrain.*)

---

Y FAIT SON NEZ.

CHANSONNETTE COMIQUE.

+

J'ai, voyez si c'est d'la chance,  
Pris mon Ernest pour époux.  
Le gueux, comme une romance  
Avant l'hymen était doux ;  
Aujourd'hui que j'suis sa femme,  
Il s'conduit en pollisson :  
Et quand l'soir de lui j'réclame  
Qu'mousieur reste à la maison,

Y fait un nez long comme'ça,  
Et renfonce sa casquette,  
En disant : Faut-il êtr'bête  
De prendr' femm'! oh! la la! } bis.

Hier, le temps était superbe,  
Je lui dis : " Mon gros loulou,  
Faut aller diner sur l'herbe  
Dans les environs d' Saint-Cloud,"  
Vous croyez p't'êtr' que j'l'enchante  
Par cet horizon de ciel bleu,  
Et qu'il trouv' l'idé', charmante ?  
Ah! vous l'connaissez bien peu.

Y fait un nez long comm'ça,  
Et renfonce sa casquette  
En disant : Faut il être'bête  
D'sortir un'femme! oh! la la! } bis,

Il emmén' quéque'fois Eugène,  
Quand il va pêcher l'goujon,  
Un d'ses amis qui m'promène  
Pendant qu'il attend le poisson.

L'autr' jour, après une longu' pause,  
Nous r'venons en lui disant :  
Ernest, as-tu pris quéqu'ohose ?  
Et v'là qu'd'un air mécontent,

Y fait un nez, etc.

Mais, un beau soir, par miracle,  
A propos d'sa fêt', je crois,  
Monsieur m'conduit au spectacle ;  
O'était la première fois.

Quand l'jeune premier entre en scène...  
J'm'écri' : Dieu quel beau garçon !  
Et, faut-il avoir peu d'veine...  
Ça rend d'suite Ernest grognon.

Y fait un nez, etc.

Enfin, vous avez la preuve  
Qu'c'est un drôl' de pistolet.  
Qu'il gèl', qu'il vento ou qu'il pleuve,  
Il ne fait rien de c'qui m'plait.  
Mais c'qui m'effray' quand j'y songe,  
C'est qu's'il continu' comm'ça,  
Son nez va s'mettre un' rallonge  
Et alors y possèd'ra

Un nez qui s'ra long comme'ca  
Au d'ssous d'sa casquette : } bis.  
Ah ! sapristi ! ce s'ra bête  
Un nez de c'calibre-là !

LA SAUCISSE AUX CHOUX,

RENGAINE POPULAIRE.

Chabanais mit à la mode  
Un p'tit plat dont nous somm's fous ;  
Pour êtr' bon, ça s'accommode  
Rien qu'avec des choux.

Paraît qu'pour la charent'rie,  
Tout l'monde a d' l'amour,  
Car y a pas un' brasserie,  
Où l'on n'dis' chaqu' jour :

Y a-t-il un plaisir plus doux,  
Que d'manger d' la, que d' manger d'la,  
D' la bonne saucisse.  
Y a-t-il un plaisir plus doux,  
Que d' manger d' la, que d' manger d' la,  
D' la saucisse aux choux ?

C'est o' qui s'appelle un' to'rade,  
Tout le monde en veut goûter.  
Et la d'sus, à s' rendr' malade,  
Faut les voir becu' ter.  
P'tits et grands, personn' ne boude,  
Et les femm's surtout  
Se lich'nt les doigts jusqu'au coude  
De c'léger ragoût.  
Y a-t-il, etc.

Ru' de l'Ecol'-de-Méd'cine,  
Un carabin, qu'avait d'quoi,  
Offrait à sa carabine  
Un souper de roi :

Accépté ! répond la belle,  
Je vais fair, le m'nu :  
On s' f'ra craquer la bretelle  
De c'mets si connu.  
Y a-t-il, etc.

Pour fêter l'hymen d'Adèle  
Avec son cousin l' sapeur,  
La noce et la demoiselle  
S'en fur'nt chez l' traiteur.  
Chacun voulait, à sa guise,  
De ceci de c'la ;  
La d'moisell' d'honneur Elise  
Aux époux cria :  
Y a-t-il, etc.

Ce qui fait l'succès d' la chose,  
Dès que l'on y goûte un peu,  
C'est qu' c'est bon, puis, autre cause,  
C'est qu' ça coûte si peu.  
Mêm' mon portier s'en régale,  
Dam' c'est pas chaqu' jour,  
Mais quand il a la fringale  
Il dit à son tour :  
Il a-t-il, etc.

On n'est pas sorti d' l'enfance,  
Que pour ça l'on est gourmet ;  
A pein' dans l'adolescence,  
Mon cousin promet :  
Je connais un' blonde aimable,  
Qui l' fréquente un peu ;  
Ell' m'a dit : faut l' voir à table,  
Disant avec feu :  
Il a-t-il, etc.

Chez moi l'on fait la popote,  
Je trouv' ça plus nourrissant ;  
Tout e'qu'on m' sert à la gargotte  
Me semble écoeurant.  
Ma femm' fait bien la cuisine,  
Mais ce qu'ell' fait l' mieux,  
C'est, pardieu ! ça se devine,  
Ce mets savoureux.  
Y a-t-il, etc.

## TABLE ALPHABETIQUE.

	PAGES.
A la claire Fontaine.....	3
Avant tout je suis Canadien .....	8
Aux Femmes de mon Pays ... ..	13
A l'Honorable Louis-Joseph Papineau .	14
Amour.....	33
A mon Amie .....	49
Aux Habitants de Québec.....	50
A Saint Jean Baptiste .....	53
Alice .....	177
Alsace et Lorrain.....	178
Au Rossignol .....	190
Adieu... Rêves dorés.....	195
Amour et Papillon.....	197
A la Hotte.....	198
Adieu, Mignonne .....	206
Ah ! Maman .....	222
Ah ! les maudites Filles .....	259
Au Tonneau, ou les Inutiles .....	268
Ah ! Maman, si tu savais .....	282
Bonsoir Petite Etoile .....	193
Chant du Vieux Soldat Canadien.....	24
Cécilia.....	27
Chanson Patriotique.....	44
Chant National.....	47
Chant National.....	52
Chant de la Huronne.....	81
Chants des Chasseurs.....	82
Chanson Patriot. des Canad. aux E.-U.	86
Chanson.....	90
Ça fait peur aux Oiseaux .....	122

Chemin faisant .....	151
Chanson du Mois de Mai.....	160
Charmant Ruisseau.....	200
Dedans Paris.....	26
Dans les Prisons de Nantes.....	72
Doux Souvenirs de mon Village .....	137
Deux Orages.....	166
Doux Réveil .....	168
Douce Pensée.....	175
Dieu.....	204
David chantant devant Saül .....	226
Echo malin.....	30
Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve.	171
Fleur d'Hiver.....	146
Femme et Fleur.....	173
Hymne aux Martyrs de 1837 38.....	15
Histoire de Cendrillon'.....	240
Il ne reviendra pas.....	28
Il faut lui couper les Ailes... ..	148
l' m'a r'fusé son Parapluie .....	277
J'attends .....	105
Je Chanterai.....	111
J'avais Rêvé.....	119
Je voudrais ne plus me souvenir .....	132
Je veux finir comme j'ai commencé.....	228
Je suis Incrédule .....	250
Je veux me marier.....	252
J'peux pas m'en empêcher .....	280
J'ai cassé ma bretelle.....	290
La Canadienne .....	5
Le Pays.....	9
Le Drapeau de Carillon.....	17
Le Canadien Exilé... ..	20
Les Volontaires de Terrebonne.....	21

151	Le Voltigeur, 1812.....	31
160	Le petit Roger Bon Temps.....	34
200	L'Hiver au Canada .....	35
26	Les Français en Canada.....	38
72	L'Avenir.....	39
137	La Frontière.....	42
166	La Rose et son Bouton.....	54
168	La Montréalaise.....	57
175	La Liberté, la Patrie et l'Honneur.....	59
204	Le Canadien.....	61
226	Le Beau Sexe Canadien.....	63
30	Le Pommier d'Amour .....	64
171	Le Rosier de Mai.....	66
146	La Belle Française.....	67
173	Le Carillon de la Nouvelle France.....	70
15	L'an 1834.....	75
240	Les inconvénients de la Fortune.....	77
28	La Marguerite.....	78
148	La Croix de ma Mère.....	79
277	Les Canotiers.....	83
105	Le Retour.....	84
111	La Foi, l'Espérance et la Charité.....	87
119	Le Véritable Amour.....	88
132	La Huronne.....	89
228	Le Beau Dunois.....	91
250	La Lyre d'or .....	92
252	Le Nid de la Fauvette.....	94
280	La Juive.....	98
290	Les Adieux de Bertrand .....	99
5	La France est belle .....	100
9	La Chanson du Bon Pasteur.....	102
17	La Prière d'une Orpheline.....	103
20	Les Souvenirs.....	104
21	Le Repos du Typographe .....	107

Le Miroir.....	113
La Tombe de Chateaubriand.....	114
Le Mariage au Pardon.....	116
Le Retour de l'Hirondelle .....	123
Le Solitaire.....	124
La Sœur de Charité.....	126
La Part de Dieu.....	129
Le Baiser du Soir.....	130
L'Ange Gardien .....	131
Les Cinq Croix .....	133
L'Amour et la Faim.....	139
La Belle Chevrière.....	140
L'Orpheline de la Roche.....	143
La Fleur du Matin.....	145
Le Chien de l'Aveugle.....	147
Le Retour de Lise .....	150
Les Beaux Jours d'Avril.....	153
L'Ange de la Bienfaisance.....	154
La Boucle de Cheveux.....	159
La Chanson d'Yvonne.....	161
Le Nuage Rose.....	164
L'Echo de la Mansarde.....	169
Les Etoiles .....	172
Le Chevalier et l'Echo.....	176
Le Rêve du Mousse.....	186
Les deux Enfants du Pêcheur .....	183
L'Horloge de la Nourrice.....	184
La Bulle de Savon.....	185
La Vieille Gaité Française.....	186
La Berceuse .....	191
Le Bouton de Rose.....	196
La Marseillaise.....	202
Laissez-moi dormir.....	207
Les Pommiers sont en Fleurs.....	208

113	La France Immortelle .....	
114	La Première Feuille.....	
116	Les Quatre Ages de la Femme.....	
123	Les Ailes d'un Ange.....	
124	La Bergère aux Chansons.....	
126	Le Ménage d'un Garçon.....	
129	Le Curé de notre Village.....	
130	Les Sept Jours de la Semaine.....	
131	Le Vrai Mangeur.....	
133	L'Embarras du Choix.....	244
139	Le Bonhomme Janvier.....	247
140	Les Amours du Siècle.....	256
143	Le plus beau de la Fête.....	271
145	Les Bonnets d'un Mari.....	274
147	Le Petit à son Cousin.....	285
150	La Lutia du Pensionnat.....	287
153	Les Anciens aux Chansons.....	294
154	Les Petites et les Grands.....	29
159	Les Bonnets roulant.....	55
161	Ma Bretagne.....	96
164	Marie.....	109
169	Ma Paquerette... ..	174
172	Mon Village .....	181
176	M'aimera t-il toujours .....	189
180	Mon Bonheur le voilà.....	210
183	Ma Paquerette.....	215
184	La Courterelle.....	225
185	Les Vingt-Huit Jours.....	254
186	Les Jours de Gloire ... ..	45
191	.....	74
196	.....	76
202	Ne visite jamais ton Village.....	112
207	Ne villez pas les Marguerites.....	158
208	Canada! Mon Pays! Mes Amours!..	11

... voulez-vous aller ? .....	127
... Fleur des Bois .....	128
... dans la Montagne .....	129
... le ... ..	130
... Oubliez, chantez toujours .....	131
... ..	132
... ..	133
... ..	134
... ..	135
... ..	136
... ..	137
... ..	138
... ..	139
... ..	140
... ..	141
... ..	142
... ..	143
... ..	144
... ..	145
... ..	146
... ..	147
... ..	148
... ..	149
... ..	150
... ..	151
... ..	152
... ..	153
... ..	154
... ..	155
... ..	156
... ..	157
... ..	158
... ..	159
... ..	160
... ..	161
... ..	162
... ..	163
... ..	164
... ..	165
... ..	166
... ..	167
... ..	168
... ..	169
... ..	170
... ..	171
... ..	172
... ..	173
... ..	174
... ..	175
... ..	176
... ..	177
... ..	178
... ..	179
... ..	180
... ..	181
... ..	182
... ..	183
... ..	184
... ..	185
... ..	186
... ..	187
... ..	188
... ..	189
... ..	190
... ..	191
... ..	192
... ..	193
... ..	194
... ..	195
... ..	196
... ..	197
... ..	198
... ..	199
... ..	200
... ..	201
... ..	202
... ..	203
... ..	204
... ..	205
... ..	206
... ..	207
... ..	208
... ..	209
... ..	210
... ..	211
... ..	212
... ..	213
... ..	214
... ..	215
... ..	216
... ..	217
... ..	218
... ..	219
... ..	220
... ..	221
... ..	222
... ..	223
... ..	224
... ..	225
... ..	226
... ..	227
... ..	228
... ..	229
... ..	230
... ..	231
... ..	232
... ..	233
... ..	234
... ..	235
... ..	236
... ..	237
... ..	238
... ..	239
... ..	240
... ..	241
... ..	242
... ..	243
... ..	244
... ..	245
... ..	246
... ..	247
... ..	248
... ..	249
... ..	250
... ..	251
... ..	252
... ..	253
... ..	254
... ..	255
... ..	256
... ..	257
... ..	258
... ..	259
... ..	260
... ..	261
... ..	262
... ..	263
... ..	264
... ..	265
... ..	266
... ..	267
... ..	268
... ..	269
... ..	270
... ..	271
... ..	272
... ..	273
... ..	274
... ..	275
... ..	276
... ..	277
... ..	278
... ..	279
... ..	280
... ..	281
... ..	282
... ..	283
... ..	284
... ..	285
... ..	286
... ..	287
... ..	288
... ..	289
... ..	290
... ..	291
... ..	292
... ..	293
... ..	294
... ..	295
... ..	296
... ..	297
... ..	298
... ..	299
... ..	300
... ..	301
... ..	302

27  
30  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

